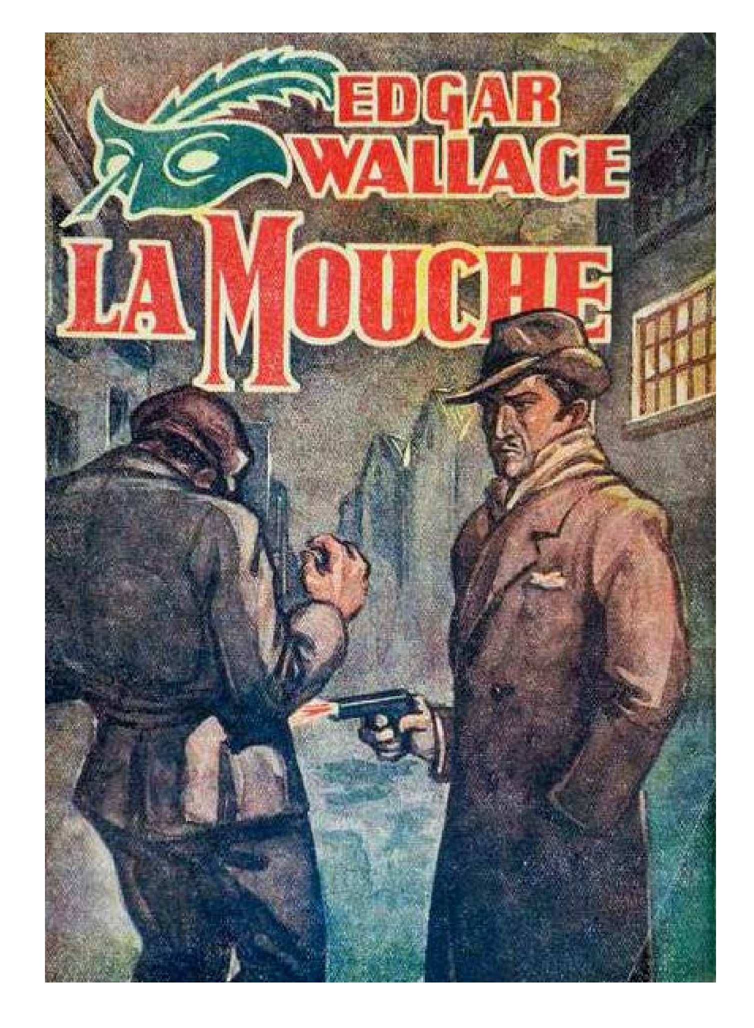
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Edgar Wallace

LA MOUCHE

The Squeaker – 1927
Traduit de l'anglais par Mme Marie Mavraud – 1929

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

Une fichue nuit pour arpenter la grande avenue qui traverse les terrains vagues de Putney Commons : du vent, de la pluie, du grésil. Les gants les plus épais n'y résistaient pas. Une nuit si noire, que malgré les becs de gaz placés à intervalles réguliers, Larry Graeme était obligé de se servir de sa lampe de poche pour éviter de buter contre le trottoir aux croisements de chemin.

Il était pourtant à l'abri sous son long imperméable, les pieds chaussés de bons caoutchoucs. Mais inutile d'ouvrir un parapluie : il essaya pourtant et le vent faillit le retourner. « On prétend que l'eau de pluie est excellente pour le teint », se consola-t-il avec un sourire.

Il jeta un regard rapide sur le cadran lumineux de sa montre : la demie allait sonner. Plus longtemps à attendre, car l'« As » était toujours exact. « Ah oui... aussi exact que retors... Larry avait déjà eu affaire à lui, et il s'était juré de ne plus recommencer... Pourtant, voilà qu'il s'adressait de nouveau à l'« As »... C'est que ce diable d'homme, s'il marchandait durement, payait comptant, et on courait peut-être moins de risques avec lui qu'avec d'autres... Ce soir, en tout cas, pas de marchandages... il faudra qu'il s'exécute sans aller chercher des « si » et des « mais »... Il n'y a pas d'incertitude sur la valeur des diamants de Mme van Rissyk : tout le monde la connaît. Ainsi devisait Larry, sous la pluie qui le cinglait, pour se donner plus de confiance qu'il n'en avait au fond. C'est justement à cause du retentissement de ce cambriolage qu'il s'était adressé encore une fois à l'« As ».

Il avait fait passer l'annonce habituelle, dans la petite correspondance d'un journal :

« Perdu à Putney Commons (dans la direction de Wimbledon), jeudi soir, vers dix heures trente, un petit sac jaune contenant cinq lettres, n'ayant de valeur que pour leur propriétaire. »

Dans le code, « sac jaune » signifiait pour l'« As » que c'étaient des bijoux qu'on lui offrait ; « sac marron » aurait voulu dire « fourrures », et « sac blanc » qu'on avait des titres à lui vendre. Quant aux cinq lettres, c'était que le prix demandé en livres, et par conséquent la somme à apporter, devait atteindre cinq chiffres.

On était au jeudi soir, et la demie de dix heures sonnait à une horloge lointaine.

– Le voilà, marmotta Larry. Il ne s'est pas fait attendre.

Dans le lointain de l'avenue, deux phares en veilleuse apparaissaient. Leur écart grandissait à mesure qu'ils se rapprochaient. Soudain, ils aveuglèrent d'un éclat brusque, presque aussitôt éteint, celui qui attendait sur le trottoir. L'auto ralentit, son capot ruisselant dépassa Larry, puis stoppa. Du fond de la voiture, une voix basse et enrouée se fit entendre sur un ton hargneux :

– Eh bien ?

– Bonsoir l'« As ».

Larry qui s'était rapproché à hauteur du capot, essaya de discerner la silhouette qui se dissimulait au fond ; il eut une sacrée envie de braquer sa lampe de poche, mais il se contint. Ce serait peu diplomatique et probablement inutile : l'« As » ne laissait pas voir comme ça son visage... Pourtant, une main dégantée était posée sur le rebord de la portière : cette main avait un ongle déformé au médius, et une cicatrice sur une de ses ar-

ticulations… Soudain, la main se retira vivement, comme consciente de l'examen qu'elle subissait. Larry commença :

– J'ai une affaire sérieuse. Vous avez lu les journaux ?

– Oui, oui, c'est la combine van Rissyk ?

– Vous l'avez dit. Vous savez ce que ça vaut, hein ? Au bas mot trente-deux mille livres, cent soixante mille bons dollars or. La van Rissyk est une femme sérieuse, qui place sa fortune en pierres de tout repos. Pas de ces montures à la mode, à la française, qui ne valent pas un rond au bout de quelque temps. Ça, c'est du bon, du solide, et c'est pas du voyant, c'est facile à écouler… J'crois que pour cinq mille livres, c'est une affaire…

– Douze cents, dit la voix d'un ton sans réplique… Et encore c'est deux cents de plus que je n'avais décidé.

Larry avala sa salive et ricana :

– J'veux bien être raisonnable, commença-t-il…

– Vous avez la camelote sur vous ?

– Bien sûr que non, répondit Larry ; mais il avait eu une seconde d'hésitation, et l'homme de l'auto savait que c'était un mensonge. Larry continuait.

– J'aurai la camelote quand vous voudrez parler sérieusement. Un youpin de Maida Vale m'en a déjà offert trois mille et j'suis sûr qu'il cracherait mille de plus pour les avoir. Mais moi, j'aime mieux faire affaire avec vous… J'ai plus confiance. Vous me comprenez ?

– Et moi, je crache quinze cents et c'est mon dernier mot. Si vous êtes raisonnable, vous ferez bien de marcher : j'ai l'argent sur moi.

Larry fit non de la tête :

– Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, monsieur, dit-il avec une politesse exagérée.

– Vous ne faites pas l'affaire ? C'est bien vu ?

– Je crois que nous perdons notre temps, vous et moi...

Avant qu'il eût fini sa phrase, l'auto démarrait et partait à pleins gaz, sans que Larry ait pu en distinguer le numéro. La lumière rouge de l'arrière disparut dans la nuit sombre.

Larry ralluma son cigare et alla à la recherche de sa petite auto garée dans un chemin de traverse.

– Nom de nom, grommela-t-il, c'est à faire retourner Shylock dans sa tombe...

*
* *

Une semaine plus tard, le même Larry sortait du restaurant Fiesoli, dans Oxford Street. En le voyant personne ne l'aurait pris pour autre chose que ce qu'il voulait paraître : un gentleman d'âge moyen, de tournure élégante, connaisseur en bonne chère et bons vins. Tournure désinvolte, de l'allure, le gardénia au revers de l'habit, l'homme ne respirait qu'insouciance et bonne humeur. Les bijoux van Rissyk s'étaient bien vendus, et Larry était d'autant plus tranquille, qu'il travaillait toujours sans complices.

Comme il attendait un taxi au bord du trottoir, il sentit un bras se glisser familièrement sous le sien. C'était celui d'un grand et gros bonhomme qui lui dit d'une voix légèrement ironique :

– Bonsoir, Larry.

Larry ne sourcilla point : la cendre du cigare qu'il fumait se détacha sans cause apparente ; ce fut le seul signe de son tremblement intérieur.

– Eh, bonsoir, inspecteur ; quel bon vent vous amène ?

Le vent ne lui disait rien de bon, mais il fallait témoigner d'un détachement poli. D'un rapide coup d'œil, il jugea la situation : rien à faire. Il s'était rendu compte de la présence de trois autres silhouettes qui appartenaient à la même profession que l'inspecteur Elford. Résigné, il affronta son destin et monta dans le taxi qui attendait et qui fila sur le commissariat de Cannon Row.

Les préliminaires ne furent pas longs ; Larry connaissait les formalités. Il écouta sans trouble apparent l'accusation portée contre lui, puis il déclara sans se faire prier :

– Mon adresse est 98, Claybury Mansions : je vous serais bien obligé, inspecteur, de me faire apporter ici un de mes complets : je ne tiens pas à affronter l'audience du coroner en habit ; j'aurais l'air d'un maître d'hôtel. Puis-je vous demander un autre petit service, inspecteur Elford ? Me serait-il possible d'avoir un moment de conversation avec l'inspecteur Barrabal ? On m'a dit que c'est un as, et je ne serais pas fâché, avec son aide, d'embêter un ou deux types de ma connaissance...

Elford ne savait pas si c'était possible ; l'inspecteur Barrabal était mystérieux et difficile à rencontrer. Néanmoins, il promit d'essayer : il traversa la rue et trouva l'inspecteur Barrabal dans son bureau de Scotland Yard, la pipe à la bouche, compulsant un dossier qu'on venait de lui communiquer.

– Je viens de pincer Larry, dit Elford, et il demande à avoir une petite conversation avec vous au commissariat d'en face. Je n'ai rien promis, mais il insiste beaucoup. Vous savez comment sont ces gens-là.

L'inspecteur principal Barrabal se redressa et fronça les sourcils :

– Il demande à me parler, hein ? Tiens, tiens, je commence à devenir une célébrité.

Il faut dire que le mystère dont s'entourait l'inspecteur Barrabal était la fable de Scotland Yard. Cet homme qui avait été l'instrument du destin pour amener tant de bandits à la barre de justice, ne se montrait jamais à l'audience, et les reporters judiciaires eux-mêmes ne le connaissaient que de nom. Il y avait huit ans qu'il opérait, tapi dans le fond de son bureau, au troisième étage de Scotland Yard, entouré de fichiers et de cartonniers, scrutant, examinant, comparant un tas d'insignifiantes pièces à conviction qui avaient tranché la carrière de plus d'un habile escroc.

Meurtriers, bigames, maîtres chanteurs, il avait eu à son tableau presque toutes les affaires retentissantes de ces dernières années.

– Je vais aller voir le personnage, dit-il enfin, après un moment d'hésitation ; et il descendit interviewer dans sa cellule, notre Larry, assez déconfit, qui faisait là une drôle de figure avec ses vêtements de soirée et son gardénia.

Larry, qui avait quelque habitude d'être en relations aussi bien avec la police anglaise qu'avec celle du Continent et des deux Amériques, accueillit son visiteur avec un sourire contraint.

– Très heureux de faire votre connaissance, inspecteur, dit-il, d'un ton qui affectait l'enjouement. Vous m'avez eu, je serai beau joueur : je vais vous dire tout de suite que si vous avez besoin de pièces à conviction contre moi, vous trouverez ce qu'il vous faut dans ma malle, à *l'hôtel Shelton.* J'ai toujours été un peu imprudent, c'est ma faiblesse.

Barrabal ne répondit rien ; il attendait la question que ceci préparait. Elle vint, en effet.

– Quel est la mouche qui m'a donné inspecteur ? Je ne demande qu'une chose, savoir ça, et j'irai en prison le cœur léger. Je veux savoir quel est le salaud qui m'a mouchardé.

Barrabal restait muet.

– Il y a trois types qui ont pu faire ça, continua Larry en comptant sur ses doigts. Celui qui a acheté la camelote ? Je ne crois pas que ça soit un type à me vendre. Numéro deux ? Celui qui a une dent contre moi ? Mais il est en France. Numéro trois ? L'« Ongle déformé », qui m'a offert douze cents livres pour ce qui en valait douze mille ?... Mais comment diable me connaît-il ?

– Eh bien, mouchardez à votre tour, suggéra Barrabal. Qui est l'« Ongle déformé » ?

Larry ricana :

– Le mouchardage est un sport pour ceux qui l'aiment, mais je ne mange pas de ce pain-là. Je vous pose sans doute une question inutile, car on n'a jamais vu un flic donner son indicateur.

Il lança néanmoins un regard interrogateur à Barrabal. Celui-ci l'encouragea :

– Vous croyez, Larry, que vous avez été donné par un de ces trois receleurs, n'est-ce pas ? Eh bien, citez-moi leurs noms, et je vous donne ma parole que je vous dirai si c'est un de ces trois-là.

Larry le fixa en secouant la tête :

– Monsieur Barrabal, j'peux pas vous livrer trois hommes pour en attraper un, vous le savez mieux que personne.

L'inspecteur lissait sa petite moustache en réfléchissant :

– Je vous ai fait une offre, songez-y. Je reviendrai vous voir demain matin avant l'audience du coroner. La nuit porte conseil ; vous serez peut-être décidé à me donner les trois noms.

– Je réfléchirai, merci inspecteur, répondit Larry.

À pas lents, Barrabal retourna à son bureau : là, il ouvrit une petite cassette de fer et en sortit des bouts de papier jaune sur lesquels étaient dactylographiées certaines communications, en général assez brèves. Elles avaient toutes été tapées avec la même machine ; chacune d'elles contenait une dénonciation précise. Il y avait quelque part, dans Londres, un mouchard qui travaillait sur une grande échelle. Et cet homme devait avoir des indicateurs dans tous les quartiers et mettre le nez dans toutes les affaires louches. Chacun de ces petits papiers était la preuve qu'un cambrioleur n'avait pas voulu traiter avec la mouche et celui-ci le lui faisait payer en le dénonçant. Barrabal tenait le dernier message, qu'il relut :

« C'est Larry Graeme qui a volé les bijoux, van Rissyk. Il était chez cette dame, la nuit du bal, déguisé en serveur. Il a lavé le lot chez Moropoulos le Grec, à l'exception d'une étoile en brillants que vous trouverez dans sa malle au Shelton Hotel. Moropoulos n'en a pas voulu, à cause de la couleur rose des pierres, trop connues sur le marché.

P.-S. – *Vous trouverez l'étoile dans le double fond de sa malle. »*

L'inspecteur principal Barrabal contemplait ce petit bout de papier en lissant de nouveau sa moustache ; il murmura tout bas :

– Toi, la mouche, je t'aurai bien un jour…

CHAPITRE II

Deux ans et demi s'étaient écoulés depuis la fin de l'audience où un Larry heureusement surpris (car il s'attendait à une condamnation plus sévère), avait remercié son juge et le destin de ne lui infliger que trois ans de prison.

En cette fin de matinée, Hyde Park ne respirait que paix et tranquillité. Les arbres commençaient à prendre des teintes dorées, mais les pelouses conservaient leur verdure impeccable. En dépit du ciel bleu et du soleil, le vent d'est faisait déjà sentir sa morsure. Parmi les promeneurs, encore rares à cette heure, deux personnes suivaient à pas lents le sentier sablé qui contourne Marble Arch et aboutit à Hyde Park Corner. L'homme approchait de la quarantaine et commençait à grisonner : ces premiers fils blancs mettaient une teinte de maturité sur une silhouette qui gardait la souplesse et l'allure élancée de la trentaine. L'expression du visage était jeune. Il répondait à une question de son interlocutrice :

– Il faut bien vivre, que voulez-vous, mademoiselle. Les situations n'abondent pas depuis la guerre, et celle-là, après tout, n'est pas si mauvaise que ça.

Beryl Stedman fit la moue :

– Ce n'est pas une situation pour vous, capitaine Leslie.

Elle hésita, puis vivement :

– Il y a quelque chose qui m'intrigue, mais j'ai peur de vous faire de la peine.

– Rien ne peut me faire de la peine, répondit-il gaîment. Vous pouvez y aller carrément.

Elle s'exprima avec hésitation, cherchant ses mots :

– Frank m'a dit qu'au bureau on ne vous aimait pas, que vous n'y êtes pas populaire, et je ne comprends pas pourquoi. Ne lui répétez pas que je vous l'ai dit. C'était une confidence.

Il la rassura sur ce point, puis :

– C'est parfaitement exact, je suis mal vu, fichtrement mal vu. Ne trouvez-vous pas que je fais ainsi un admirable repoussoir vis-à-vis de votre aimable fiancé ?

Il n'y avait aucune amertume dans la voix qui prononçait cette phrase cynique, sans ironie, ni rancune.

– Que voulez-vous, continua-t-il, Frank Sutton a le don de se faire adorer. C'est amusant, je vous assure ; les employés sont prêts à l'accueillir à genoux tous les matins.

– Ce n'est pas très gentil ce que vous dites-là, ne croyez-vous pas ? demanda-t-elle.

– Non, non, je n'ai aucune intention d'être désagréable, mais c'est si amusant… Amusant est le mot propre, exact. Je crois que si Sutton demandait à son personnel de travailler toutes les nuits pendant une semaine, ils paieraient de leur poche pour faire ces heures supplémentaires… Tandis que si moi, je voulais les garder cinq minutes de trop, il y aurait une révolution.

Il riait avec insouciance en disant ces mots, puis ajouta :

– Il n'y en a qu'un seul qui paraît me supporter, un certain Tillman ; mais il n'est encore là que depuis huit jours et je ne sais pas trop jusqu'à quel point son affabilité est désintéressée. Il y a encore…

Il hésitait et la jeune fille remarqua en souriant :

– On dirait que vous faites le compte de vos admirateurs.

– Peut-être bien. Je disais qu'il y a encore la secrétaire de Sutton, qui est en somme gentille avec moi, presque amicale. Peut-être parce que ma raideur la change de Sutton, dont l'éternelle amabilité commence peut-être à lui peser.

– Je crois que cette fois-ci, vous devenez méchant.

– Oui, c'est vrai, vous avez raison.

Mais cette constatation ne paraissait lui causer ni remords, ni mauvaise humeur.

Cette conversation à bâtons rompus était caractéristique des relations confiantes et de la sympathie naissante, qui commençaient à lier la fiancée de Frank Sutton avec le directeur commercial de sa maison d'exportation.

Il y a dans ce monde, pour chacun de nous, une femme ou un homme qui seul peut nous comprendre. Pas besoin pour cela de longue intimité ni de manœuvres savantes. Il suffit de se rencontrer et la confiance est aussitôt établie entre deux êtres, l'entente se fait spontanément et inconsciemment.

La première fois que John Leslie fit la connaissance de la fiancée de son patron, il eut un sentiment de repos, de détente exquise ; il lui sembla que son subconscient avait enfin trouvé ce qu'il cherchait. Il la jugea plus charmante que vraiment belle : le type de cette jeune fille faisait penser au charme des violettes plutôt qu'à celui des iris qui se balancent orgueilleusement sous le souffle du vent. Une beauté calme et un corps gracieux, des yeux gris-bleus et une bouche qui souriait à demi d'un sourire fin, voilà Beryl Stedman.

Leslie éprouva un choc en apprenant qu'elle était fiancée à Frank Sutton. Celui-ci était le type du jeune homme énergique et entreprenant : l'homme actif qui est toujours partout à la fois. Il passait pour être quelqu'un et pour avoir déjà une brillante situation de fortune. Sa maison d'exportation commençait à compter sur la place de Londres, et si ses bureaux n'avaient pas

l'agitation bruyante des ruches industrielles, leur calme recouvrait une activité fiévreuse : Sutton passait pour accueillir toutes les affaires qui se présentaient, petites ou grandes ; tout lui était bon à prendre.

Il est rare que ce type d'arriviste, homme d'affaires, soit populaire parmi le personnel de sa maison ; Frank Sutton faisait exception, il était adoré de son personnel. Était-ce le sourire de bonne humeur avec lequel il accueillait les bonnes comme les mauvaises nouvelles ? Il semblait que ce sourire pétillait toujours dans le clignement de ses paupières à demi closes, que sa vitalité était contagieuse, et que sa poignée de main communiquait quelque chose de son énergie à tous ceux qui en subissaient l'étreinte.

Leslie et Beryl continuaient leur conversation :

– Il est hors de doute, disait Leslie, que Sutton est une personnalité.

Ce demi éloge manquait de chaleur, mais Beryl n'en fut pas frappée, parce qu'au fond, ce n'était pas le caractère de M. Sutton qui l'intéressait le plus, et cette appréciation était assez conforme à la sienne. Elle soupira :

– Je l'aurais peut-être voulu un peu moins parfait... Puis, sans transition, elle posa une question inattendue :

– Connaissez-vous un certain Barrabal ? Un inspecteur à Scotland Yard ?

John Leslie fit un geste vague :

– Je ne le connais pas ; d'ailleurs, c'est un individu qu'on ne voit jamais. J'en ai entendu parler comme tout le monde, il y a quelque temps, à propos d'une affaire criminelle. Pourquoi ?

– Parce que, moi aussi, j'ai entendu Frank parler de lui hier soir. Il demandait à mon parrain, M. Friedman, s'il le connaissait. Frank était dans l'idée...

Elle s'arrêta net, comme craignant d'en avoir trop dit, puis avec cette précipitation qu'on apporte lorsqu'on s'engage sur un terrain dangereux et interdit, elle continua :

– Vous savez sûrement qu'il y a eu des fuites, des disparitions de colis dans vos bureaux, et Frank voudrait s'adresser pour cela à ce M. Barrabal. Mais vous êtes sûrement au courant ?

– Non, première nouvelle, répondit Leslie, mais je ne vois pas Barrabal acceptant de s'occuper de bagatelles de ce genre. C'est l'homme qui ne s'occupe que d'affaires importantes. Je ne le vois pas s'embusquant dans un bureau pour jouer le rôle de Némésis vis-à-vis de l'employé infidèle... Tiens, à propos de Némésis, voici venir quelqu'un qui me voudrait aux cent diables.

Deux promeneurs venaient à leur rencontre. Tous deux d'assez grande taille, bien que les épaules du vieux Friedman commençassent à se voûter. C'était un vieillard au grand nez, à la physionomie ravagée, avec une grande bouche et un menton volontaire ; toute l'apparence de ce qu'il était : un vieux lutteur à la retraite. Le jeune homme qui l'accompagnait souriait de toutes ses dents pour accueillir le couple formé par Leslie et Beryl. Rien de cette amabilité au contraire, sur le visage rembruni du vieillard, quand son regard dur quitta la jeune fille pour se fixer sur l'homme qui l'escortait.

– Je croyais, Beryl, que tu déjeunais chez Mme Morden ? dit-il, assez rogue.

Elle se hâta de s'excuser :

– Je viens de rencontrer le capitaine Leslie dans Oxford Street.

– Par hasard, sans doute ? Bon, bon.

Mais le rictus qui accompagnait ce mot prouvait que Friedman ne trouvait pas ça bon du tout. Il lança une flèche à Leslie :

– Vous n'avez pas l'air d'être débordé de travail, hein, capitaine ?

– Pas trop, répondit l'autre avec le plus grand calme.

Sutton intervint avec un sourire :

– Personne n'est débordé de travail chez moi.

Il ne paraissait pas troublé le moins du monde de trouver sa fiancée en tête-à-tête avec son propre directeur commercial, et il expliqua :

– Je permets à tous mes employés d'aller faire un petit tour quand ils en ont envie. N'est-ce pas, Leslie ?

Puis il se tourna, toujours souriant, vers la jeune fille :

– Ne vous laissez pas brimer par Friedman, Beryl. L'esprit romanesque de votre parrain s'imagine que tout le monde veut lui enlever son cher trésor, n'est-ce pas Lew ?

Il donna un coup de coude au vieillard, mais Lew Friedman ne paraissait pas d'humeur à goûter la plaisanterie. Il y eut un silence embarrassé que Sutton rompit en prenant son subordonné sous le bras et disant à Friedman :

– Nous allons vous quitter, Leslie et moi, car je crois que vous n'avez pas envie de nous voir plus longtemps, pas vrai ?

Au moment des adieux, Leslie essaya d'attraper le regard de la jeune fille, mais il remarqua qu'elle évitait le sien.

Les deux jeunes gens rebroussèrent chemin : Sutton, très gai, très à l'aise, essayait d'excuser l'attitude maussade du père Friedman.

– Le plus cocasse, Leslie, c'est que Lew a beaucoup de sympathie pour vous : mais il ne vous aime que quand vous êtes seul, car il vous considère comme un don Juan, mon pauvre vieux. Que voulez-vous, Friedman, lui, arrive à l'âge des Bartolos, il faut en prendre son parti.

Leslie s'arrêta pour allumer une cigarette, un léger sourire au coin de la lèvre :

– Et vous, Sutton ? Vous ne voyez pas d'inconvénients à ce que je rencontre quelquefois Mlle Stedman ?

Il se gardait assez curieusement de s'excuser de ces rencontres, ou de les présenter comme parfaitement inoffensives. Frank Sutton haussa les épaules :

– Grand Dieu, non, c'est tout naturel. Pendant les dix dernières années, les circonstances ne vous ont guère permis de rencontrer des femmes du monde et ça ne peut que vous faire du bien de causer avec Beryl. Vous ne m'en voulez pas de ma franchise ?

Leslie fit signe que non. Sutton reprit :

– C'est une expérience que je tente avec vous : vous savez que j'ai le goût d'en faire, quoique certaines d'entre elles aient mal tourné. Je tiens à faire sur vous une cure complète : remarquez que je ne dis pas une conversion, parce que le mot est bigot. Les demi-mesures ne me disent rien, j'aime risquer le tout ou rien.

Le ton n'avait rien de protecteur, et l'oreille la plus sensible n'aurait pas pu s'en froisser : toute affectation en était exclue. Il reprit :

– Beryl est une jeune fille très bien élevée, je le dis parce que je le pense et ce n'est pas le fiancé qui parle. Quant à moi, je n'ai rien du tempérament d'un pacha qui voudrait voiler sa femme toutes les fois qu'elle cause avec les hommes. J'estime

qu’une jeune fille doit voir des jeunes gens de tous les genres, et je l’ai dit bien des fois à Lew, mais il est plein de vieux préjugés.

Ce fut lui qui soutint tout seul la conversation, jusqu’au coin d’Oxford Street où sa voiture l’attendait, et il revint encore à la charge en auto, au cours du trajet.

Les bureaux de Frank Sutton et Cie occupaient trois étages d’un grand immeuble d’angle, derrière Westminster près du Middlesex Hôpital. Ce n’est pas un quartier élégant, mais c’est un quartier d’affaires. Sutton s’était installé là, il y avait déjà six ans, d’abord sur un pied modeste. Ses affaires avaient rapidement prospéré ; c’était maintenant une grosse maison, avec des correspondants dans toutes les parties du monde, un dépôt dans les docks et un appontement sur la Tamise pour ses chargements. Contrairement aux autres maisons d’exportation, qui se spécialisent ordinairement dans certains articles, le caractère particulier de la maison Sutton était de s’étendre à tous les articles sans distinction : petites ou grosses, Sutton acceptait, disait-on, toutes les affaires qu’on lui présentait.

Il était justement en train de faire remarquer à Leslie l’éclectisme qu’il apportait en son commerce, comme les deux hommes parcouraient le long corridor sur lequel ouvraient des bureaux correspondant aux différents départements.

– Vous avez ici, Leslie, des occasions que vous ne trouveriez nulle part ailleurs, si vous vous intéressez sérieusement aux affaires…

Puis soudain, se retournant et changeant de ton, il fixa le jeune homme dans les yeux :

– À condition que vous marchiez droit avec moi, par exemple.

Aucune trace d’embarras ne se fit jour dans les yeux bleus de Leslie :

– Je ne vous comprends pas très bien, dit-il.

– C'est vous que je ne comprends pas très bien, répliqua Frank posément, et je ne serais pas fâché d'avoir quelques détails de plus sur votre compte. Par exemple, où passez-vous vos soirées ? Je me doute bien que vous faites autre chose en dehors de votre travail ici... Je sais quels risques je cours en vous employant, si le vieux Friedman l'ignore. J'ai l'impression que vous me cachez quelque chose, je voudrais savoir quoi ?

Leslie fut un instant avant de répondre, puis sans lever les yeux, il dit d'une voix nonchalante et avec un soupçon de rire :

– Je croyais que vous en saviez assez comme ça, mais puisque vous êtes si fichtrement curieux, je vais vous confier ma marotte : j'achète des marchandises pas cher, et je les revends à un prix avantageux. Et dans mes moments perdus, je fais un peu de mouchardage... assez profitable, d'ailleurs.

CHAPITRE III

Sutton ouvrait les yeux tout grands :

– Vous achetez pas cher... et vous revendez ?... répéta-t-il lentement, qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Je ne comprends plus rien.

– Ce n'est pas étonnant, sourit Leslie, c'est que vous n'avez pas mon expérience...

Mais Frank cessant de plaisanter déclara d'un ton grave :

– Leslie, vous êtes une énigme pour moi. Je n'ai jamais vu quelqu'un comme vous.

– Dommage, dit l'autre froidement.

– Je ne vois pas ce que vous voulez dire en parlant de... de mouchardage, mais j'ai idée que ce ne doit pas être très honnête.

– Suis-je un honnête homme ? demanda Leslie. Je le suis même si peu que je donne absolument raison au père Friedman. Et même si j'étais à votre place, mon cher Sutton, et vous à la mienne, je vous défendrais de voir Mlle Stedman. J'irais plus loin encore : je mettrais les émoluments de M. John Leslie sous enveloppe et je lui indiquerais la sortie de mes bureaux. Étant donnés mes antécédents ce n'est guère prudent de votre part – vous excuserez ma franchise – de m'employer ici, sachant ce que vous savez sur mon compte.

Je ne connais pas un homme d'affaires, ayant votre avenir, qui courrait les risques que vous courez en m'employant. Je dirai plus : il n'y a pas un homme sur mille, qui me laisserait ren-

contrer sa fiancée, surtout quand elle est Mlle Stedman. Vous êtes unique dans votre genre.

Frank prit un air contraint, mais riait sous cape. Il changea de sujet :

– Qu'est-ce que vous pensez de Tillman ? Notre nouvel employé ?

– Je le vois très peu. Pourquoi me demandez-vous ça ?

– Je ne sais pas trop... C'est un drôle d'oiseau... un peu dans votre genre. Ses références sont excellentes, mais je ne sais pourquoi, je me méfie de lui.

– S'il en est ainsi, pourquoi ne pas le mettre à la porte ?

Frank eut une moue :

– Le pauvre diable a besoin de gagner sa vie. Je ne peux décemment pas le mettre à la porte parce que sa tête ne me revient pas... J'ai pitié des autres... C'est mon faible.

On l'appelait du fond du corridor, et il quitta Leslie avec un geste d'adieu. Resté seul, John Leslie se dirigea lentement vers son bureau et ouvrant la porte sans bruit, entra dans une pièce confortablement installée. Un coffre-fort monumental en était le plus bel ornement. En dehors d'une grande table, il y en avait une autre, plus petite, destinée à la secrétaire de Sutton, qui travaillait dans la même pièce. Elle n'était pas encore arrivée, mais il y avait quelqu'un d'autre dans la chambre : un homme se penchait sur la table de Leslie et fourrageait fiévreusement dans les papiers qui la couvraient. D'un air amusé, Leslie contempla un instant la silhouette mince, puis s'enquit :

– Puis-je vous aider, Tillman ? Vous cherchez quelque chose ?

Tillman se retourna brusquement, une expression consternée sur son maigre visage brun. C'était un homme d'âge moyen, grisonnant.

– En effet, j'ai égaré une facture.

Seul le geste de tortiller sa moustache avec nervosité témoignait de son embarras ; sa voix était calme et même un tantinet insolente.

– Dites-moi, Tillman, depuis combien de temps êtes-vous dans cette maison ?

Le bonhomme leva les yeux, paraissant chercher une réponse au plafond, puis :

– Depuis un mois environ.

– C'est bien cela. Ça fait la seconde fois depuis ce temps, que je vous surprends à fouiller dans mes affaires. Désormais, nous en resterons là, s'il vous plaît.

Tillman rencontra le regard dur fixé sur lui, avec un demi-sourire. C'était un homme qui ne riait jamais :

– Ce serait dommage, dit-il, j'espérais au contraire, capitaine Leslie, que nous étions destinés à faire plus ample connaissance.

Pendant ce temps Leslie examinait les papiers sur sa table. Ils ne contenaient rien d'important, car il mettait sous clef les documents qu'il désirait garder pour lui, il se décida à changer de sujet :

– Personne ne m'a demandé ?

Tillman regardait par la fenêtre d'un air distrait : c'était encore une de ses manies lorsqu'on lui parlait.

– Oui, il est venu pour vous un M. Graeme... Larry Graeme.

Du coin de l'œil, il vit la physionomie de Leslie se durcir.

– Graeme ? Et que me voulait-il ?

– Il veut vous voir, d'après ce que j'ai compris, répondit Tillman toujours absorbé par le spectacle de la rue ; il a même beaucoup insisté.

Soudain Tillman se retourna et se décida à regarder le capitaine en face, sans quitter son éternel demi-sourire. Leslie paraissait préoccupé, ça ne faisait aucun doute : ses sourcils qu'il avait très droits se rapprochaient.

– Il a annoncé qu'il reviendrait ce soir vers six heures, reprit Tillman guettant toutes les expressions de l'autre. D'après ce qu'il disait – et il parlait beaucoup, – j'ai compris qu'il sort de prison. Vous le connaissez ?

– Vaguement.

Le ton de Leslie était rogue. Il se retourna soudain vers Tillman et lui demanda avec raideur :

– Voulez-vous me dire ce que signifie cet interrogatoire ? Et, le congédiant du geste : Je tiens à vous prévenir, monsieur Tillman, qu'il me déplaît infiniment d'être ainsi espionné : la prochaine fois que je vous surprendrai à fouiller dans mes affaires, je vous prends par la peau du cou et je vous flanque à la porte. Vous avez compris ?

Pendant le quart d'une seconde, on put se demander si l'éternel demi-sourire n'allait pas faire place à un éclat de rire mais Tillman se contint, son visage reprit son impassibilité.

– Ce serait pour moi une aventure nouvelle, dit-il, puis il sortit.

Leslie conserva son air furieux jusqu'à ce que la porte se refermât, puis il éclata de rire comme si le comique de la situation venait de le frapper.

*
* *

La secrétaire de Sutton était absente ce jour-là et le capitaine resta seul. Il n'avait aucune envie de se mettre au travail : à plusieurs reprises il se leva et alla à la fenêtre examiner la rue ; ce n'est qu'à la tombée du jour, lorsque les becs de gaz s'allumèrent, qu'il aperçut celui qu'il cherchait. Il reconnut distinctement le sieur Larry Graeme, un cigare aux lèvres, les mains dans les poches, appuyé à un poteau du tramway. Leslie revint à plusieurs reprises à la fenêtre ; chaque fois l'homme était là.

CHAPITRE IV

Larry était un de ces cambrioleurs qui opèrent toujours tout seuls, mais s'il n'avait pas de complices, il ne manquait pas pour cela d'amis.

Aussi lorsque, par une belle matinée de février, bénéficiant de six mois de remise de peine, il quitta la prison de Dartmoor, il retrouva en parfait état son logement de Londres, un petit appartement dans le quartier paisible et bien habité de South Wark. Personne à la police, pas même le fameux Barrabal, n'avait découvert ce logement, pas plus que la petite cassette cachée sous le lit, qui renfermait toutes les économies de Larry, une somme assez rondelette. Sa logeuse le reçut comme s'il l'avait quittée la veille ; elle avait l'habitude de ce genre d'absences et ne demandait jamais d'explications. Il monta précipitamment à sa chambre et poussa un soupir de satisfaction en trouvant tout en ordre et à sa place, jusqu'à sa boîte de cigares encore à demi pleine.

Peut-être plus encore que sa cassette, fut-il satisfait de retrouver à leur place son revolver et ses cartouches : depuis qu'il était sorti de prison, il n'avait qu'un seul projet, bien défini, dans lequel cette arme jouait un rôle, et il aurait eu quelques difficultés, avec la surveillance dont les libérés sont l'objet, à se la procurer maintenant.

L'incarcération qu'il venait de subir, lui avait pesé plus lourd que les précédentes : sans doute, il vieillissait, se disait-il, car d'habitude, il ne se frappait pas ainsi et prenait les choses avec philosophie.

Et puis, pendant son temps de prison, il avait eu des informateurs et entendu des bruits qui avaient contribué à raviver sa

rancune. À la blanchisserie de la prison où il travaillait, se trouvait un prisonnier qui avait attrapé dix ans de prison sur la dénonciation d'un cafard, et un jour il avait entendu le nom de ce mouchard : c'était l'« As ». Il essaya d'avoir des informations, mais il garda pour lui le signe distinctif de l'ongle déformé. Ça c'était son secret qu'il ne livrerait à personne ; il regrettait aujourd'hui d'y avoir fait allusion devant l'inspecteur Barrabal dans un moment de défaillance... Sale période, cette fois-ci, que ce temps de prison... Les gardiens étaient une bande de rosses : il avait été puni deux fois pour avoir fumé. En dehors de la victime de l'« As », il n'avait pas trouvé un homme avec qui il put avoir une camaraderie quelconque. Le Larry qui rentrait à Londres, depuis des mois ruminait, méditait, complotait, et, dans ses méditations solitaires, il y avait trois choses qui revenaient toujours : le mouchard, l'ongle déformé et le petit revolver qu'il venait de retrouver dans sa boîte...

Outre l'ongle déformé, Larry avait une autre piste. Il avait appris que l'« As », grand revendeur d'autos volées, les écoulait dans le voisinage de Soho par des intermédiaires qui y habitaient. Il fit donc de Soho le premier champ de ses explorations. Ce fut tout à fait par hasard que dans un petit salon de coiffure de Regent Street, il tomba sur une manucure qui était familière avec l'ongle déformé et la cicatrice blanche des articulations.

– Je ne sais pas son nom, dit-elle, mais je sais que ses bureaux sont dans Mortimer Street, je l'y ai vu entrer et sortir, car j'habite tout près. Ce serait drôle, si c'était moi qui vous faisais retrouver votre frère.

– Vous allez me le faire retrouver, dit Larry.

Le frère perdu, c'était une invention dont il était fier, pour expliquer ses questions.

La manucure était observatrice, et elle décrivit le « frère » avec un luxe de détails tel, que Larry était sûr de le reconnaître n'importe où.

Il hanta pendant des jours entiers Mortimer Street, il guetta les entrées et les sorties des bureaux de Sutton et Cie, il se fit des amis parmi les employés, et il finit enfin par acquérir une certitude.

Ce soir, quand Leslie l'aperçut par la fenêtre, la poche bien garnie d'argent et dans son portefeuille un billet et un passeport pour le prochain paquebot d'Amérique, il attendait, la main sur son revolver.

C'était l'heure de la sortie des employés, et ils commençaient à franchir un à un la porte de service, à s'échelonner et à disparaître dans la brume.

Comme six heures allaient sonner, Sutton fit irruption dans le bureau de Leslie et demeura un instant devant le feu, à donner ses dernières instructions pendant qu'il mettait ses gants. Quand il sortit, Leslie attendit que le bruit des pas de son chef se tût, et il vint jeter un regard par la fenêtre. Cette fois, il ne pouvait plus distinguer l'homme qui guettait tout à l'heure dans le brouillard. Rapidement, il ouvrit un tiroir, prit un automatique qu'il glissa dans sa poche, puis relevant le col de son pardessus jusqu'aux oreilles, il sortit à son tour, ayant soin de marcher silencieusement dans le corridor... Tous les bureaux paraissaient maintenant sombres et inoccupés. Tout au bout du corridor, il y en avait un cependant où quelqu'un veillait : c'était Tillman, qui, derrière la porte, debout sur une chaise, regardait par une rainure. Dès qu'il eut vu sortir Leslie, il le suivit à pas de loup, et se plongea dans le brouillard derrière lui.

Larry Graeme se tenait sur le trottoir d'en face : quand il vit sortir de la grande porte de Sutton et Cie celui qu'il attendait, il jeta son cigare, et se tint prêt : comme l'homme le dépassait, il lui tapa sur l'épaule :

– Dites donc, vous...

L'homme se retourna et le fixa :

– Ah ! c'est vous, Graeme… Il me semblait bien vous avoir aperçu tout à l'heure.

– Ah, vous m'avez aperçu, hein ?

La voix de Larry était très basse, mais vibrait d'une rancune sauvage :

– Vous m'avez vu ? Vous allez m'entendre maintenant. Je vous ai pisté, sale mouche, et je vais vous envoyer là où…

En cet instant, il vit la lueur rouge de la flamme, sentit pendant la fraction d'une seconde le vertige qui précède l'anéantissement et s'écroula comme une masse.

Quelques minutes plus tard, son corps était découvert par une ronde de police.

Et il n'y eut que l'inspecteur Barrabal qui sut ou qui devina quelle était la main qui l'avait abattu.

CHAPITRE V

M. Joshua Collie entra dans le bureau du rédacteur en chef du *Courrier du Matin* et s'assit avec un soupir fatigué. C'était un homme de soixante ans, chauve, placide, dont les traits exprimaient toujours l'ingénuité la plus absolue... Hiver comme été, son chef s'ornait d'un chapeau de paille, et il portait un vieil imperméable beige, toujours mal boutonné. À le voir, on l'eût pris pour un vieil instituteur en retraite et le plus fin des observateurs n'aurait pu deviner sa profession. Comment pouvait-on imaginer que cet homme à l'expression si placide était le plus parfait chroniqueur judiciaire de Londres, familiarisé avec les plus atroces complications criminelles, ayant aidé à l'hallali des plus féroces assassins.

Il posa son parapluie dans la corbeille à papiers de M. Field (à la grande indignation de ce dernier), fouilla dans ses poches et produisit une cigarette écrasée qu'il alluma :

– C'était un assassinat, déclara-t-il brièvement.

– Ah bah ? Moi qui croyais que c'était une noce... dit Field avec une moue de dédain sous sa moustache grise.

Les sarcasmes glissaient sur Joshua ; il reprit, imperturbable :

– Il a reçu deux balles à bout portant, par un automatique muni d'un silencieux. Le mort s'appelait Larry Graeme et sortait de prison.

Il ralluma sa cigarette. Le nom éveilla l'intérêt de Field :

– Graeme ? N'est-ce pas le voleur des bijoux van Rissyk ?

Collie acquiesça d'un geste solennel :

– Parfaitement. Barrabal est d'avis qu'on l'avait mouchardé cette fois-là.

– Comment ? Vous avez réussi à voir Barrabal ? Cela seul nous donnerait un bon article.

Mais Joshua hochait tristement la tête :

– Je ne l'ai pas vu ; je lui ai seulement parlé au téléphone. Il m'a même fait quelques allusions qui pourraient devenir utiles.

– En disant mouchardé, n'est-ce pas à celui qu'on appelle la Mouche que vous pensez ? Serait-ce lui qui aurait ?...

– Le nom de celui que moi j'appelle la Mouche n'est pas encore du domaine public.

Son regard passa par-dessus la tête du père Field et ses lèvres esquissèrent un petit sifflement. Field se dit en le regardant que jamais homme ne trompait son monde comme celui-ci. Il y avait quelque chose de désarmant dans l'apparence de Collie. On le voyait très bien dans le rôle du bon oncle, ou dans celui de secrétaire de l'Armée du Salut. Vous aviez envie de le prendre par la main pour le faire traverser, en le voyant hésiter sur le bord du trottoir. À le considérer en cet instant, on ne pouvait guère se douter qu'il passait en revue différentes méthodes de supprimer son prochain, habituelles aux criminels.

– Barrabal est un drôle de type, dit-il avec un regret dans la voix. Il s'entoure de mystère, ce qui n'est guère dans les traditions de Scotland Yard. Ils ont l'habitude de vous dire tout ce qu'ils savent, ce qui est peu, et de vous cacher ce qu'ils soupçonnent, ce qui est encore moins. Dites donc, vous n'avez pas l'air de remarquer que je viens de composer un épigramme... Je constate, à ma grande terreur, que je deviens de jour en jour plus intelligent... Un dramaturge disait jadis à un acteur également décédé...

– Si nous nous en tenions à des criminels encore en vie ? proposa Field. Que vous a dit Barrabal ? Pourquoi le trouvez-vous étrange ?

Pour toute réponse, Joshua entreprit des recherches dans ses vastes et nombreuses poches et découvrit un bout de papier sur lequel il avait griffonné un nom et une adresse :

– Barrabal m'a suggéré d'aller interviewer ce monsieur, sur lequel il a bien voulu me donner quelques tuyaux assez intéressants d'ailleurs.

Field ajusta ses lunettes et lut :

– Capitaine John Leslie. Qui est-ce ?

Avant de répondre, Collie replia soigneusement son bout de papier qu'il fourra de nouveau dans sa poche et ralluma sa cigarette pour la troisième fois. Puis :

– C'est là un mystère que je me suis attelé à percer. Il y a là-dessous une histoire sensationnelle-et je meurs de peur que le *Mégaphone* ne nous coupe l'herbe sous le pied. J'ai comme une idée qu'ils ont lancé là-dessus, depuis trois semaines, le plus fin de leurs chroniqueurs. À l'époque, je vous ai suggéré, monsieur Field, qu'il y avait quelque chose à faire si vous voulez bien vous souvenir...

Mais Field ne voulait jamais admettre qu'il pouvait être dans son tort :

– Collie, mon vieux, vous êtes assez fort pour accorder trois semaines d'avance à n'importe qui, et à lui damer le pion tout de même.

Joshua Collie se rengorgea, car il était sensible aux compliments... puis il quitta le bureau du rédacteur en chef.

En soi, le meurtre auquel il venait d'être fait allusion ne présentait à première vue qu'un intérêt secondaire : un cam-

brioleur aussi peu notoire que Graeme, assassiné, dans la rue par quelque vieil adversaire, ça n'avait rien de palpitant. De plus, ça c'était passé dans un quartier infesté de malfaiteurs, d'étrangers et d'anarchistes.

Il n'y avait pas eu de témoins, ou du moins, les deux personnes qui avaient perçu les deux coups de revolver s'étaient bien gardées de venir déposer…

Enfin, par une curieuse coïncidence, les employés de Sutton, à qui Larry était allé poser des questions au sujet de l'ongle déformé, n'en avaient pas parlé aux enquêteurs. Ils n'avaient pas sans doute associé les deux choses. Le meurtrier était parti tranquillement, résorbé par le brouillard, et la police se trouvait devant une impasse.

*
* *

Beryl laissa tomber le journal qu'elle lisait et dit :

– Ça s'est passé tout près de vos bureaux, Frank ?

– Presque au coin de la maison, et juste après mon départ. Le portier a déclaré que c'était tout de suite après la sortie de Leslie.

Lew Friedman assis auprès du feu, dressa l'oreille :

– Tout de suite après ? Il en est sûr ?

– Le portier n'est pas sûr si c'est Leslie ou Tillman, mon nouvel employé, qui est parti en dernier, car ils sont sortis à une minute l'un de l'autre. Moi-même, je ne devais pas être au bout de la rue quand on a tiré. Je m'étais attardé sur l'escalier à causer avec quelqu'un. Mais je dois dire que je n'ai rien entendu.

Friedman serrait les lèvres, perdu dans ses pensées :

– Ça me dit quelque chose, ce nom de Larry Graeme, quoique ces gens-là changent de nom comme de chemise. Parmi vos employés, personne ne le connaît ?

Frank répondit que non.

– Pauvre diable, reprit Lew avec une sympathie un peu rude, il a dû s'attirer la haine d'une bande rivale.

Le grand studio de Hillford, la belle maison de Friedman, dans le faubourg élégant de Wimbledon, était une pièce charmante qui portait au repos et à la rêverie. Tout y était apaisant, depuis les lumières tamisées, jusqu'aux boiseries des murs. Lew, en homme de goût, avait fait de sa maison un vrai « home » et non un musée encombré de bibelots et de collections.

Avec un léger soupir, Beryl replia le journal et s'enfonça dans son siège.

– Quelle vie atroce, dit-elle.

Elle ajouta, répondant à la question muette de Lew :

– Je pense à ces voleurs, ces gens qui mènent une vie dangereuse. Quels risques ils doivent courir tous les jours...

– Un voleur n'est pas forcément un misérable, dit Lew d'un ton agressif, qu'il s'efforça de reprendre en disant plus doucement : Je veux dire que le cambriolage est moins dégradant que certains autres crimes. Tenez, on me parlait l'autre jour d'un type qui s'est spécialisé dans l'escroquerie au mariage, un garçon de bonne éducation ; il a exercé ses ravages dans plus d'un pays. Du moins, ce sont là les détails que me donnait un de mes amis de Prétoria, qui avait vu cet homme à la prison de cette ville.

– Quelle horreur, dit Beryl.

– Au fond, ça ne tourne pas aussi mal que tu pourrais le croire, reprit Lew en lançant la cendre de son cigare dans le feu, le *modus operandi* (c'est bien le mot, n'est-ce pas ?) de ce spécialiste de la bigamie consiste à lier connaissance avec une riche héritière aux colonies ; il entre en relations, il se prétend Anglais, héritier d'une grande fortune, il se fiance, met la main sur le plus qu'il peut, et file le jour du mariage. On m'a dit qu'il était très séduisant et que ses préférences allaient aux jeunes filles déjà fiancées.

– Tiens, tiens, un peu comme l'ami John, dit négligemment Sutton.

Puis, rencontrant le regard de reproche, de Beryl, il se mit à rire :

– J'ai été un peu loin, mais convenez qu'en fait de séduction Leslie n'en manque pas.

– Allez-vous insinuer qu'il m'a tourné la tête ?

– Allons, allons, vous deux, intervint Lew. Allez-vous cesser de vous chamailler comme ça ?

Il jeta un regard sur la pendule et ajouta :

– D'ailleurs, il est temps de vous en aller, jeune homme... Ce que votre conversation manque d'intérêt, mes pauvres enfants...

Il accompagna Frank jusqu'à la porte et tandis qu'ils attendaient l'auto de ce dernier, il lui donna un conseil :

– Si j'étais vous, Franck, je ne ferais pas de pareilles plaisanteries. Ma petite fille est assez susceptible et n'aime pas un certain genre de taquineries.

– Mais je vous jure, protesta Frank...

Lew lui tapa sur l'épaule :

– Bien sûr, bien sûr. Mais ne plaisantez pas ainsi. Je connais les femmes mieux que vous, mon petit, et s'il est une chose qu'un amoureux ne devrait jamais faire, c'est donner l'occasion à sa fiancée de prendre la défense d'un autre homme.

L'auto partie, il revint au studio et rejoignit Beryl devant le feu. Elle se tenait debout, les mains derrière le dos, et contemplait d'un air songeur les tisons ardents du foyer.

– Il n'y a pas de quoi te sentir froissée, chérie.

– Le langage de Frank manque parfois de nuances, ne trouvez-vous pas, parrain ?

– Peut-être un peu, mais c'est un brave garçon et un honnête homme… lui.

Ces mots firent lever la tête à la jeune fille :

– Pourquoi lui ? À qui faites-vous allusion ? Qui n'est pas un honnête homme ?

Friedman ne répondit pas de suite, et quand il le fit, il pesait ses mots :

– John Leslie, par exemple. Il vaut mieux que tu le saches, ma chérie : Leslie a été condamné trois fois comme receleur d'objets volés.

CHAPITRE VI

Toute pâle, elle le regardait, incrédule :

– John Leslie ? Un repris de justice ? Lui ?

Il fit un signe affirmatif.

– Assieds-toi ici, ma petite fille, dit-il tendrement, et causons.

Elle obéit machinalement.

– Chérie, reprit Lew, depuis combien de temps nous connaissons-nous, toi et moi ?

La question la surprit :

– Mais, depuis toujours. Je n'ai pas connu d'autre père que vous.

Lew allait et venait, sa pipe serrée entre les dents ; il s'arrêta devant elle :

– Connais-tu... connais-tu les raisons qui m'ont fait t'adopter, mon petit ?

– Bien sûr, dit-elle tout étonnée, vous étiez l'associé de mon père et après sa mort vous m'avez adoptée.

Il la regardait gravement :

– Ce que tu dis est exact : ton père et moi nous étions associés, nous avions travaillé ensemble... nous avions volé la même banque...

Elle ne put que le regarder ahurie, ne trouvant pas un mot à dire.

– C’est affreux, n’est-ce pas Béryl ? Mais c’est la pure vérité. Il fallait bien que tu le saches un jour. Tu aurais pu apprendre tout ceci par un autre que moi, et j’aime mieux te le dire. Bill Stedman, ton père, et moi nous étions spécialisés dans le vol des banques, en Afrique du Sud. Quand ta pauvre mère l’a appris, elle en est morte de chagrin ; les médecins ont donné un nom à la maladie qu’elle avait mais je sais moi, que c’est de ça qu’elle est morte, cinq ans après la mort du pauvre Bill, tué pendant que nous attaquions la Standard Bank. Lui a été tué net et moi j’ai fait cinq ans de prison. Lorsque j’en suis sorti, ta pauvre mère avait cessé de vivre depuis une semaine. Elle m’avait laissé une lettre dans laquelle elle me suppliait de te prendre sous ma protection. Tu avais juste quatre ans et demi.

Il semblait à Beryl qu’elle avait reçu un coup sur la tête... Soudain, elle regarda autour d’elle, ses yeux firent le tour de la chambre, et Lew, devinant la pensée qui lui faisait peur, la rassura :

– Sois tranquille, Beryl. Tout ce que je possède a été honnêtement acquis. J’ai travaillé pour t’élever : j’ai vendu des dentelles à Johannesburg, j’ai joué aux courses, et ensuite j’ai fait des placements avantageux dans des affaires de mines d’or. Je possède actuellement deux cents mille livres gagnées par mon seul travail.

– Mais pourquoi... pourquoi me dire tout cela ce soir ? demanda la jeune fille haletante. Quel rapport ça a-t-il avec John Leslie ? Oh, parrain, je ne peux pas croire qu’il ait...

– Aurais-tu cru aussi que ton père et moi nous étions des voleurs ? demanda le vieux. Elle ne put que secouer tristement la tête.

– Oui, reprit Lew, je sais que ça paraît invraisemblable, pourtant Leslie est un repris de justice. Le gouverneur de la prison en a parlé à Frank et ton fiancé l’a pris chez lui, pour lui donner l’occasion de se relever.

– Il devait être innocent, on a dû le condamner à tort.

– Ma petite Beryl, la justice peut condamner un innocent une fois, mais pas trois, répondit Lew avec une logique implacable. Leslie est un homme bien élevé, il y a du bon en lui et je dois avouer que je le trouve extrêmement sympathique. Ça n'empêche pas qu'il a fait trois fois de la prison. Ma petite fille, ne vas pas te mettre des idées romanesques en tête à son sujet. Ton fiancé est un très brave garçon, comme on n'en trouve pas souvent. Oui, oui, je sais ; il ne possède pas les pouvoirs de séduction d'un John Leslie, mais il est aimé de tout le monde, et je remercie Dieu à genoux que nous ayons fait la connaissance de Frank durant notre voyage à Madère.

Elle ne répondait pas. Sans doute, jusqu'ici, Frank ne lui avait pas déplu, mais c'est curieux comme en ce moment elle sentait son destin plus lié à celui de l'ancien gibier de prison, qu'à celui de l'agréable et estimable jeune homme auquel elle était fiancée...

Lew continuait :

– Oui, c'est à genoux que je rends grâces à Dieu. Je suis vieux et je veux, avant de mourir, te voir établie aux côtés d'un brave homme, à l'abri de quelque coureur de dot séduisant qui aurait pu te tourner la tête. Écoute-moi Beryl : je n'ai vécu que pour toi, j'ai renoncé à toutes les autres joies de la vie, je ne me suis pas marié... Je dois avouer qu'en ce qui concerne ce dernier point, le sacrifice n'était pas grand... J'ai l'âme d'un vieux célibataire.

Mais elle l'interrompit :

– C'est si affreux de penser qu'un homme comme Leslie a pu...

Friedman eut un rire âpre, mais sans rancune :

– Comme c'est bien d'une femme, grommela-t-il, tu ne penses pas à ton pauvre père, tu ne plains même pas ton vieux parrain qui a fait cinq années de prison, mais tu t'attendris sur ce bon à rien de Leslie…

L'accusation porta et elle rougit :

– C'est vrai, c'est dégoûtant de ma part, avoua-t-elle. Puis, vivement :

– Frank sait-il ?

– Quoi ? Mon histoire et celle de ton père ? Non et il n'a jamais besoin de savoir. En ce qui concerne Leslie, il est au courant naturellement.

– Naturellement… Comment se sont-ils connus ?

– Ainsi que je viens de te le dire, le gouverneur de la prison en avait touché un mot à Frank, et celui-ci a écrit à Leslie avant sa sortie pour lui offrir une situation dans ses bureaux. Sutton avait su que John possédait de grandes aptitudes pour les affaires. Leslie accepta et bientôt Sutton s'aperçut que c'était un organisateur de premier ordre, et comme son dernier directeur commercial avait eu une sale histoire – il faut dire que Frank n'a pas de chance avec son personnel – il offrit sa place à Leslie. Tu dois avouer que ton fiancé, en faisant cela, témoignait d'une générosité de cœur très rare.

Beryl aurait bien voulu s'associer à cet éloge, mais il lui fallut un grand effort pour sortir une platitude :

– Frank est très gentil, je le sais bien, parrain. Et puis, je n'ai pas grande envie de me marier, alors… autant lui qu'un autre… Après tout, Frank est mieux que tous les jeunes gens que j'ai rencontré… du moins jusqu'ici… ajouta-t-elle après une hésitation.

Elle réfléchit longuement, puis demanda à Lew avec un pauvre sourire :

– Dites-moi parrain, vous tenez beaucoup à ce que j'épouse Frank ?

Friedman passa son bras autour du cou de Beryl et répondit gravement :

– Ce serait mon plus cher désir, Beryl. Frank est le mari que je t'ai choisi. Quand j'ai fait sa connaissance, je l'ai étudié et puis je lui ai fourni des fonds de son affaire, je ne vois pas pourquoi je m'en cacherais. Je me suis dit : « Si ce garçon est capable de réussir, je lui donnerai la femme qu'il lui faut. » Et il a réussi, Beryl. Il n'y a pas dans Londres une entreprise qui ait prospéré aussi bien que la sienne en aussi peu de temps... Oui ?...

Ce mot s'adressait au domestique qui apportait une carte sur un plateau.

– Ce monsieur demande à être reçu.

– Reçu ? À cette heure-ci ? grogna Lew. Voyons qui est-ce ?

Il mit la carte près de ses yeux de myope et lut :

– M. Joshua Collie, rédacteur au *Courrier du Matin*. Connais pas. Qui ça peut-il être cet oiseau-là ?

Mais la jeune fille ne put le renseigner.

Lew sortit dans le hall et trouva l'affable Collie en train de contempler une gravure ornant le dessus de la cheminée, avec un plaisir et un intérêt évidents.

– C'est un Zohns, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix inspirée. Quel coloris... quelle vie... quel maître...

Il regardait Friedman comme s'il en attendait une réponse où un avis.

– Oui, oui, répondit ce dernier poliment, mais vous n'êtes pas venu sans doute pour me parler peinture ?

Collie parut décontenancé et s'excusa aussitôt :

– Je vous demande pardon, je ne suis pas venu pour ça, bien sûr, mais en regardant ce beau dessin, je me suis oublié... Monsieur Friedman, je suis venu vous demander si vous connaissiez un monsieur qui s'appelle... Ici, il se gratta le menton, fronça le sourcil, puis, fourrageant dans ses poches, en sortit un bout de papier sale, plié et replié, qu'il défit et lut : M. John Leslie.

Collie avait la drôle d'habitude de faire aller et venir son regard de côté à la manière des oiseaux ; cette fois, il renonça à cette coutume et leva brusquement son regard sur Lew avec une telle rapidité que le vieux en fut surpris :

– Je le connais... c'est-à-dire que j'ai eu l'occasion de le rencontrer. Pourquoi me demandez-vous ce renseignement, monsieur ?

– Je désirerais des renseignements, précisément. Je voudrais apprendre ce que vous savez de lui.

La voix de Joshua était tout sucre, sa tête se penchait dans une pose humble et suppliante...

– Moi, je le connais très peu, mais M. Sutton pourra vous renseigner. M. Leslie est un de ses employés.

– Je ne l'ignore pas, répondit la voix douce de Collie, je me suis déjà livré à une petite enquête personnelle là-dessus... Mais... la vie passée de M. Leslie ? En savez-vous quelque chose ?

– Rien... répondit la voix sèche de Lew.

Sa vie aventureuse avait appris au vieux madré à ne jamais livrer une information. Il se tenait toujours sur ses gardes et s'en tenait à sa devise d'ancien cambrioleur : « Tu ne cafarderas pas. »

Joshua se répandit en excuses :

– Vous me pardonnerez, mais j'espérais que vous pouviez me dire quelque chose là-dessus... L'inspecteur Barrabal, que je n'ai pas, hélas ! le bonheur de compter parmi mes amis, mais dont je connais la voix agréable par le truchement du téléphone (Collie était fier de la tournure éloquente de sa phrase), m'a donné votre nom.

– Barrabal ? C'est ce détective, ce flic, qui fait tant parler de lui ? Vous pouvez transmettre mes salutations à M. Barrabal, et lui dire que je ne sais rien au sujet de M. Leslie et que même si je savais quelque chose je me garderais bien de le dire.

– De quoi s'agit-il ? demanda la voix de Beryl. J'ai entendu le nom du capitaine Leslie.

– Ce monsieur, répondit Lew est venu me demander des renseignements sur Leslie.

Puis, fixant Collie :

– Mais n'êtes-vous pas un peu âgé pour un reporter, monsieur... ? monsieur Collie ?

Joshua ne parut pas froissé par la cruauté de cette insinuation et favorisant la jeune fille de son sourire le plus candide :

– Je suis vieux, dit-il, mais plein de malice... C'est là l'avantage que procurent les ans : pas mal de malices et de tours dans son sac.

– Et que vouliez-vous savoir sur le capitaine Leslie ? le défia Beryl.

– Tout, fit Collie avec un geste qui semblait embrasser l'univers. Je vais vous expliquer mademoiselle : il s'est passé dernièrement dans Mortimer Street, un assez triste événement. Un individu appelé Larry Graeme a été découvert dans la situation à laquelle il n'est plus de remède... La police, et naturelle-

ment les pauvres journalistes comme moi, sommes à l'affût de tous ceux qui pourraient nous fournir un renseignement pour démasquer les misérables qui ont perpétré ce crime.

En dépit de ses phrases ampoulées, le vieux Collie n'y mettait aucune affectation : on eût dit la voix d'un enfant récitant le combat des Horaces.

– Je ne vois pas, commença Beryl, en quoi le capitaine Leslie peut...

Un geste de Lew l'arrêta net. Il intervint d'un ton catégorique :

– Nous ne connaissons rien au sujet du capitaine Leslie dans cette maison. Vous perdez votre temps, monsieur.

– Mais non, je ne l'ai pas tout à fait perdu, répliqua Joshua avec un petit salut à l'adresse de Beryl. Sur ce compliment, il prit congé et tourna les talons.

En descendant l'allée qui menait au portail, Collie hochait la tête en murmurant :

– Joshua, mon ami, tu viens de dépenser quatre shillings et quatre pence pour rien. Tu auras beau inscrire ce chiffre sur ta note de frais, et mettre en regard : « Pour avoir examiné l'ongle de M. Friedman », tu te feras attraper par ton rédacteur en chef, car il saura que l'ongle en question n'a pu te fournir aucun renseignement.

En route, Joshua passa la tête par la portière et, en bon Écossais qui ne perdait jamais l'occasion d'une économie :

– Vous reviendrez par la route de Barnes, ça nous fera gagner six pence.

CHAPITRE VII

C'est à l'époque de la fameuse affaire Edmonton, que Collie était entré en relations avec l'inspecteur Barrabal : il avait alors puissamment aidé la police par ses articles, ses suggestions et son enquête personnelle. Non pas que Barrabal ait été jusqu'à le recevoir en personne, mais il lui avait écrit à plusieurs reprises et Joshua montrait avec fierté une lettre de l'inspecteur, qui le qualifiait : « un de ces journalistes qui sont le bras droit de Scotland Yard ». Ainsi encouragé, Joshua avait vainement tenté de voir Barrabal. C'était disait-on invariablement, un homme timide malgré son grade, et nul journaliste ne pouvait se vanter d'avoir été admis en sa présence.

Ce soir-là, l'inspecteur Barrabal était dans son bureau, en train de lire le rapport de l'affaire Graeme, ce qui ne lui apprenait pas grand'chose, car c'était lui-même qui, pour une grande part, en avait fourni les matériaux. Néanmoins, il relisait le document pour la sixième fois, lorsqu'entra l'inspecteur Elford.

– J'ai découvert le repaire de Larry, dit celui-ci ; c'est quelque part du côté de Trinity Square.

– Avez-vous perquisitionné ? demanda Barrabal sans lever la tête.

– Sans profit, il n'y avait rien. Il avait enlevé tout ce qui pouvait être intéressant. Tout ce qu'il conservait se trouvait dans deux valises déposées à la consigne de la gare de Victoria. Vous savez que nous avons trouvé dans son portefeuille des billets pour New-York ?

Barrabal se redressa, s'étira, bâilla :

– Quel idiot... Quel drôle de corps... C'était bien le dernier homme que j'aurais cru capable de mijoter ainsi sa vengeance pendant deux ans.

– Vous avez lu le rapport du directeur de la prison ? Larry n'avait pas cessé de se montrer morose et renfermé. Il n'est pas le premier qui prend ce chemin. Mais j'y pense, au moment de son arrestation, vous aviez causé avec lui ?

L'inspecteur Barrabal fit signe que oui.

– Qu'est-ce qu'il voulait vous raconter ?

– Différentes choses, mais dont une seule présentait vraiment de l'intérêt.

Barrabal, qui était d'humeur aussi peu communicative que d'habitude, n'en dit pas plus long.

Elford alla jusqu'à la fenêtre, puis revint et désignant la table :

– J'ai vu que vous aviez encore reçu la petite enveloppe jaune ? Toujours la même chose, hein ? La Mouche ?

– Oui, et cette fois, c'est un gros mouchardage, bigrement intéressant.

Il alla au coffre-fort, en retira la collection des petites communications dactylographiées, et montra la dernière à son subordonné ; Elford qui était myope, tint le papier sous la lumière de la lampe pour l'examiner de plus près :

– Toujours la même Remington portative et toujours le même papier, pas ?

Il lut à mi-voix :

Cette nuit, on va procéder au transfert d'une partie des bijoux volés chez les joailliers de Berners's Street. Trois barrettes en diamants, quatre bagues émeraudes et brillants, sept paires boucles d'oreilles. Donnerai demain l'adresse.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Elford.

– Eh bien, ça signifie, fit Barrabal, qu'on les a offerts à la Mouche, mais que l'affaire n'a pas été conclue. Il se garde un atout et ne dira rien dans le cas où il réussirait à avoir les bijoux. Sinon, nous aurons l'adresse. Une ou deux fois déjà, ça s'est passé comme ça.

Son travail terminé, Barrabal endossa son pardessus, en releva le col et s'engouffra dans le brouillard de la nuit. En sortant, il aperçut un individu planté sous un réverbère, sur le trottoir du quai.

Comme il tournait à gauche sur le quai, le guetteur fit un pas en avant comme s'il voulait lui adresser la parole, puis soudain parut changer d'avis et rebroussa chemin brusquement, non sans que Barrabal ait eu le temps de le reconnaître. En se retournant, il vit le personnage prendre le pont de Westminster et disparaître : aussitôt l'inspecteur rentra précipitamment à Scotland Yard, où il eut la bonne fortune de rencontrer tout de suite un sergent en civil. Tous deux prirent le pas gymnastique à la poursuite de l'individu. Soudain Barrabal l'aperçut :

– Vous voyez cet homme ? dit-il, filez-le, je veux savoir où il habite et quelles sont ses véritables occupations. Donnez-moi votre rapport par téléphone demain matin à sept heures et demie, chez moi.

Le sergent n'eut pas trop de difficultés à rattraper son homme. Il le vit prendre un tramway, et, n'ayant pas à craindre d'être reconnu, il monta après lui. À un carrefour, le tram s'arrêta ; après un regard de précaution pour être sûr que son

gibier ne bougeait pas, le sergent se plongea dans son journal. Quelle ne fut pas sa stupeur, au moment où le tramway démarrait et où il risquait un nouveau coup d'œil, de voir que son homme avait disparu. Le sergent descendit précipitamment, mais aucune trace de l'autre... Comme, maudissant sa maladresse, il hésitait au bord du trottoir, quelqu'un lui bourra les côtes et le fit se retourner : il aperçut un visage familier :

– Tiens, monsieur Collie fit-il en reconnaissant le reporter, qui faisait de fréquentes visites à Scotland Yard. Est-ce que vous n'auriez pas vu, par hasard ?...

– Le bonhomme que vous filiez ? dit Collie suavement. Il vient de s'engouffrer dans les entrailles de la terre, comme un fantôme, si j'ose employer cette expression. C'est-à-dire, que dans notre affreux langage d'aujourd'hui, il a pris le métro.

– Vous le connaissez ? fit le sergent stupéfait.

Collie fit signe que oui.

– Je le connais de vue, répondit-il, et je n'ai aucune raison, en temps ordinaire, de lui vouloir du mal, mais en ce moment, je l'enverrais bien à tous les diables...

– Qui est-ce ? demanda le sergent Brown.

Collie prit son air le plus aimable pour faire la sourde oreille.

– Comment avez-vous compris que je le filais ? fit alors le policier exaspéré.

– Je vais vous dire, lui glissa Collie avec un sourire épanoui, c'est que je le filais, moi aussi. Je suis monté dans le tramway presque derrière vous ; je ne comprends pas comment vous ne m'avez pas vu.

Collie semblait d'ailleurs prendre très philosophiquement l'interruption de sa filature. Lui-même ayant pris congé de

l'inspecteur, prit quelques instants après l'escalier du métro à son tour en jetant un regard inquiet à l'horloge de la station.

*
* *

Mlle Millie Trent, la secrétaire de Frank Sutton, était une fervente du cinéma : tous les soirs, elle soupait légèrement et après cela s'enfermait dans un des cinémas de Coventry Street. Collie avait fait de patientes recherches pour parvenir à découvrir ces précisions. Il alla dîner au petit restaurant : il comptait sur son expérience du cœur des vieilles filles, il savait que l'on se confie plus généralement à un bon vieux monsieur aux manières avenantes, qu'aux jeunes godelureaux dont on peut soupçonner l'innocence des motifs. Mais ce soir-là, il attendit vainement Mlle Trent, elle ne parut pas.

Le lendemain matin, Millie Trent qui avait l'habitude de bavarder, tout en dépouillant le courrier, racontait à un John Leslie fort distrait qu'elle avait été voir une opérette.

Leslie avait l'habitude de ces bavardages ; il les écoutait sans les entendre. Millie Trent était une femme de quarante-quatre ans, à la figure amaigrie, mais qui avait dû être jolie, car elle avait de beaux yeux, un teint éclatant et des cheveux roux. D'ailleurs, elle ne se faisait pas faute de l'insinuer elle-même.

– Je me demande pourquoi vous ne sortez pas plus souvent que cela, capitaine, dit-elle : je ne vous vois jamais au cinéma.

– Quoi ?

Leslie était plongé dans sa correspondance.

– Je disais que vous ne sortez pas souvent le soir. Vous avez sans doute de la famille ?

– Ne vous ai-je pas dit vingt fois que je ne suis pas marié ? dit sèchement Leslie en ouvrant une lettre.

– Ça n’empêche pas d’avoir de la famille, dit-elle avec un clin d’œil ; si la solitude est aussi pénible pour un homme que pour une femme, alors, je vous plains. Bien sûr, si j’avais quelqu’un avec qui parler, j’aimerais cent fois mieux rester dans mon petit logement, que d’aller voir et revoir tous les films bons ou mauvais, qui nous viennent de Hollywood.

– Achetez une T. S. F., dit-il sans la regarder, ce qui le dispensa de voir sa grimace.

Elle répondit avec une certaine aigreur :

– Si vous croyez que vous êtes le seul à me donner ce conseil, vous vous trompez. C’est exactement ce que me sert M. Sutton quand je me plains de ma solitude à Londres.

Leslie déposa sa lettre :

– Il y a longtemps que vous connaissez M. Sutton ?

Elle parut chercher dans sa mémoire :

– Oh oui, voyons... quelque chose comme quatorze ans. J’ai travaillé d’abord avec lui à Leeds, quand son père vivait encore, le vieux William Sutton... puis je l’ai suivi à Rio, à sa maison d’exportation, et maintenant voilà, je suis encore ici avec lui.

– Ah, ah ! Il appartient à une vieille famille, hein ? Et vous vous êtes attachée beaucoup à Sutton ?

Elle haussa les épaules :

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire par « attachée ». On ne considère pas un patron comme on considère les autres hommes, ou bien alors, on ne reste pas longtemps son employée... du moins si on tient à rester sage...

Leslie sourit et elle reprit :

– Il a deux ans de plus que moi ; vous ne le diriez pas, hein ? car il a l’air d’un gosse. Oh, c’en est un, au fond,

n'importe qui peut le rouler ; il avale les plus énormes bobards, et ça lui a déjà coûté cher.

Il y eut un assez long silence qu'elle rompit la première :

– Connaissez-vous la maison d'appartements meublés qu'on appelle Rimington Mansions ? C'est là que j'ai mon petit rez-de-chaussée. On y est très bien, on a l'avantage de ne pas avoir de concierge à vous surveiller. On peut entrer et sortir comme on veut.

Il leva les yeux sur elle :

– Tiens, tiens, c'est très commode pour recevoir une petite visite en se cachant, dit-il délibérément en l'observant. Bien commode aussi pour ceux qui rougiraient de vous faire une visite...

Un flot de sang envahit le visage de la jeune femme, dont le regard étincela, mais elle se contint et cacha sa fureur sous un petit rire.

– Vous êtes un drôle d'homme, lança-t-elle en appuyant sur le dernier mot.

Elle saisit le premier prétexte venu pour sortir en claquant la porte, et Leslie se laissa aller à un rire silencieux. Millie ne lui était nullement antipathique, même plutôt sympathique. Il devinait en elle une certaine honnêteté, une certaine droiture de fille du peuple, qui pouvaient faire passer sur ses innombrables mesquineries. De plus, elle était ordinairement franche.

Il se dépêcha de finir son travail, car c'était un jeudi : ce jour-là, Beryl Stedman allait à Hyde Park Crescent pour sa leçon de chant. Il y avait une station de métro toute proche de la rue où elle se rendait, mais... depuis quelque temps, elle préférait traverser le parc. Ce n'était pas pour faire de l'exercice, car elle se livrait à de longues parties de golf deux fois par semaine.

Non… elle trouvait à ces promenades un charme connu d'elle seule…

Leslie l'attendait parmi le tourbillon des feuilles sèches, balayées par le vent, et il la vit franchir les grilles et venir droit à lui. Mais, ce jour-là, l'accueil de la jeune fille avait perdu toute sa gaîté et même sa cordialité. Il fut sans spontanéité, presque cérémonieux : le cœur de Leslie se serra.

– Eh bien, mademoiselle Beryl ? Vous a-t-on beaucoup grondée, l'autre jour ?

– Grondée ? Qui ? Mon parrain ? Oh non, il est si bon. Il ne me gronde jamais.

– N'a-t-il pas fait allusion à la liberté que je prends en me permettant de me promener avec vous ?

Elle le regarda avec un drôle d'air :

– Il m'a parlé de vous… Il m'a dit certaines choses que j'aurais préféré ne pas savoir…

S'attendait-elle à le voir indigné ? En ce cas, elle fut déçue, car Leslie se contenta de répondre flegmatiquement :

– Hum… c'est donc bien grave ?

Elle ne répondit pas tout de suite, et lorsqu'elle le fit, son ton était presque déchirant :

– J'aurais tant voulu ne rien savoir… Ça ne changera rien à notre amitié, mais pourquoi avez-vous commis de telles choses ? Quelle raison pouviez-vous avoir ? Comment un homme comme vous…

– Vous faites sans doute allusion à mon désastreux passé ? demanda-t-il sur un ton dont l'ironie fit mal à Beryl.

– Oh, cessez de parler sur ce ton… Mon parrain m'a dit que vous aviez été en prison ? À Dartmoor…

– C’est parfaitement exact. J’en ai même fait ailleurs qu’en Angleterre ; je connais les prisons de l’Afrique du Sud, vous pouvez le dire à Friedman de ma part. Je tiens à vous affirmer également, que ce n’est pas à la suite de machinations... ni d’injustices... Je suis seul responsable de toutes les heures de prison que j’aie pu faire.

– Oh... fit-elle, navrée. Elle se tut pendant tout le reste de leur marche.

– Beryl, je suis désolé de vous voir ainsi bouleversée à cause de moi, et je me sens la dernière des brutes. La voix de Leslie avait des intonations infiniment douces. Pouvez-vous avoir encore foi en moi ? Est-ce trop vous demander ?...

– Ça veut-il dire que vous ne recommencerez plus ? demanda Beryl en le fixant.

– Je suis maintenant dans le bon chemin...

Soudain, elle passa son bras sous celui de Leslie : elle ne prononça pas une parole, mais la pression de son bras se fit si douce, elle impliquait une telle intimité, que le jeune homme en eut la respiration coupée. Beryl sentit le bras qu’elle tenait trembler sous le sien.

– Comme je suis contente, dit-elle d’une voix oppressée. Mais, John... j’ai quelque chose d’autre à vous dire...

Il sentait qu’elle faisait un effort pour parler, et son cœur s’arrêta, car il devina ce qui allait suivre :

– Je vais me marier la semaine prochaine, dit-elle tout bas... Oh, John, c’est si affreux...

CHAPITRE VIII

Le dernier doute de John s'envola avec ces mots... Il savait maintenant qu'il aimait Beryl et cette réalisation lui donna comme un vertige.

Il l'avait toujours su au fond de lui-même, mais il avait lutté contre cet amour. Comme il le regrettait maintenant... Il répondit sans bien savoir ce qu'il disait :

– Mariée ? Déjà ?... Ça c'est décidé bien rapidement.

– Parrain y tient tant, répondit Beryl. Il me l'a demandé ce matin... Il paraît qu'il y pense depuis quelque temps et que s'étant décidé rapidement, il n'a pas le temps de faire publier les bans.

– Vous vous mariez par licence spéciale, alors ?

– Oui, à la mairie. Frank, lui, aurait désiré une cérémonie à l'église, avec des chants et une réception ensuite, mais Parrain s'y est refusé.

Puis elle dit, sans transition :

– Oh, John, vous ne pouvez pas savoir ce que parrain a été pour moi, ni tout ce qu'il a pu faire...

Surpris de lui voir les larmes aux yeux, il s'enquit :

– Au sujet de votre mariage ?

– Non, non, répondit-elle avec une certaine impatience, je veux parler de mon enfance. Il a pris soin de moi, il s'est sacrifié...

Puis, soudain, elle demanda avec tout l'illogisme féminin :

– Dites donc, vous ne me faites pas de félicitations pour mon mariage ?

– Tiens, c'est vrai...

Il répéta à mi-voix :

– Mariée... Grands dieux !...

Ils marchaient maintenant dans Green Park et elle tenait toujours son bras serré sous le sien.

– Je serai sans doute très heureuse, déclara-t-elle bravement. Frank est si bon, il a un jugement si sûr...

Elle se hâtait d'affirmer ceci et il parut à Leslie que c'était elle-même qu'elle voulait surtout convaincre. Elle continuait :

– On dit que les mariages de raison tournent toujours fort bien. Beaucoup de jeunes filles se marient comme moi. Je détesterais être follement amoureuse de mon mari... Ça finit toujours très mal les mariages d'amour...

– Vous dites des bêtises, mon amie...

– Croyez-vous que je ne m'en rende pas compte ? C'est que je suis si malheureuse, John, si vous saviez... Je ne tenais pas du tout à me marier, mais parrain le désire tellement, lui. Il y a quelques jours, j'aurais pu refuser, mais depuis ce qu'il m'a dévoilé, ça m'est impossible.

– Il vous a raconté quelque chose que vous ignoriez ?

Elle fit oui d'un signe de tête.

– Au sujet du passé ? De votre enfance ?

Il allait ajouter quelque chose, mais se retint et se contenta de la calmer avec les mots les plus rassurants qu'il put trouver :

– À votre place, Beryl, je ne me ferais pas de chagrin pour l'avenir… Il y a sept jours dans une semaine, et il peut arriver beaucoup de choses en ce laps de temps.

Elle protesta :

– Mon ami, n'essayons pas de nous leurrer ; rien, m'entendez-vous, rien ne peut empêcher mon mariage.

Sans l'écouter, il se contenta de répéter :

– Sept jours, c'est beaucoup.

Elle retira son bras, en disant :

– N'en parlons plus… Regardez donc ce drôle de petit bonhomme.

– Quel bonhomme ? Il y en a beaucoup par ici.

– Là, dans l'allée, devant nous. Il est venu l'autre soir à la maison et il a posé toutes sortes de questions sur vous. C'est un reporter du *Courrier du Matin*… J'oublie son nom…

– Ah, oui, je le vois. Il s'appelle Collie, Joshua de son nom de baptême. C'est un fameux chasseur de criminels.

– Vous connaît-il ? demanda Beryl soudain inquiète.

– J'espère que non, car Collie ne prend d'intérêt qu'aux malfaiteurs de grande envergure. Pour éveiller son attention, il faut avoir commis des crimes sensationnels. Seulement alors l'ami Collie se met en chasse, et le plus féroce des chiens policiers n'est plus qu'un toutou de manchon auprès de lui…

Le reporter avait-il aperçu les deux jeunes gens ? Il n'en donna aucun signe. Il marchait, les yeux fixés à terre, absorbé dans ses pensées, insoucieux des imprécations qu'il soulevait en se heurtant aux gens qui se trouvaient sur son passage.

– Je me demande ce qu'il peut me vouloir ? dit Leslie. Je n'avais pas idée que je l'intriguais.

Beryl ne put le renseigner. Elle n'avait entendu qu'une partie des questions que le reporter avait posées l'autre soir, et Lew ne lui avait rien dit. Leslie accompagna la jeune fille jusqu'au métro. Ils n'avaient plus fait allusion au passé ; Beryl aurait vivement désiré lui demander quels étaient ses projets d'avenir, mais elle ne s'en sentit pas le courage.

C'est alors qu'en attendant son train, elle aperçut pour la première fois un mot qui allait devenir pour elle une obsession. Sur une manchette de journal, elle vit ces mots en gros caractères : « QUI EST LA MOUCHE ? »

Le journal était un numéro du *Mégaphone*, le plus populaire, le plus vendu, sinon le plus scrupuleux des grands journaux du matin. Beryl l'acheta par simple curiosité, n'ayant aucune idée qu'il pût y avoir une association quelconque entre ce titre et le crime de Mortimer Street.

À sa grande surprise, elle découvrit que la Mouche et l'assassin supposé de Larry Graeme ne faisaient qu'un seul et même personnage.

Elle parcourait l'article sans grand intérêt, lorsqu'un paragraphe fit battre son cœur :

L'hypothèse de la police (nous écrit notre correspondant particulier) serait que le meurtre a été commis par un dangereux receleur bien connu sous le sobriquet de la Mouche. Dans les bas-fonds criminels, une mouche ou un cafard est celui qui trahit ses complices. Il n'y a aucun doute que depuis quelque temps, la police était aiguillée dans ses recherches et ses arrestations, y compris celle du malheureux Graeme, par certaines dénonciations anonymes. On croit que l'informateur est un receleur mêlé à tous les cambriolages importants qui ont eu lieu

dans notre ville depuis quelques mois. Quoique Scotland Yard ne possède pas encore tous les éléments nécessaires, il est presque certain qu'il s'agit d'un individu déjà condamné plusieurs fois, et qui a fait de la prison en Angleterre et en Afrique du Sud. Scotland Yard a demandé à la police de Johannesburg de lui fournir la photographie et les empreintes de ce criminel qui, parmi ses autres méfaits, est un spécialiste de l'escroquerie au mariage, dont un cas lui a précisément valu deux années de prison à Pretoria. Dès qu'on sera en possession de ces documents, l'arrestation de ce malfaiteur, qui serait le meurtrier de Graeme, ne sera plus qu'une question de jours.

Les pensées se heurtaient dans la tête de Beryl. L'Afrique du Sud ?... Mais John ne venait-il pas de lui confier que ?... Serait-ce ?... Oh non ! C'était impossible... Pourtant ?... Était-ce plus invraisemblable que la révélation que Lew lui avait faite l'autre soir ? Aurait-elle jamais cru possible que son vieux parrain et son propre père avaient été des voleurs ? Elle descendit à Wimbledon la tête en feu.

*

* *

Ils venaient de prendre le thé, et Lew lisait précisément le journal que Beryl avait apporté. Elle le vit s'arrêter au paragraphe en question, le lire et le relire avec attention, puis l'entendit demander :

– As-tu lu cette histoire sur cet individu qu'ils appellent la Mouche ?

Elle fit un signe affirmatif, craignant que lui aussi ne fasse le même rapprochement qu'elle-même avait fait tout à l'heure... Apparemment Lew n'en fut pas frappé, car il dit seulement :

– Si tout ce que dit cet article est vrai et que le cafard soit le bandit qu'on nous dépeint, je ne serais pas étonné qu'il arrivât quelque chose à l'inspecteur Barrabal.

– Pourquoi à Barrabal ?

– Parce que c'est lui qui est chargé de cette affaire, et, d'après ce qu'on dit, c'est le plus fin limier du Yard. Reste à savoir si la mouche sera le plus fin des deux.

*
* *

Il faut croire que Lew Friedman, en bon juif, possédait les dons prophétiques de sa race...

Ce même soir. Barrabal était dans son bureau, après une journée bien employée, et attendait son thé, qu'il se faisait toujours apporter d'un restaurant voisin. Le serveur apporta le plateau qu'il installa sur une petite table, servit le thé et découvrit l'assiette de toasts chauds.

Barrabal tourna machinalement sa cuillère dans la boisson et prit un toast : la puissante lumière de la lampe électrique au-dessus de sa tête faisait étinceler un coin de ce toast et l'inspecteur remarqua quelques grains blancs et brillants dont il était parsemé. Il posa délicatement le toast sur l'assiette et quelques instants plus tard, il engageait une conversation animée au téléphone, avec l'hôpital de Westminster. Le résultat de cet échange de propos, fut le transport rapide du plateau et de son contenu vers le laboratoire de l'hôpital. Barrabal qui l'avait accompagné, attendit le résultat de l'analyse dans le cabinet du médecin, en fumant une cigarette.

Le docteur revint et dit :

– Je n'ai pu faire qu'un examen sommaire, mais les résultats en sont probants : le toast est saupoudré d'arsenic. Je vous

donnerai les quantités plus tard, mais le fait n'est pas douteux. Le thé n'en contient pas.

– C'est tout ce que je voulais savoir, dit Barrabal, qui revint à Scotland Yard et sonna sa secrétaire.

Cette jeune fille écouta, bouche bée, les ordres qu'elle recevait :

– Si on m'appelle au téléphone, voulez-vous avoir l'obligeance de répondre que je suis mort ? Ou plutôt, non... attendez...

Il s'assit et traça rapidement quelques lignes. Le résultat de ces lignes fut le paragraphe suivant, inséré le lendemain dans tous les journaux du matin :

Nous apprenons que l'inspecteur Barrabal a été pris hier d'un grave malaise et transporté dans une clinique. On ne croit pas qu'il puisse reprendre ses fonctions avant plusieurs semaines. En attendant, il sera remplacé par l'inspecteur Elford.

– Et, dit Barrabal au pauvre Elford, tout décontenancé, comptez qu'ils vont essayer de vous avoir, vous aussi. Je serais très surpris si vous êtes encore en vie, la semaine prochaine...

– Vous n'êtes guère encourageant... gémit Elford.

CHAPITRE IX

On n’aimait pas beaucoup Leslie parmi le personnel de Sutton et Cie. On lui reconnaissait des qualités remarquables d’organisateur, mais il possédait également le don de mettre toujours le doigt sur le point faible de ses subordonnés, ce qui n’était pas fait pour augmenter sa popularité... Mais rendons cette justice à Leslie : quels que fussent les défauts que lui trouvait le personnel, il n’en voulut jamais à personne, de cette atmosphère d’animosité qui marqua son court séjour dans la maison. On ne sait pas trop comment s’était répandu un bruit mystérieux et vague, lui attribuant un passé orageux. Pure association d’idées, peut-être, car ses deux prédécesseurs avaient été chassés pour indélicatesse, et l’on avait appris par la suite que c’étaient d’anciens repris de justice. Après tout c’était bien la faute de Sutton et Friedman s’en ouvrit à lui, un jour, en ces termes :

– Mon gars, vous avez l’esprit farci de donquichotisme... et ça pourrait vous coûter cher. Il arrivera un jour où vous serez forcé de vous apercevoir qu’on ne fait pas du neuf avec du vieux, et qu’un gibier de prison restera toujours un gibier de prison.

Franck se gratta la tête d’un air confus :

– Je suis prêt à en supporter toutes les conséquences. Elles en valent la peine, si je réussis une seule fois à tirer un pauvre diable du mauvais chemin, en lui fournissant l’occasion de se relever.

Il ajouta que d’ailleurs l’expérience qu’il avait faite avec Leslie avait fort bien réussie :

– Je sais bien qu’il n’est pas précisément adoré du personnel, mais ce n’est dû qu’à son caractère. C’est un garçon très ca-

pable, excellent travailleur et à mon avis, un homme en qui on peut avoir confiance.

Il faut avouer que Leslie était cordialement détesté de tous. Il se produisait un silence immédiat toutes les fois qu'il s'approchait des employés, et les garçons de bureau, à sa vue, sortaient de leur torpeur habituelle et s'agitaient en tous sens.

*

* *

Le matin du jour où les journaux annoncèrent la maladie de l'inspecteur Barrabal, Tillman arriva en retard à son travail. Ça aurait pu lui coûter cher, car Leslie vérifiait la feuille des entrées, mais le contrôleur de ces entrées fermait volontiers les yeux, et n'y inscrivit pas ce retard.

Tillman frappa à la porte du directeur commercial et entra ; il aidait tous les matins au tri du courrier.

Leslie n'était pas encore là, mais Mlle Trent était à sa table. Sans lever les yeux elle remarqua d'un ton sec :

– Vous êtes en retard, Tillman.

Ce dernier ne parut pas frappé de cette réflexion. Il savait que son séjour dans la maison serait désormais fort court et se moquait bien de ce que Millie pouvait rapporter sur son compte.

– Le temps est d'une telle relativité, observa-t-il, en ouvrant les lettres. Vous rendez-vous compte qu'en ce moment à New-York les gens sont aux courses, et qu'en Chine ils se mettent au lit ? Einstein dit que...

– Je ne m'intéresse pas à ce que disent les gens vulgaires que vous fréquentez, dit Millie d'un ton pincé.

Cette réponse mit Tillman en joie.

– Croquemitaine est en retard lui aussi remarqua-t-il.

Cette fois elle fit chorus :

– Croquemitaine a déjà fait apparition tout à l'heure. Je me demande si cet homme passe jamais une nuit dans son lit. Puis sans transition, et sans lever les yeux de son travail, elle demanda :

– Avez-vous entendu parler d'un certain Barrabal ?

– Hein, quoi ? Barrabal ? Oui, j'en ai entendu parler. Pourquoi cette question ?

Tillman se retourna brusquement :

– Les journaux disent qu'il est malade et peut-être même mourant.

Tillman se contenta de rire sous cape : il adorait jouir d'une plaisanterie que les autres ne comprenaient pas. Il répondit :

– S'il meurt, nous lui enverrons une couronne. C'est un grand serviteur du pays et il sera regretté.

– Mais le connaissez-vous personnellement ?

En disant ces mots, elle semblait lire la lettre qu'elle tenait à la main, mais on sentait que l'indifférence de son ton n'était qu'apparente.

– Non, j'ai très peu de relations dans le monde de la police.

On frappa et Tillman se redressa en regardant la porte avec intérêt. Ce n'était que le garçon de bureau, une carte à la main. Il la tendit à Millie qui la lut :

– M. Leslie n'est pas encore là, fit-elle mais faites entrer quand même ; je veux voir comment c'est fait un journaliste.

– Un journaliste ? Les mots s'échappèrent brusquement de la bouche de Tillman. Millie lut la carte :

– Collie ?...

Pour la première fois Millie vit un Tillman qu'elle ne connaissait pas. Il paraissait profondément troublé, et sa longue figure maigre s'allongeait encore. Il se leva précipitamment et se dirigea à longs pas vers un petit cabinet attenant au bureau où Leslie recevait parfois ses visiteurs.

– Vous ne voulez donc pas qu'il vous voie, demanda Millie ahurie. Pourquoi ?

Tillman avait disparu avant qu'elle eut fini de parler, et quelques secondes plus tard le garçon introduisait Collie. Il fit un salut timide à la jeune femme et cette réserve lui valut un accueil aimable.

– Vous désirez voir M. Leslie ? Il n'est pas encore là, mais asseyez-vous.

Joshua s'assit sur le bord d'une chaise.

– M. Sutton n'est pas absent ?

Millie l'informa que M. Sutton ne s'absentait jamais, et qu'il ne quittait presque jamais non plus ses bureaux. C'était un homme fort occupé qui ne pouvait pas s'offrir des loisirs comme le faisaient certaines gens... Collie comprit l'allusion et y répondit d'une façon détournée :

– C'est un homme très bien que ce capitaine Leslie, Collie semblait se parler à lui-même. Je l'ai déjà vu quelque part, mais je ne me souviens plus où...

Millie prit un air sarcastique :

– Vous ne devez pas aller beaucoup dans le monde ?

– Non, hélas... Je passe presque toute ma vie – je suis navré de l'avouer – dans l'atmosphère malsaine des cours crimi-

nelles. Les crimes... voyez-vous, madame, c'est... c'est mon dada favori. Je collectionne les bandits comme d'autres font collection de timbres ou de médailles.

Millie se dit qu'elle devinait alors où Collie avait bien pu rencontrer Leslie...

– Je ne sais pas si M. Leslie est un homme très bien, dit-elle, répondant à la première partie de la phrase de Joshua, mais ce que je sais, c'est qu'il est un rustre. On sentait dans sa voix le souvenir de toutes les rebuffades reçues de la bouche de Leslie.

– En tous cas, il choisit ses sténographes avec goût, dit l'astucieux Collie.

La crudité du compliment n'offusqua pas Millie et elle sourit de plaisir. L'expérience avait appris à Joshua qu'un compliment n'est jamais trop grossier pour plaire à certaines femmes.

Millie protesta :

– Je ne suis pas sa secrétaire, Dieu merci, je suis celle de M. Sutton.

– M. Leslie a sans doute un caractère difficile ?

– S'il n'y avait que son caractère, fit Millie ! C'est un homme impossible.

Millie s'enquit :

– Alors vous êtes un journaliste ?

– Un simple reporter, hélas...

– Dites donc, vous n'allez pas mettre mon nom dans votre journal ?

– Je puis vous assurer que je n'en ai, madame, aucune intention.

– Parce qu'alors, reprit Millie je me garderais bien de causer avec vous. J'ai horreur de voir mon nom imprimé dans un journal. Ça m'est déjà arrivé une fois, et...

Elle s'attendait à ce que son visiteur lui demandât à quelle occasion, mais il n'en fut rien, car l'attention du reporter venait d'être attirée par un incident. Collie possédait une ouïe très fine : pendant qu'il paraissait écouter les propos de Millie avec le plus grand intérêt, ses oreilles guettaient autre chose. Juste avant d'entrer dans la pièce, il avait entendu le son d'une voix d'homme qui lui avait paru familière, étrangement familière... Pourtant quand il était entré, il ne trouva dans la pièce que la seule Millie Trent. En première vue, rien de plus naturel, car dans un bureau les employés vont et viennent ; mais le journaliste était sur ses gardes, et cette voix... Or pendant qu'il écoutait bavarder Millie, il entendit derrière la porte le grincement du soulier, de quelqu'un marchant sur la pointe des pieds. En même temps, du coin de l'œil, il vit passer une ombre sur la porte vitrée. Il se leva vivement avec un :

– Pardon, mais je crains les courants d'air, et il fut à la porte d'un bond, ce qui contrastait avec la nonchalance habituelle de ses mouvements, et l'ouvrit toute grande.

Il trouva Tillman, qui penché, à hauteur de la serrure, n'avait pas eu le temps de se redresser et semblait encore écouter, les yeux mi-clos.

– Pardon, dit Collie avec une politesse exquise, vous désiriez peut-être entrer ?

Mais déjà Tillman avait tourné les talons et opérait sa retraite à grands pas le long du corridor. Collie referma la porte, un sourire enchanté sur le visage.

– Qu'est-ce que c'était ? demanda Millie. Cette porte n'était donc pas fermée ?

– Elle l'est maintenant.

– À qui parliez-vous ? À Tillman ? Qu’est-ce qu’il voulait ?

– Tillman ? Hum, hum…

– Vous le connaissez aussi celui-là ?

– Heu…, je le connais… Il faut être bien présomptueux pour affirmer que l’on connaît quelqu’un, dit Collie sentencieusement, j’ai déjà vu ce monsieur. Il n’est même pas impossible que nous ayons échangé quelques propos… Tillman ?… Bon sang…

Il était évident que la vue de Tillman avait produit un effet foudroyant sur Collie. Il clignait des yeux comme si une lumière soudaine l’aveuglait.

– Bon sang, répéta-t-il, pour une coïncidence, en voilà une qui n’est pas banale.

Cette fois la curiosité de Millie fut piquée il lui vint une idée :

– Je vois ce que vous voulez dire. Vous avez peut-être vu un jour Tillman sur le banc de la correctionnelle ?…

Joshua la regarda et hocha la tête :

– Oui, je l’ai bien vu en correctionnelle, répondit-il en pesant ses mots, mais il n’était pas sur le banc des accusés, non, certainement pas.

CHAPITRE X

L'entrée de Leslie mit fin aux questions qu'elle allait poser encore. Il entra très vite et s'arrêta net en apercevant Collie. Puis se reprenant, il ferma la porte et se dirigea vers sa table suivi du journaliste.

Les deux hommes se regardèrent pendant un instant : les yeux de Leslie ne témoignaient d'aucune sympathie.

– Vous désiriez me parler ? dit-il sèchement.

– En effet, je voudrais quelques instants d'entretien. Il s'agit d'une question d'intérêt public.

Pourquoi Leslie comprit-il que cet entretien devrait être privé ? Il se tourna vers Millie et la congédia avec la phrase qu'il employait en ce cas :

– Ça va bien comme ça, mademoiselle Trent...

La jeune femme rougit ; Leslie avait le don de la mettre en fureur. Il y avait des moments où elle se sentait le désir de le tuer... mais à d'autres elle le trouvait fort supportable...

– Je crains d'être obligée de rester capitaine, dit-elle d'une voix insolente, j'ai encore un tas de lettres à parcourir.

– Vous les parcourrez ailleurs qu'ici.

Joshua, observateur par excellence, vit les mains de la jeune femme trembler de rage, comme elle ramassait la correspondance et s'élançait hors de la pièce. Il était évident qu'il n'y avait pas d'atomes crochus entre la secrétaire de Sutton et son directeur commercial. Le reporter classa ce fait dans sa mé-

moire, car il se dit qu'on pouvait utiliser parfois certains antagonismes...

Il tendit sa carte à Leslie et celui-ci après l'avoir lue la jeta sur la table. Il fit asseoir Collie et lui déclara :

– Je ne vois pas pourquoi vous désirez m'interviewer. Je suppose que vous enquêtez au sujet du meurtre de l'autre jour ? Sachez alors que je n'en ai pas été témoin, que je n'ai pas entendu la détonation du revolver, et qu'en général, je ne possède pas la moindre information qui soit digne du calepin d'un journaliste.

Joshua eut une petite toux discrète :

– Je suis venu vous voir à un autre sujet : un sujet très délicat. Je crois que je ne me suis jamais senti plus embarrassé qu'en cette circonstance.

Il y eut un léger sourire dans le regard de Leslie : certaines choses l'amusaient, et peut-être qu'un reporter timide en était une.

– Rien ne peut me choquer, dit-il, et si vous croyez que vous réussirez à le faire, allez-y quand même. Il ne s'agit donc pas du meurtre ?

– Non, capitaine, et Collie toussa de nouveau ; le fait est que je suis sur la trace d'une autre affaire, tout à fait une autre... mais qui peut fort bien être mêlée au crime dont nous parlons. Notre rédaction a été informée qu'il y avait à Londres quelqu'un, un Maître Criminel (quoique nous ne lui accordons pas un aussi beau surnom dans nos articles) et que cet homme est à la tête d'une organisation puissante. Il faut absolument que je connaisse les dessous de cette affaire, parce que le *Mégaphone*, qui est une feuille rivale de la nôtre, nous a déjà dépassés sur certains points. On nous a dit que ce brillant criminel...

– On voit que vous avez lu des romans policiers, fit Leslie avec un petit rire.

– Je ne lis que des choses véridiques, répondit Joshua, en dehors du bulletin météorologique...

Il rit de sa plaisanterie et demanda :

– Il était bon mon mot, hein ?

Leslie l'observait curieusement :

– Vous n'avez pas l'air d'un journaliste, monsieur Collie.

Le sourire de Joshua s'accentua :

– Un journaliste n'a jamais l'air de ce qu'il est, et c'est là que nous avons le pas sur les artistes...

– Mais enfin que me voulez-vous ? demanda l'autre excédé. Vous imaginez-vous que je sois au courant de tout ce qui concerne les malfaiteurs ?

Joshua se taisait : il était arrivé au point culminant de sa délicate mission. Mais en même temps quelque chose le déconcertait : c'était l'impression qu'il avait déjà vu son interlocuteur quelque part. Mais où ? Parfois, lorsque les chroniqueurs judiciaires attendent à Old Bailey[1] le tour d'une affaire importante ils voient défiler des petites affaires sans importance en correctionnelle. Est-ce là, au banc des accusés, qu'il avait déjà aperçu ce visage fin, bien rasé, à l'expression dure ? En tous cas sa mémoire l'avait enregistré quelque part...

– Je serai franc avec vous monsieur... capitaine Leslie. Il y a quelques jours je suis entré en correspondance avec

---

[1] C'est à Old Bailey que se tiennent les procès d'Assises. (N. d. T.)

l'inspecteur Barrabal au sujet de l'affaire dont je viens de vous parler. Il m'a écrit en me conseillant de venir vous trouver.

– Pourquoi ?

Joshua hésita, et sa victime vint à son secours :

– Je crois comprendre ; il vous a dit qu'en ma qualité d'ancien repris de justice, je dois pouvoir vous renseigner sur les bas-fonds du milieu criminel ?

– Je vous remercie infiniment de votre suggestion...

– Et qu'étant d'une intelligence au-dessus de celle des gens de ma sorte, je pourrais vous aider à trouver les traces de ce brillant criminel et receleur ?

– Comme je vous suis reconnaissant, murmura Collie.

– Eh bien monsieur Collie, je ne suis pas en mesure de le faire, conclut John d'un ton sans réplique. La prochaine fois que vous verrez Barrabal vous pouvez le lui dire de ma part.

– Paix aux défunts, dit tristement Joshua. Vous n'avez pas lu les journaux ? Barrabal n'est pas encore mort, mais il n'en mène pas large. Ainsi capitaine, je ne puis pas compter sur vous pour me mettre sur la voie ?

– Pas le moindrement.

Joshua se leva :

– Je ne pourrai pas faire votre commission à Barrabal, parce qu'il ne reçoit personne. Je regrette capitaine que vous ne puissiez pas m'aider. Il va me falloir chercher quelqu'un d'autre. Je suis décidé à passer Londres au peigne fin jusqu'à ce que je trouve la Mouche. Quelque chose au fond de moi me dit que je suis sur la piste de l'histoire la plus extraordinaire de ces dernières années.

En disant cela, Collie regardait fixement Leslie qui ne broncha pas.

– C'est palpitant, dit-il ironiquement, quel dommage que je ne puisse pas collaborer à votre histoire. Cette pensée va troubler mes nuits.

Mais nous savons déjà que les sarcasmes glissaient sur Joshua sans l'atteindre. Il revint à la charge :

– Vous ne pouvez pas me donner un petit tuyau alors ? Vraiment ?...

Leslie dissimula un bâillement :

– À mon avis, la Mouche n'existe que dans l'imagination fertile des journalistes, lança-t-il.

– Vous avez bien dit « fertile » ? Comme je vous remercie... J'espère que ma visite ne vous a pas dérangé capitaine ?

– Rien ne me dérange, répliqua John, mais néanmoins il n'attendit pas le départ du reporter pour se plonger dans ses papiers.

– Quel dommage, reprit Collie : vous venez de détruire un de mes plus beaux espoirs. On m'avait informé que vous seul pouviez me mettre sur la piste de notre ami la Mouche... Quand je dis « notre » c'est « mon » que je devrais dire, car si je réussis un bel article, grâce à lui, je me considérerais son ami pour la vie.

– Vous êtes sûr de ne pas avoir rêvé toutes ces histoires ? demanda Leslie avec une pointe de sarcasme.

– Je ne rêve jamais, répondit Collie épanoui, car je suis célibataire. On dit aussi que la Mouche, quand il n'est pas en prison, a l'habitude de mener une vie double : il cache ses opérations criminelles sous le couvert d'une situation honorable. Il

dirige une affaire soit comme chef, soit comme directeur commercial.

Le reporter attendit une réponse qui ne vint pas tout de suite.

– Est-ce encore Barrabal qui vous a raconté ceci ? C'est donc un homme bien communicatif ?... Eh bien, adieu, Monsieur... Monsieur ?

– Collie, dit le reporter, avec son plus beau sourire. Au revoir, capitaine.

À mi-chemin de la porte, il se retourna :

– Je crains de me mêler de ce qui ne me regarde pas, dit-il d'une voix encore plus lente qu'à l'ordinaire, mais j'ai pu constater que vous aviez un personnel de choix, et c'est pour cela que je me permets un petit conseil. Vous avez aussi comme employé un certain Tillman... Je ne me permettrais pas la plus légère critique, mais...

– Je vous remercie de me mettre en garde, si telle est votre intention. Je suis renseigné. J'ai été fixé sur le compte de Tillman, pas plus tard que ce matin, annonça Leslie en regardant Collie en face pour la première fois.

Leslie rattrapa le temps perdu en dictant dans le dictaphone sans arrêt pendant une demi-heure. Il avait un style net et concis qui lui permettait d'aller vite. Quand il eut terminé, il déplia le *Times* et parcourut les nouvelles. Il lut avec attention le paragraphe concernant Barrabal, inséré au bas d'une colonne.

Personne mieux que John Leslie ne savait en ce moment, que l'inspecteur Barrabal, non seulement jouissait d'une excellente santé, mais qu'il était extraordinairement actif.

John lisait maintenant la petite correspondance et son regard s'arrêta sur une annonce :

Il a été perdu vendredi soir, à onze heures, un portefeuille vert et blanc contenant quatre ou cinq billets de banque. On croit qu'il a été égaré aux environs de l'avenue Fitzjohn.

Après avoir longuement scruté ce texte, Leslie replia le journal.

Vendredi, il y aurait dans cette avenue un personnage désirant se défaire de bijoux composés de brillants et d'émeraudes.

La semaine dernière un cambriolage avait eu lieu, dans lequel les bijoux volés répondaient à cette description. Et ce soir c'était précisément un vendredi...

Il partit déjeuner de bonne heure ; à son retour, il apprit que Sutton l'avait demandé. Millie lui transmit la commission d'un air plus aimable que d'habitude :

– Il ne s'agissait pas de grand'chose ; M. Sutton a des billets pour le match de boxe du *Sporting,* ce soir. Il vous en offre un et se servira de l'autre.

– Il peut garder les deux, répondit Leslie. Millie était si bien disposée qu'elle insista :

– M. Sutton a dit que le match ne commencera pas avant neuf ou dix heures.

– À cette heure-là, je serai occupé ailleurs.

CHAPITRE XI

Il faisait un temps comme celui de la nuit où la Mouche et Graeme se rencontrèrent dans l'avenue de Putney Commons. Une nuit de pluie et de vent, un vent soufflant avec furie le long des rues étroites, délogeant les ardoises des toits et brisant les branches d'arbres.

L'avenue Fitzjohn, monte en pente, une pente que les autos gravissent à grand bruit. Par une nuit pareille on ne peut guère imaginer cette avenue comme un lieu de promenade. Pourtant l'occupant de l'auto qui apparut, comme neuf heures et demie sonnaient, devait avoir du temps à perdre, car il ne semblait pas se presser. La voiture descendait la pente à une allure lente et son conducteur se penchait par la portière pour examiner le trottoir qu'elle longeait. Il vit bientôt celui qu'il cherchait : c'était un promeneur solitaire dont la grande taille se dissimulait sous les arbres plantés le long du trottoir. Il n'y avait personne d'autre en vue et le pied du chauffeur se posa sur le frein en arrivant à la hauteur de celui qui attendait.

– Bonsoir, dit une voix enjouée. J'ai une petite combine à vous proposer...

Il faut dire que le conducteur de l'auto possédait à fond la connaissance de la pègre et savait parfaitement qui avait fait le cambriolage en question. Il savait que les voleurs faisaient partie de la bande hollandaise et il avait déjà traité avec elle par l'intermédiaire d'un certain Jan Bryel, hollandais comme eux. Or la voix qui lui parlait ce soir, avait le plus pur accent anglais...

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit la Mouche et tout en parlant il enleva une puissante lampe de poche de son clou.

– Faites donc pas le ballot, dit l'autre. Vous savez bien…

À ces mots, il fut aveuglé par une lumière violente. Un regard suffit à la Mouche pour reconnaître son interlocuteur. Avant que celui-ci ait repris ses esprits l'auto avait démarré à pleins gaz avec un bruit assourdissant. Aussitôt, trois hommes qui se dissimulaient derrière une maison s'élancèrent de leur cachette, mais trop tard. Gagnant de vitesse à mesure qu'elle descendait la pente, la voiture filait à cent à l'heure. Elle rencontra deux policiers qui lui barrèrent la route en fixant sur elle leurs lampes, mais elle se dirigea droit sur eux et l'un d'eux put à peine esquiver le pare-boue qui allait le renverser. Des coups de sifflet aigus fusaient de toutes parts, l'auto prit le tournant d'une petite rue à une allure telle qu'elle n'était plus que sur deux roues.

– Raté, nom de D… ! dit Elford. Avez-vous au moins relevé son numéro ?

– J'en ai pris un, répondit le sergent à qui s'adressait cette question. L'auto est une petite Panhard.

– Petite, hein ? gronda Elford. C'est un tank qu'il nous aurait fallu pour rattraper votre petite Panhard.

– En aviez-vous commandé un ? demanda le sergent, dont le cerveau placide prit le propos à la lettre, ce qui lui valut une riposte vigoureuse.

Il se tint une consultation rapide entre Elford, ses gens et la police locale qui avait été chargée d'arrêter la Panhard dans sa course. La voiture avait été aperçue dans Avenue Road, avait atteint le Park et devait maintenant filer vers Camden Town. Il ne fallait pas compter sur la plaque indicatrice que le conducteur pouvait changer à volonté de l'intérieur. Ils avaient abandonné

tout espoir de la retrouver, lorsqu'un message téléphonique les prévint qu'une voiture répondant à la description avait eu un accident dans Holloway Road. Dérapant sur les rails du tramway, elle était allée se jeter sur un réverbère où elle s'était écrasée. Personne n'assistait à l'accident, mais un sergent avait entendu le bruit et était arrivé pour voir les dégâts. Pas de traces de son conducteur qui avait dû l'échapper belle.

Elford arriva dans une auto de la police ; vite entouré d'une petite foule que le mauvais temps ne parvenait pas à disperser, il ne put que constater les dégâts.

– Vous verrez que l'auto a été volée, dit Barrabal, appelé au téléphone.

Sa supposition se vérifia.

Elford se livra à une recherche sérieuse dans ce qui restait de la voiture et fit deux découvertes importantes : une enveloppe portant le nom d'une succursale à Londres de la Midland Bank et une carte routière de la région de Londres dépliable, sur laquelle se trouvait une étiquette avec le nom d'un libraire connu. Ça pouvait fournir une piste ; mais il fit une autre remarque. La carte avait dû servir de sous-main pour écrire et celui qui écrivait s'était servi d'un crayon très pointu. On voyait les traces de l'écriture, mais on ne pouvait rien déchiffrer. Elford emporta la carte à Scotland Yard et la soumit à un expert. Une heure après on déposait sur la table de Barrabal une photographie de ce qui avait pu être déchiffré. Le message était ainsi conçu :

Pouvez-vous me rencontrer... Park... de 3 h. 30 à... Très urgent... – J. L.

Le regard de Barrabal alla de la photo à Elford.

– J. L., dit-il songeur, qui croyez-vous que ça puisse être ?

– Que diriez-vous de John Leslie ? demanda Elford.

Barrabal fixa de nouveau la photo encore humide :

– John Leslie, évidemment, et tout aussi évidemment ceci est adressé à Mlle Beryl Stedman. Ah ! le coquin…

C’est étrange, mais l’inspecteur ne pensait pas à Leslie en prononçant ce mot…

CHAPITRE XII

Le lendemain matin Leslie arriva au bureau avec un pansement à la main. Malgré tous ses efforts, Millie ne réussit pas à lui faire dire ce qui avait causé cet accident. À toutes ses avances, toutes les fois qu'elle posa des questions, il se contentait de répondre brièvement :

– Ce n'est rien.

À la fin, il se décida à lui dire que son rasoir en tombant sur sa main avait occasionné une profonde coupure.

Sutton témoigna également sa sympathie, mais son subordonné n'était pas de ceux qui invitent confidence ou sympathie.

– Quel drôle d'accident, dit Millie à son patron. Mais celui-ci la fit taire avec un brusque :

– Et pourquoi donc ?

Pourquoi la seule personne que Frank, d'ordinaire si affable, traitât sans ménagements était-elle précisément Millie ? Il y avait des fois où ses rebuffades dépassaient en brusquerie celles de Leslie. Il lui parlait durement, la réprimandait, devant des tiers. Mais, chose également étrange, Millie si susceptible, si irritable d'ordinaire, acceptait cela humblement, sans se rebiffer, et sans faire la moindre réflexion désobligeante derrière le dos de Sutton.

En arrivant au bureau ce matin-là, John fut presque aimable avec tout le monde. Quelle était la raison de cette bonne humeur ? C'est qu'il devait déjeuner avec Beryl... Cette fois, ce rendez-vous était franchement clandestin.

Comme ils franchissaient le tambour du restaurant, la jeune fille dit avec une nuance de regret dans la voix :

– Je m'en veux d'avoir fait un aussi gros mensonge à parrain…

– Alors, je devrais m'en vouloir aussi, puisque j'ai dû faire un mensonge analogue à mon patron… plaisanta Leslie.

Mais il se tut en voyant le regard peiné de Beryl et reprit d'un air plus contrit :

– Je me demande pourquoi, je me montre toujours désagréable en vous parlant de votre fiancé ?…

Beryl ne se le demandait pas. Elle devinait bien pourquoi, mais ne se risquait pas à le lui dire.

Leslie mangeait sans appétit et paraissait préoccupé. Beryl crut que sa main lui faisait mal, mais il la rassura. Non, il ne souffrait pas. Elle insista :

– John, vous n'êtes pas comme les autres jours. Quelque chose vous tracasse.

Il mit un certain temps à lui répondre.

– Oui, dit-il enfin gravement, quelque chose me tracasse, en effet. C'est… c'est votre mariage.

Elle cessa alors d'insister et même tenta une diversion, car elle craignait d'entendre ce qu'elle sentait qu'il allait dire et son cœur battait à grands coups. Leslie se décida :

– Beryl, je ne vous laisserai pas épouser Sutton.

Il scandait ses mots.

– Ne soyez pas absurde, mon pauvre ami. Pourquoi dire des choses comme ça ? C'est si inutile.

– Si admirable que soit son caractère, si parfait mari qu'il puisse être, vous ne devez pas l'épouser.

Elle vit dans les yeux de John une expression qu'elle ne lui connaissait pas ; il parlait du fond de lui-même.

– Mais dites-moi au moins pourquoi ?

Il ouvrit la bouche pour le lui dire, mais les mots ne venaient pas. Il se sentit pris de terreur, réalisant la partie formidable qu'il jouait. Il prit un ton plus léger essayant de passer du tragique au plaisant :

– J'ai de bonnes raisons pour cela, ne serait-ce que vos propres perfections... Il n'y a pas d'homme qui vous vaille.

Il ne réussit pas à la faire sourire : elle ne le suivit pas dans le tour plus léger qu'il voulait donner à leur conversation.

– Pourquoi ? demanda-t-elle encore.

Il hésitait, balancé entre deux craintes : celle de lui faire peur et celle de la faire douter de sa sincérité. Elle insista :

– Vous craignez de me voir la femme de...

– Je ne veux vous voir la femme de personne, éclata-t-il, pas plus de Sutton que d'un autre. Je ne veux pas vous voir la femme d'un autre que moi.

Il la vit rougir lentement, il vit ses lèvres remuer comme si elle se répétait ce propos.

– Je vous aime, Beryl, dit Leslie.

Au même instant, un instinct lui fit tourner la tête : Lew Friedman, debout derrière lui, le dominait de toute sa haute taille, une fureur froide dans le regard.

CHAPITRE XIII

Leslie demeura parfaitement calme ; pas un muscle de son visage ne bougea.

Il demanda aimablement.

– Vous ne voulez pas vous asseoir ? Vous êtes seul ?

Friedman ne répondit pas ; il attira à lui une chaise et s'assit.

Leslie reprit :

– Nous sommes au dessert, que vais-je vous offrir ?

– Rien, répondit l'autre sèchement. Je veux vous parler.

Quand Lew se décida à rencontrer le regard de Beryl, elle sentit une telle réprobation chez son parrain que ses yeux se remplirent de larmes.

– Oh ! parrain… je vous demande pardon…

– Ça va, ça va, mon petit. Après tout, tu n'as fait que me raconter un bobard… (Il lui tapotait la main.) Tu avais envie de voir ce… ce monsieur, et tu ne voulais pas que je le sache, voilà tout.

Les cinq minutes qui suivirent furent une tension et une gêne pour tous les deux. Quant à Leslie, il finit tranquillement sa meringue, sans montrer la moindre hâte. Beryl tremblait, toute droite sur sa chaise, redoutant l'explosion qui allait sans doute venir. Dès que Leslie eut terminé, Beryl se leva vivement et lui tendit la main, puis, se tournant vers Lew, elle lui prit le bras et l'attira à l'écart :

– Parrain, vous n'allez pas être méchant ? Après tout, c'est moi qu'il faut gronder, c'est uniquement ma faute.

Il lui tapota l'épaule :

– N'aie pas peur, petite fille, je serais très aimable. Quand je vous ai vus ensemble, j'ai cru que j'allais faire un éclat, mais ce gaillard est plus malin que moi. Il n'y aura pas d'histoires.

Il ne l'accompagna pas, et dès qu'elle fut sortie, il revint à la table et s'assit en disant :

– Et maintenant, jeune homme, à nous deux. J'ai quelques mots à vous dire.

Leslie s'appuya sur le dossier de sa chaise, s'essuya délicatement la bouche et alluma une cigarette.

– Vous me direz le moins de mots possibles, s'ils doivent être dits sur ce ton, je vous préviens. Je suis très susceptible.

Lew serra les lèvres, retenant ce qu'il voulait dire.

– Vous n'ignorez pas, Leslie, que ma fille est fiancée à un homme parfaitement honorable, sérieux, et... propre, n'est-ce pas ?

– Je l'ai entendu dire, répondit John, mais je vous prierais de ne pas ainsi insister sur les qualités de votre futur gendre, car cela semblerait impliquer un contraste désobligeant avec moi... Contraste dont je pourrais me froisser.

Lew retint avec peine le juron qui lui monta aux lèvres.

– En tous cas, vous savez qu'elle est fiancée, et cela devrait vous suffire.

Leslie fit un signe affirmatif.

– Vous savez également que c'est vous qu'elle aime. Vous voyez que je ne mâche pas les mots, et que je vous parle

d'homme à homme. Elle vous aime, et pour un peu elle enverrait promener le bonheur de toute une vie, tous les plans que j'ai formés pour elle, et vous suivrait jusqu'aux enfers.

– Comme je voudrais que ce fût vrai... dit Leslie.

– Si c'est moi qui vous l'apprends, c'est que vous êtes un imbécile ! éclata Lew. Écoutez-moi bien, Leslie : plutôt que de la voir ruiner sa vie en épousant un homme de votre sorte, je vous abattrai à bout portant. Je ne dis pas là des mots en l'air, croyez-moi. Si par hasard, vous persuadiez à ma pauvre enfant de rompre avec Sutton et de lier sa vie à la vôtre, je vous suivrai jusqu'aux entrailles de la terre et je vous tuerai. Vous ne croyez pas que je blague, hein ?

Leslie secoua la cendre de sa cigarette et rit doucement.

– Oh non, je sais que vous parlez très sérieusement et je ne vous en estime que plus. Tout ce que vous venez de me dire, je le dirais moi-même à Sutton, si je croyais qu'il la rende malheureuse.

Lew regardait attentivement l'homme assis en face de lui, essayant de pénétrer le fond de sa pensée.

– Leslie, je vais être franc avec vous plus encore. Je vous demanderai de quitter l'entreprise de Sutton et de partir pour l'étranger aujourd'hui même. Je vous donnerai deux mille livres, ce qui suffit pour vous établir ailleurs. Je sais qui vous êtes ; je sais que vous être un ancien repris de justice et je l'ai dévoilé à ma petite fille. Moi aussi, j'ai été dans le même cas, je sais quel est le genre de vie que vous menez, et j'aimerais mieux voir ma chérie mourir de ma main plutôt que de la sentir se miner peu à peu comme sa malheureuse mère. Je vous dirai la vérité, Leslie : vous me plaisez ; je sais que vous êtes un homme, et j'espère un homme de cœur. Je ne ferai pas appel à vous en vain. Allons, je vais vous signer un chèque ; les banques ne fer-

ment qu'à trois heures vous avez le temps de quitter l'Angleterre ce soir.

Le capitaine Leslie hocha la tête :

– Rien à faire, dit-il vivement. Tout l'argent du monde ne me ferait pas quitter l'Angleterre : j'ai de bonnes raisons pour cela. Mais je vais vous promettre quelque chose et nous ferons un marché. (Il se pencha par-dessus la table.) Je vous promets de ne pas voir Beryl avant la veille de son mariage. Quand aura-t-il lieu ?

– Elle se marie jeudi prochain, répondit Lew après un instant de réflexion.

– Bon, fit l'autre. Me permettez-vous d'aller à Hillford mercredi soir ?

Lew Friedman eut une nouvelle hésitation :

– Entendu, dit-il enfin.

Leslie aurait dû s'étonner que le vieux juif ne posât pas plus de conditions...

– Quant à vos deux mille livres, gardez-les, Friedman, vous êtes un brave homme. Vous m'avez réconcilié avec les juifs. Tenez-vous en à votre promesse et je garderai la mienne.

Leslie était à peine sorti du restaurant, que Friedman appelait Sutton au téléphone et les deux hommes eurent un entretien de dix minutes. La conclusion de cette conversation satisfit Lew qui retourna en auto à Wimbledon. En l'entendant rentrer, Beryl descendit de sa chambre pour le thé. Elle appréhendait un peu l'entrevue avec son parrain, mais l'accueil jovial de ce dernier calma ses craintes. Comme elle servait le thé, il la taquina :

– Vrai, Beryl, tu es une méchante petite fille et quand je pense à toutes les blagues que tu as pu me raconter, je rougis pour toi.

Avant qu'elle pût s'excuser, il reprit :

– Je viens de causer avec ton Adonis. Au fond, Leslie me plaît ; il y a quelque chose dans ce garçon qui m'attire, malgré son malheureux passé. Je ne crois pas un instant que Frank réussisse à le réformer, mais si jamais j'entreprenais moi aussi quelque chose de ce genre, c'est sur Leslie que j'expérimenterais.

La jeune fille en entendant ceci eut un recul : ça lui serrait toujours le cœur d'entendre faire allusion aux méfaits de Leslie.

– Vous n'avez pas été trop dur avec lui parrain ? dit-elle tout en buvant son thé, et Lew eut un bon rire :

– Rassure-toi, j'ai même été fort aimable, car je lui ai offert deux mille livres pour recommencer ses déprédations, mais il n'en a pas voulu.

Le cœur de Beryl sauta dans sa poitrine :

– Pourquoi lui donniez-vous cet argent ?

Friedman prit son temps pour répondre :

– Je voulais le voir quitter ce pays, pour qu'il vous laisse une chance à toi et à Sutton de commencer en paix votre vie ensemble.

Un long silence, puis :

– Il a refusé et il n'a pas voulu faire ce que je lui demandais. Il ne m'a promis qu'une chose : ne pas te voir avant la veille de ton mariage c'est-à-dire...

Beryl connaissait bien son parrain : chaque fois qu'il avait quelque chose de pénible à lui dire, il haussait la voix, et... il parlait très fort en ce moment...

– Beryl, la veille de ton mariage ne sera pas mercredi prochain, elle sera demain. Mon enfant, je te demande d'épouser Frank samedi matin.

Il la vit pâlir comme elle hochait désespérément la tête sur le point d'éclater en sanglots.

– Tu connais mes idées là-dessus, Beryl. Eh bien je veux en finir. J'ai communiqué ma décision à Frank et au début il a protesté autant que toi, parce qu'il s'était arrangé pour ne partir que jeudi prochain. Je n'ai rien voulu entendre, car je sais fort bien qu'un homme dont les affaires sont aussi bien organisées que celles de Frank peut s'absenter d'un moment à l'autre sans trop de gêne. Beryl, tu feras cela pour moi.

– Après-demain ?...

Le vieil homme suivait sur le visage de la jeune fille la lutte qui se livrait en elle et lorsqu'elle finit par dire à voix basse : « Ce sera comme vous voudrez », il poussa un soupir de soulagement.

– Ça vaudra mieux pour Leslie aussi. Si ce garçon t'aime véritablement, il souffrira moins en apprenant ton mariage lorsque ce sera chose faite.

Il lui caressait doucement le bras.

– Vous avez sans doute raison, dit-elle machinalement, puis elle monta dans sa chambre.

Là elle se laissa aller à sa détresse. Que faire ? Téléphoner à John ?

Que lui dire ? Que pouvait-il faire ? On ne la mariait pas de force. De plus, l'homme qu'elle épousait ne lui était pas franchement antipathique, Frank autant qu'un autre, puisqu'il lui était interdit d'aimer... ce John Leslie, homme charmant et et... obstiné... Il lui avait avoué son amour. Beryl s'interdisait d'y penser, elle ne voulait pas voir la vérité en face, elle ne devait

pas écouter son propre cœur. Non, il lui faudra désormais serrer les dents et envisager un avenir sans joie, un avenir auquel elle n'osait même pas penser.

En entendant l'arrivée de l'auto de Frank, elle fit appel à son courage et descendit à sa rencontre. Comme elle tournait le bouton de la porte du studio, elle entendit la voix de Lew. Le vieux juif était de ces gens qui aiment relire à voix haute les articles de journal qui les ont frappés. Friedman lisait pour Frank :

La police est d'avis que l'auto appartient à la Mouche. La voiture allait à une allure folle ce qui la fit déraper sur les rails du tramway. On se demande comment son conducteur n'a pas été tué sur le coup. On pense qu'il a été légèrement blessé et on fait des recherches dans tous les hôpitaux… du sang sur la vitre… sans doute blessé à la main…

Beryl revit la main bandée de Leslie et resta clouée sur place, glacée jusqu'au fond du cœur…

CHAPITRE XIV

Friedman, observateur subtil, s'aperçut de son émotion qu'il attribua à une autre cause.

– Entre chérie, Frank te demandait justement.

Frank paraissait préoccupé. Le vieux s'empressa de laisser les jeunes gens seuls. Sutton ne donna pas la raison de son trouble, et Beryl (injustement d'ailleurs) le crût fâché de son déjeuner avec Leslie.

Par deux fois, Frank alla dans le hall ayant entendu ou cru entendre la sonnerie du téléphone ; il attendait, dit-il, une communication importante. Ils échangèrent quelques banalités entrecoupées de silences, et Beryl se sentait énervée au point de crier tout haut... Enfin, Frank proposa, sur un ton toujours gêné, de sortir dans le jardin.

Ils allaient et venaient sur la terrasse située derrière la maison, quand Sutton aborda enfin le sujet qui les préoccupait tous deux.

– Que pensez-vous, chérie, de ce changement de date pour notre mariage ? C'est l'idée de Lew : pour ma part ça m'ennuie, car ça dérange tous mes projets.

– En quoi ? demanda-t-elle.

Inquiet de cette question et de son ton, Frank lui jeta un regard interrogateur : se moquait-elle ? Il connaissait Beryl depuis six ans, et il n'avait jamais réussi pourtant à pénétrer le fond de sa pensée. Quoique fiancé à elle, il ne lui avait jamais fait vraiment ce qu'on appelle « la cour ». Il disait justement tout à l'heure à Friedman, que leurs fiançailles avaient été si bi-

zarrement menées, qu'elles n'avaient été qu'un long acheminement vers le mariage... Il répondit :

– Je vais être franc avec vous Béryl. Nous nous sommes plu, vous et moi, mais moi maintenant, je vous aime tendrement, et le jour de notre mariage sera le plus heureux de toute ma vie. Je ne suis pas aveugle, et je sais que, de votre côté, vous ne teniez pas énormément à m'épouser. Je suis sûr que la décision de Lew a dû vous surprendre désagréablement, et même vous bouleverser... Que voulez-vous, c'est sa marotte et quand j'ai essayé de l'en dissuader, il n'a rien voulu entendre. Je n'ai pas bien compris pourquoi il a voulu ainsi avancer la cérémonie.

Beryl eut un élan de reconnaissance envers son parrain qui avait caché à Frank l'incident du déjeuner avec Leslie. Sutton poursuivit :

– J'avais fait tous mes plans pour ne partir que jeudi prochain. Il va falloir mettre les bouchées doubles au bureau, pour que je puisse m'absenter avant. Ce qui complique la situation c'est que je ne peux pas presser mon personnel en leur annonçant mon mariage : Friedman me l'a formellement défendu, Dieu sait pourquoi. Et vous, Beryl, que dites-vous de tout cela ?

Elle en pensait beaucoup de choses, mais... que pouvait-elle lui dire ?...

– J'ai consenti, répondit-elle.

Quelle réponse tiède pour un amoureux plein d'ardeur. Elle eut beau chercher elle n'en trouva pas de meilleure. Frank lui prit le bras, et même un si petit geste d'intimité lui fut pénible, car leurs étranges fiançailles ne l'avaient habituée à rien de ce genre. Comprit-il sa répugnance ? En tout cas il la libéra :

– J'ai pensé que ce serait gentil d'aller en Écosse. Je connais un bon petit hôtel en pleins Highlands, et j'ai télégraphié pour retenir nos chambres.

Chose étrange encore... Elle constata avec une certaine consternation qu'ils parlaient pour la première fois de leurs projets de lune de miel... Elle s'efforça de témoigner un certain intérêt :

– En Écosse aussi bien qu'ailleurs, répondit-elle ; et cette réponse froide le réduisit au silence.

Pendant un long moment ils parcoururent en silence la grande terrasse, puis il reprit :

– Savez-vous que Lew s'est montré joliment généreux ? Non seulement il vous donne une belle dot, mais il a mis à ma disposition vingt mille livres pour que je donne de l'extension à mon entreprise. Si je m'écoutais, je distribuerais à mon personnel le chèque de Lew, et je leur donnerai congé samedi en déclarant que c'est jour de fête. Un peu d'argent ne ferait pas de mal à ce pauvre Leslie.

Cette pensée le fit rire, mais elle n'eut pas la force de partager cette gaîté et accueillit avec joie le son de la voix grondeuse de Lew, lui reprochant de s'exposer à la fraîcheur du soir.

Frank ne resta pas dîner, et elle lui en fut secrètement reconnaissante.

Dès qu'elle le put, elle monta dans sa chambre et s'asseyant devant son petit bureau, elle entreprit d'écrire une lettre à Leslie. Elle recommença trois fois cette lettre... Après un quatrième essai infructueux, elle y renonça et descendit rejoindre Friedman au studio.

Elle tenait à s'assurer d'une chose et saisit la première occasion pour demander à Lew :

– Avez-vous raconté à Frank ?... Lui avez-vous parlé de M. Leslie ?

Avant de répondre, le vieux ôta ses lunettes et replia son journal :

– Je lui ai seulement dit ce que je jugeais nécessaire, c'est-à-dire que Leslie a promis de ne pas te revoir avant la veille de votre mariage.

– A-t-il demandé pourquoi ?

– Non, car il ne sait pas pourquoi je désire rompre toutes relations avec Leslie. Et puis ce n'étais pas le moment d'en parler.

Cette réponse étonna un peu Beryl qui passa à un autre sujet :

– Frank m'a dit qu'il ne comprenait pas pourquoi vous désiriez cacher la date de notre mariage à son personnel.

Friedman eut un sourire :

– Alors, Frank est plus bête que je le croyais..., dit Lew plaisamment.

La conversation se termina sur cette note de bonne humeur.

Comme Beryl sortit dans le hall, elle vit le domestique en conversation avec un petit porteur de dépêches. Le valet de chambre vint à elle, un télégramme à la main :

– C'est une dépêche pour M. Sutton. Mademoiselle désire-t-elle en prendre connaissance ?

Le premier mouvement de Beryl fut de refuser, mais changeant d'idée, elle ouvrit le message, pensant que c'était celui que Frank attendait tout à l'heure avec impatience.

Cabines réservées pour Jackson, à bord PACIFIC.

Elle porta la dépêche à Lew qui la lut sans comprendre.

– Ce sont sans doute des cabines qu'il a fait réserver pour un de ses clients, dit-il, je vais lui passer le télégramme au téléphone.

Beryl monta dans sa chambre, et là... Elle oublia tout... Jackson, Frank et ses affaires, et se plongea dans une vaine tentative – la cinquième – pour écrire à Leslie.

CHAPITRE XV

Le *Mégaphone* était un journal très moderne, avec un personnel non moins moderne, dont le plus moderne était son rédacteur en chef. Ce dernier se complaisait d'ailleurs à le faire remarquer fréquemment. Cette feuille matinale avait pourtant un défaut : elle manquait d'esprit de suite ; elle paraissait un jour avec des manchettes énormes annonçant une nouvelle sensationnelle, et le lendemain, cette nouvelle importante était reléguée au bout d'une colonne, laissant sa place à une autre nouvelle non moins sensationnelle, d'un ordre tout à fait différent. Le *Mégaphone* ne témoignait de suite dans les idées qu'en ce qui concernait la Mouche.

Ce n'était pas une histoire à négliger celle-là. Il n'y avait pas de jour qu'on ne lise un article sur la Mouche ; on pouvait voir, en première page, des réflexions ou des renseignements, plus ou moins véridiques, sur son énorme fortune, sur ses exploits ou ses méfaits.

Cette persistance ennuyait fortement M. Field, rédacteur en chef du *Courrier du Matin*.

– Ils vont nous avoir, Collie, disait-il, très en colère à ce reporter, un matin. Notre journal et vous-même, vous avez l'air d'imbéciles à côté d'eux. Vous n'avez donc rien dans le ventre ?

Collie soupira, fouilla en vain dans ses poches, mais n'y trouvant pas la cigarette qu'il cherchait, il en prit une dans la boîte de Field et l'alluma, puis, de son ton le plus sentencieux :

– Le ventre est un organe...

– Que vous pouvez être agaçant avec vos facéties... Allez donc faire un tour à Scotland Yard, voyez Barrabal... Je ne sais pas, moi...

Collie soupira derechef :

– Vous croyez que c'est si facile que ça ? Barrabal ne consent à une interview ni pour or ni pour argent. C'est comme si on essayait de déplacer une montagne. Si j'insiste, on me flanquera à la porte.

– Vous avez vu ce que dit le *Mégaphone ?* commença Field.

Mais Collie l'interrompit d'un air digne :

– Je suis surpris, monsieur Field, de vous voir faire de mauvaises lectures. Quel exemple déplorable pour nos jeunes rédacteurs.

– Vous connaissez le Club des Léopards ? demanda soudain Field, sans transition.

Collie lui jeta un regard vif et répondit :

– Non seulement je le connais, mais j'en suis membre honoraire. On s'y trouve en mauvaise compagnie, toutefois, la bière est excellente. Pourquoi m'avez-vous demandé cela ?

Field dût chercher un moment pour retrouver l'association d'idées qui l'avait incité à tâter ce nouveau terrain.

– Ah oui... je me souviens. Un de mes amis m'a cité ce club comme un de ceux fréquentés par la pègre de Londres, je me demande alors si ça ne serait pas un bon terrain de chasse pour vous.

– J'ai déjà essayé ce terrain de chasse, comme vous dites, mais si j'y ai fait lever pas mal de lièvres, je n'ai pas trouvé celui que nous cherchons. Je devrais dire un tigre plutôt qu'un lièvre... Ce n'est pas commode de courir après un tigre.

– Contentez-vous donc de courir après Barrabal, insinua Field.

Collie ne suivit pas ce conseil et préféra diriger ses pas vers les bureaux de Sutton et Cie. Il avait grande envie de revoir le taciturne Tillman, et pourquoi il préférait cette entrevue plutôt qu'une causerie avec Barrabal, nous le saurons par la suite.

Joshua était convaincu d'une chose : Barrabal ne pouvait rien lui dire de plus que Tillman...

Collie – roi des reporters – ne pouvait arriver dans les bureaux à un meilleur moment...

Nous avons vu que Mlle Trent avait un caractère souvent insupportable. En arrivant ce matin-là, au bureau, Leslie n'eut pas de peine à comprendre que quelque chose avait dû bouleverser cette aimable harpie, car elle était dans une de ses humeurs les plus aigres ainsi qu'en avaient pu juger les employés et les garçons de bureau. D'habitude, elle gardait ses sautes de mauvaise humeur pour le petit personnel, qu'elle houspillait sans pitié, et ne s'attaquait guère à Leslie. Mais ce matin, il n'était pas plutôt arrivé qu'elle se mit à ricaner :

– On ne voit plus votre joli pansement à la main, capitaine.

Il regarda cette main ; une fine cicatrice rouge en sillonnait le dos.

– Mon joli pansement n'est plus nécessaire, répondit-il d'un ton cavalier.

Plus Millie se montrait revêche et plus Leslie accentuait son ton de bonne humeur.

– La bonne qualité de mon sang et la teinture d'iode ont suffi à me guérir... Avez-vous besoin de la clef du coffre-fort ?

Tous les matins Millie lui demandait cette clef pour sortir du coffre certains registres dont elle avait besoin pour son travail.

À la grande surprise de Leslie, elle la refusa ce matin.

Pendant un long moment ils travaillèrent en silence, chacun à sa table, chacun plongé en des réflexions profondes qui n'avaient rien à voir avec les lettres et les factures qu'ils compulsaient. Soudain :

– Vous assisterez au mariage, capitaine ?

Il leva les yeux :

– Quel mariage ? Celui de Sutton. Je ne crois pas.

– Êtes-vous invité ?

Il sentit dans le ton de la jeune femme un certain venin qui le fit l'observer de plus près. La plupart des femmes ne sont pas agréables à regarder lorsqu'elles sont de mauvaise humeur, mais Millie Trent était une de ces créatures auxquelles une pointe de colère donne du piquant. Assez jolie quand ses traits étaient reposés, elle devenait presque belle sous l'empire d'une émotion violente.

– Vous resplendissez de colère ce matin, la taquina-t-il, que se passe-t-il donc ?

– Ça vaut la peine de piquer une colère pour avoir le plaisir d'entendre un compliment de votre bouche, rétorqua-t-elle, avec un petit rire amer. Je vous demandais si vous étiez invité au mariage de M. Sutton.

– On ne m'invite jamais aux mariages, répliqua Leslie, sans se départir de sa bonne humeur.

– Alors je vais dire à Sutton de vous envoyer un billet de faire-part, proposa Millie.

Leslie remarqua sur les lèvres de la jeune femme le même mauvais sourire que tout à l'heure.

– Vous n'y allez pas non plus, bien entendu ?

– Pourquoi « bien entendu » ? jeta la voix désagréable de Millie.

Leslie repoussa sa chaise de la table, enfonça ses mains dans ses poches, puis se penchant sur elle d'une manière accusatrice qui lui était familière, il la regarda d'une façon qui la fit frémir malgré elle :

– J'étais dans ces bureaux très tard dans la soirée hier, mademoiselle, déclara le jeune homme d'une manière significative.

Elle parut un instant interloquée par cette attaque, mais se reprit et répondit par une autre question :

– Vous étiez ici cette nuit ? Et qu'est-ce que ça peut me faire ?

– Vous y étiez également. De plus, à en juger par l'odeur que les cigarettes de Sutton laissent derrière elles, il y était lui aussi.

– Et pourquoi pas ? Pourquoi ne le serais-je pas moi non plus ? Sa voix frémissait de colère. Ne suis-je pas sa secrétaire. Où est le mal ?

La réponse de Leslie ne prit pas un tour direct :

– Mademoiselle Trent, depuis quand connaissez-vous Sutton ? Depuis très longtemps, m'avez-vous dit l'autre jour. Quand il vous a engagée, vous deviez être un beau brin de fille...

Elle se leva, pâle et tremblante :

– Qu'est-ce que ça peut vous f... ? Que signifie ?...

Millie haletait. Si elle crut l'intimider par sa violence, elle se trompa.

– Je veux dire, riposta-t-il, en scandant bien ses mots, que vous avez l'habitude de passer ici seule avec lui, deux ou trois soirées par semaine, et que je n'en vois pas le but. Je suis assez au courant des affaires qui se traitent dans cette maison, pour savoir qu'elles ne sont pas pressantes au point de nécessiter un travail de nuit. Quel besoin peut éprouver M. Sutton – un homme fiancé – de se trouver en tête-à-tête ici avec sa secrétaire particulière ?

– Il vaudrait mieux, sans doute, qu'ils aient des rendez-vous clandestins au restaurant. Sa voix tremblait toujours de fureur. Il y a des gens qui rencontrent la fiancée d'un autre dans le parc. Vous trouvez ça plus commode, peut-être ?...

Leslie ne semblait pas troublé de ses insinuations.

– Nous ne parlons pas de moi, mais de vous, ma chère amie. D'ailleurs tout ce que je vous dis là, c'est pour votre bien. Le hasard m'a mis au courant de certains détails concernant la vie privée de votre patron... Vous n'êtes pas la seule, croyez-moi, qui ait des rendez-vous nocturnes ici avec lui...

Il crut, pendant un instant, qu'elle allait lui sauter à la figure. Millie n'était plus belle à cet instant : on n'aurait pas reconnu son visage convulsé par la fureur. Elle se mit à crier :

– Menteur... menteur... Il n'y a pas d'autres femmes... Je veux dire qu'il travaille seulement avec moi... Voleur. Quand je pense qu'il vous a sorti de la boue, de la prison, qu'il vous a donné une situation d'honnête homme... Voleur, vous n'êtes qu'un voleur.

Elle s'arrêta pour reprendre haleine, et Leslie attendit qu'elle fût un peu calmée pour répondre :

– Je vais ajouter quelque chose. Ça pourra peut-être vous intéresser. Frank Sutton va épouser – ou croit qu'il va épouser – une jeune fille parfaite. Votre patron est peut-être l'homme loyal et sûr que tout le monde croit. Mais s'il ne l'était pas, et qu'il fasse le malheur de Beryl Stedman, vous pourrez chercher un autre amoureux, ma petite, car je le tuerai, s'il faut pour ça que je pénètre dans sa cellule de prison.

À cet instant, comme elle le regardait agitant les lèvres sans pouvoir articuler un mot, prise d'un tremblement convulsif, Sutton entra. Son regard alla de l'un à l'autre et il parut deviner ce qui se passait :

– Allons, allons, dit-il d'un ton sec, s'adressant à Millie. Qu'est-ce qui se passe ici ? Vous voilà encore dans une de vos rages. Qu'y a-t-il donc, Leslie ?

John haussa les épaules :

– Mademoiselle Trent est de mauvaise humeur, fit-il, non sans injustice...

Millie essaya de parler, mais n'y réussit pas, puis, elle sortit en claquant la porte.

– Mon cher ami, dit Frank d'une voix peinée, mais avec une lueur amusée dans le regard, pourquoi vous disputez-vous ainsi avec ma pauvre Millie ?

Les lèvres de Leslie se contractèrent :

– Votre Millie... C'est précisément ce que je me suis permis de suggérer, et ce fut la cause de... notre discussion. En d'autres termes je lui ai déclaré qu'elle ne devrait pas vous rencontrer la nuit, dans votre bureau, si elle tenait à garder sa réputation intacte.

Frank éclata d'un rire incoercible :

– Non ?... Vous n'avez pas osé ?...

Il y avait de l'admiration dans sa voix.

– Grands dieux... J'admire votre courage.

– Il faut dire que j'ai ajouté quelque chose qui n'est peut-être pas la vérité pure, mais elle m'a provoqué et j'ai voulu la pousser à bout, dit le capitaine, sans expliquer de quoi il s'agissait, et qu'elle avait été la provocation de Millie.

– Pour l'amour du Ciel, fichez-lui la paix, dit Frank, riant encore. Elle devient un vrai démon lorsqu'elle se monte. Pauvre vieille Millie... Et puis vous êtes idiot Leslie... Bien sûr qu'elle vient me rejoindre ici dans la soirée. Elle y est venue pas une fois mais cent... Je compte donner de l'extension à mes affaires après mon mariage, et j'ai besoin de préparer cette nouvelle organisation. J'y travaille la nuit avec Millie. Quand j'aurai tout mis sur pied, je vous mettrai au courant. Pauvre vieille Millie... répéta-t-il encore en hochant la tête.

Il s'en alla en souriant.

D'habitude Leslie ne parcourait son journal qu'après son travail. Mais éprouvant le besoin de se calmer après cet orage, il ouvrit le *Times* et s'installa. La petite correspondance ne l'intéressa pas, mais un fait-divers attira son attention. L'article disait qu'il y avait en ce moment à Londres quatre bandes de voleurs internationaux opérant d'un bout à l'autre de l'Angleterre.

Leslie savait que trois seules d'entre elles comptaient : la bande hollandaise, qui venait de faire parler d'elle à l'occasion d'un vol important de bijoux, et deux autres, composées de bandits anglais et américains. On parlait dans cet article de leur dernier exploit : ils avaient cambriolé, dans Park Lane, la demeure de la duchesse douairière de Greethorn à qui ils avaient dérobé un collier de brillants d'une valeur de 8.000 livres. C'était, disait le journal, d'un bijou de famille, démodé, mais les pierres présentaient une valeur énorme.

Un autre paragraphe attira le regard de Leslie : c'était celui donnant des nouvelles de la santé de l'inspecteur Barrabal qui se remettait, disait-on très lentement. Le cambriolage datait de deux jours, mais la police avait demandé à la presse de ne pas en parler plus tôt. On publiait la photographie du collier et on donnait la description de chacune des perles. Leslie déposa son journal et vint à la fenêtre où il resta à contempler la rue, comme il l'avait déjà contemplée, le soir où Larry guettait son assassin.

Millie entra ; à la voir on n'aurait jamais crû que c'était la mégère qui était sortie tout à l'heure, claquant les portes… Elle s'avança vers Leslie avec un sourire et s'excusa :

– Je crains d'avoir perdu mon sang-froid tout à l'heure, capitaine Leslie, et j'espère que vous me pardonnerez. Je ne me sens pas très bien ce matin, et la moindre chose me fait sortir de mes gonds. Il faut dire aussi que vous étiez bien contrariant…

– Je l'avoue, répliqua Leslie avec un sourire.

– Il n'y a pas de femme qui supporte d'entendre des insinuations ou des attaques sur sa conduite.

Elle parlait avec volubilité, signe de bonne humeur chez elle.

– Je veux aussi m'excuser, capitaine, de tout ce que j'ai pu vous dire contre Mlle Stedman. Elle va venir tout à l'heure et je vous demanderai de ne pas lui répéter…

– Elle va venir ? Ici ? Vous en êtes sûre ? demanda Leslie qui n'en croyait pas ses oreilles.

Il vit le signe affirmatif par lequel elle lui répondit, mais le mauvais sourire, qui flotta un instant sur ses traits, lui échappa.

– Elle est venue ce matin à Londres avec M. Friedman, et M. Sutton leur a demandé de monter un instant.

C'était la dernière chose à laquelle Leslie put s'attendre. Ayant fait la promesse de ne pas s'approcher de la jeune fille, il croyait pouvoir compter sur la réciproque de la part de Lew. Millie lui demanda :

– Je ne vous ai pas vu hier soir, et pourtant nous ne sommes pas partis avant onze heures et demie ? À quelle heure êtes-vous donc venu ?

– Vers minuit ; cinq minutes après votre départ.

– Que diable veniez-vous faire ? Vous n'aviez pas de rendez-vous d'amour... vous... Je ne dis pas cela pour vous froisser.

– Je ne suis pas froissé, répondit le flegmatique Leslie. Je sortais du théâtre et je suis venu chercher un document dont j'avais besoin. Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Pour rien..., répondit Mlle Trent...

La sonnette de Sutton la réclamait et elle partit pour revenir quelques instants plus tard, accompagnée d'un grand gaillard maigre, aux moustaches noires, qui portait « policier » écrit sur toute sa personne, depuis ses gros souliers jusqu'à ses cheveux cosmétiqués.

– Ce monsieur vous demande capitaine, dit Millie, et Sutton entra au même instant.

– Dites donc mon vieux, dit Frank d'un air très ennuyé, ce type vient de me raconter une histoire invraisemblable. Cet officier, veux-je dire, le sergent Valentin du commissariat de Marylebone.

– Sergent Valentin des Recherches Criminelles de Scotland Yard, se présenta le policier très raide. J'ai certaines questions à vous poser, capitaine Leslie. Il regarda autour de lui. Cette dame n'a pas besoin de rester.

– Il vaudrait peut-être mieux qu'elle reste, si ce que vous m'avez dit est exact, proposa Frank.

– Bon, bon, murmura le sergent, qui semblait incarner à lui seul toute la majesté de la loi…

– Il a été déposé une plainte contre vous, capitaine Leslie. À ce propos, je dois vous dire que je possède certains renseignements concernant votre vie passée.

– Un bon détective doit tout savoir, murmura froidement Leslie.

– Je fais en ce moment une enquête sur le cambriolage commis chez la duchesse douairière de Greethorn, où il a été dérobé un collier. D'après les informations que je possède, ce collier serait entre vos mains.

Leslie scruta attentivement le visage du sergent.

– Pas possible ? dit-il.

– Je ne vois pas d'inconvénients à vous dire que l'homme qui a volé ce collier a été arrêté ce matin. Il nous a avoué qu'il l'avait remis hier soir, à onze heures, à un individu appelé la Mouche.

– Le capitaine Leslie était ici hier soir à minuit moins le quart.

Cette information venait de Millie qui ne se donnait pas la peine de dissimuler sa satisfaction.

– À minuit moins le quart ? répéta le sergent. Ça vous donnerait tout le temps. Le collier a changé de mains sur les berges de la Tamise, à onze heures. Le receleur a acheté l'objet, neuf cents livres, qu'il a remises au voleur en billets de banque américains. Cet argent est entre les mains de la police. Je suis informé que vous êtes ce receleur.

– Votre information me paraît un conte à dormir debout, dit Leslie. Vous désirez me fouiller ?

Le détective se contenta de le fixer d'un air songeur.

– Nous disons que vous êtes venu ici à minuit moins le quart ?

Son regard fit le tour de la chambre, puis :

– Qui a la clef de ce coffre-fort ?

– C'est moi.

– Il n'y a pas d'autre clef que la vôtre ?

– Non, se hâta de répondre Millie.

– Pardon, intervint Sutton. J'en ai une moi aussi, mais je ne m'en sers jamais.

– Vous avez cette clef en votre possession en ce moment, monsieur Leslie ?

– Capitaine Leslie, corrigea l'autre. Oui, la voici !

Il tira de sa poche un trousseau de clefs dont il en enleva une qu'il tendit au sergent. Ce dernier alla au coffre et en ouvrit les deux grandes portes d'acier. On pouvait apercevoir, au fond, trois étagères supportant un ou deux registres, et... le sergent sortit un petit paquet enveloppé de papier de soie. Frank poussa une exclamation de surprise, en voyant le policier tirer de ce paquet le collier de la duchesse qui étincelait de mille feux dans le creux de sa main.

Sutton se précipita à la porte de la chambre et appela d'une voix rauque :

– Friedman, venez ici un instant !

Ce dernier pénétra en compagnie de Beryl.

– Lew, reprit Sutton, il se passe quelque erreur formidable. Leslie est accusé d'être la… Mouche… On dit qu'il a volé ceci.

Il montrait le bijou dans la main du sergent.

– Vous venez tout droit de Scotland Yard ? demanda la voix impassible de Leslie.

Lui seul paraissait conserver son sang-froid. On eut cru qu'il prenait une part indifférente aux mésaventures d'une autre personne.

– Ça ne vous regarde pas, répondit le sergent plein de dignité. Vous allez me faire le plaisir de me suivre au commissariat.

– Si on prenait un taxi ? demanda Leslie. J'ai horreur de la marche.

Beryl, effrayante de pâleur, regarda le jeune homme qui s'appuyait à la table, la tête haute : celui-ci lui rendit son regard en souriant, puis hochant la tête :

– Je suis la Mouche, fit-il d'un ton désinvolte. Quelle nouvelle stupéfiante, n'est-ce pas ?

Elle ne put répondre, n'entendit pas les derniers mots de Leslie ; ses genoux se dérobèrent sous elle, et Lew eut juste le temps de la retenir comme elle glissait, évanouie.

CHAPITRE XVI

Beryl ne se souvint jamais clairement de son retour à Wimbledon ce matin-là. Lew lui raconta plus tard qu'elle était revenue à elle aussitôt qu'il la mit en voiture. Elle se retrouva dans le studio, assise dans un grand fauteuil exposant son visage au vent frais qui agitait les rideaux de la grande baie. Elle se rendit soudain compte qu'elle était en train de discuter ardemment avec son parrain :

– ... Pas aujourd'hui, oh, non ! pas aujourd'hui parrain... s'entendit-elle supplier.

– Ma chérie !

La voix de Lew lui semblait venir de loin, mais elle le sentait profondément troublé et peiné de son refus.

– Frank pense que c'est préférable de toutes façons. Je veux te sortir de tout ceci... Frank a pensé à tout... mairie... à deux heures de l'après-midi...

Il se tut, puis il la secoua doucement :

– Chérie, reviens à toi, intéresse-toi à ce que je dis...

La jeune fille s'aperçut qu'elle tenait dans ses mains tremblantes un long écrin violet. Elle remarqua vaguement sa couleur, les lettres dorées du nom du bijoutier et son joli fermoir.

Elle l'ouvrit machinalement et vit les perles qu'il contenait. La voix de Lew parvenait à ses oreilles bourdonnantes, lui disant quelque chose comme... cadeau de noces... Elle comprenait mal.

– J'ai décidé ce matin que ce serait pour aujourd'hui.

Elle se réveilla de sa torpeur et demanda :

– Vous aviez tout fixé avant... avant l'arrestation de John ?

– Oui, et j'en suis ravi. On eut dit que je prévoyais...

– Mais sûrement parrain, ce n'est pas pour aujourd'hui ? Vous m'aviez dit samedi ?

– Ce sera aujourd'hui. Je juge que c'est préférable.

Il se butait, comme un homme qui veut en finir avec une tâche désagréable. Elle lui en voulut un moment, puis s'efforça à regarder en face la réalité : John Leslie était en prison... C'était lui la Mouche... Il n'était qu'un receleur, traître à ses amis, dénonciateur de ceux qui avaient placé leur confiance en lui.

Cette dernière pensée lui souleva le cœur. Elle tendit la main et Lew l'aida à se lever, car ses jambes lui refusaient service. Haletante, elle déclara :

– Ce sera comme vous voudrez. N'importe quand... Après tout... Aujourd'hui ou un autre jour...

On lui apporta son déjeuner sur un plateau, mais elle ne put rien avaler. Lew déboucha une bouteille de champagne et elle se força à boire quelques gorgées. Mais, lorsque Frank, lui-même très agité et ému, arriva, il la trouva aussi calme que d'habitude, quoique encore très secouée.

– À quelle mairie ça se passera-t-il ? demanda-t-elle.

Elle ne s'étonnait même pas de sa propre indifférence : le mariage lui faisait l'effet d'une chose aussi courante et inévitable que la mort... Un événement qu'il fallait regarder en face et endurer sans se plaindre...

Frank lui répondit qu'il s'était occupé de tout, et que la cérémonie aurait lieu à la mairie de Wimbledon. Lew lui avait déjà tout raconté tout à l'heure, lorsqu'elle était encore à demi éva-

nouie, mais elle n'avait rien entendu. Elle n'était sortie de l'inconscience que pour protester contre la précipitation de son mariage…

Vers deux heures, la Rolls de Lew les emporta tous trois. Dix minutes plus tard, Beryl se trouvait debout devant une table derrière laquelle elle voyait un homme barbu. Elle entendit parler de témoins…

– Appelez mon chauffeur, dit Lew avec irritation. Non, attendez ; je vais aller le chercher.

Il partit en courant, mais ne trouva pas l'auto. Un agent de police avait défendu au chauffeur de stationner devant la mairie, et la voiture était parquée hors de vue. Mais Lew aperçut quelqu'un qu'il lui sembla reconnaître : un petit homme maigre à la moustache noire.

– Hep ! appela Friedman, ce n'est pas vous qui vous nommez Tillman ?

– C'est ainsi qu'on m'appelle, répondit ce dernier avec un large sourire.

– Vous ferez l'affaire, dit Lew en le prenant par le bras. Nous avons besoin d'un témoin pour le mariage de ma nièce. Vous n'avez pas d'objection ?

– Pas la moindre, répondit Tillman gaîment.

Beryl était dans un de ces moments de demi-inconscience où les moindres faits prennent une importance ridicule ; elle fut frappée de l'air maussade avec lequel Frank accueillit la venue de son employé.

Puis soudain, elle se souvint que Sutton en parlait avec un certain mépris, et n'avait pas une opinion très haute de ce Tillman.

Lew ne cessait de regarder du côté de la porte. Beryl eut le sentiment que jusqu'au dernier moment, il était hanté de la crainte de voir Leslie surgir dans la salle et empêcher le mariage. À cette pensée, elle faillit éclater d'un rire nerveux.

La cérémonie ne traîna pas et fut vite achevée. Avant d'avoir rien pu réaliser, Beryl se vit en train de signer le registre d'une main défaillante. C'est alors qu'elle comprit qu'elle était désormais madame Sutton, irrévocablement liée à ce monsieur aimable qui lui tapotait gentiment le bras. Maintenant on la félicitait... La poignée de main de Tillman la surprit ; ce n'était plus le petit employé hésitant, mais un homme à son aise avec de l'assurance et de l'autorité.

– Je ne vous adresse pas mes félicitations, madame Sutton, dit-il, je les réserve pour votre mari, et je les lui ferai à un moment plus propice...

Madame Sutton ? Ce mot lui fit l'effet d'une gifle. Elle essayait pourtant de se raisonner... L'homme qu'elle venait d'épouser était un homme honorable et celui qu'elle aimait était un criminel méprisable, en ce moment, dans une cellule de prison. Elle ferma les yeux pour chasser cette image et pour refouler ses larmes. Cette salle sordide de mairie qui avait vu défiler tant de nouvelles mariées de toutes catégories, n'en avait sans doute jamais vu aucune sortir avec un cœur aussi déchiré. Tout espoir, tout charme s'étaient envolés de la vie de Beryl, et elle n'entrevoyait plus devant elle qu'une route implacable dans un désert aride.

– J'espère que vous aimerez l'Écosse...

C'était la voix de Sutton : un Sutton agité, nerveux, qui semblait parler pour s'étourdir.

– Sûrement, je m'y plairai beaucoup. Il semblait à Beryl qu'une autre femme répondait pour elle...

CHAPITRE XVII

Enfin la Mouche était pincé... Les journaux du soir annoncèrent la nouvelle en termes brefs, sans donner de détails :

Ce matin on a arrêté et conduit au commissariat de Malborough Street, un individu qu'on soupçonne être mêlé au vol de 804 *Park Lane...*

Rien de plus.

Nous ne pouvons pas affirmer que Joshua Collie était assis sur les marches du commissariat, mais nous pouvons dire qu'il en hantait les alentours, allant et venant, ouvrant et fermant son imperméable, dont il mettait à chaque fois les boutons dans les mauvaises boutonnières... ce qui était chez lui signe de grave préoccupation. Il eut la chance de se trouver devant la porte au moment où l'inspecteur Elford arriva en taxi.

– Vous voilà Collie ? dit l'inspecteur. Je parlais justement de vous avec Barrabal, ce matin. Il a la plus haute opinion de vos facultés et je ne serais pas étonné que vous soyez informé, et mis sur la piste de cette affaire, avant tous vos confrères.

– Qui est donc ce type, Elford ? Joshua indiquait le commissariat de la tête, ce nommé Leslie ?

– Comment, vous ne le savez pas ? C'est le directeur commercial de Sutton. Nous l'avons pris la main dans le sac, mon vieux !

Il avait l'air enchanté de cela, ce qui était sans doute fort naturel.

– Est-ce la Mouche ?

– Je n'en serais pas étonné, répliqua Elford. Mais je vous en dirai plus long dans la soirée.

Joshua attendit, errant aux alentours. Une demi-heure plus tard, Elford sortit et s'éloigna vers Regent Street, sifflotant, faisant tourner sa canne avec cet air satisfait que prennent les policiers lorsqu'ils ont réussi à pincer un malfaiteur qu'ils sont sûrs d'envoyer au bagne pour plusieurs années. Joshua le rattrapa :

– Dites Elford, Barrabal va-t-il venir, lui aussi ?

– Il est déjà venu il y a une heure, et il a passé Leslie au crible de ses questions.

Elford s'arrêta soudain et dit au reporter :

– Collie, mon ami, je vais vous passer le plus beau tuyau de votre existence Connaissez-vous Mlle Beryl Stedman ? Oui ? Eh bien, je vous conseille de la suivre comme son ombre le jour de son mariage, car vous assisterez alors au plus beau meurtre qui ait été commis jusqu'ici.

– Grands Dieux ! s'exclama Collie bouleversé.

Il se dépêcha de regagner les bureaux de son journal et fut effaré d'être accueilli par Field en ces termes :

– Connaissez-vous Mlle Beryl Stedman ?

– Hein ? Oui, je la connais.

– Elle vient de se marier. Courez à Wimbledon et revenez avec un article.

Collie retira son chapeau de paille et s'essuya le front :

– Elle vient de se marier ? répéta-t-il d'une voix sourde. Ça alors... C'est splendide...

En ce moment, toute sa pensée se concentrait sur « le beau meurtre » qui venait de lui être annoncé.

*

* *

On n'avait pas invité Tillman au lunch du mariage, mais il vint quand même, ce qui était bien dans son genre, et lorsque Millie Trent débarqua d'un taxi, en toute hâte, elle le trouva dans le hall, assis sur une banquette et apparemment assoupi.

– Que faites-vous ici, Tillman ? demanda-t-elle fort en colère. On ne vous a pas demandé de venir.

– Personne ne m'invite jamais nulle part, répliqua Tillman d'un air accablé. C'est toujours comme ça lorsqu'on occupe des emplois inférieurs. À vos yeux de secrétaire particulière et de confidente du patron, je dois paraître la statue du commandeur à ce festin ?

Millie l'attrapa :

– Assez de grands mots.

– C'est un défaut de mon éducation, répliqua Tillman avec un certain enjouement.

Elle s'attardait, avec un reste de soupçon qu'il crut bon de dissiper par une explication :

– J'avais apporté une lettre arrivée au bureau pour le patron. Ils m'ont dit que tout le monde était à la mairie et un taxi m'y a emmené à temps pour que je serve de témoin au mariage. Ensuite je fus invité au lunch et me voici.

– Invité par qui ? demanda Millie.

– Par moi-même, répliqua Tillman sans se démonter. Personne n'y avait songé, alors j'ai réparé ce fâcheux oubli. J'ai été de quelque utilité à cet excellent vieillard israélite –

M. Friedman, – mais il ne savait pas trop si je devais manger à la salle à manger ou à la cuisine. Nous avons fini par un compromis et on m'a apporté un plateau dans le billard.

La désinvolture de Tillman effarait Millie, qui remarqua :

– Je ne vous ai jamais entendu employer ce ton.

– Oh ! Comme vous avez perdu alors...

– Et maintenant, qu'attendez-vous ?

– J'attends M. Friedman. Je vous signale une particularité qui ne semble pas venir à votre esprit : il est seul maître de ces lieux et seul autorisé à inviter les gens à s'asseoir ou non dans ce beau hall. Personne, pas même la secrétaire confidentielle de M. Sutton, n'a le droit de s'opposer à ses désirs.

Elle n'était pas sûre que Tillman ne se payât pas sa tête et cette incertitude mettait le comble à son irritation. Elle s'enquit :

– Où se trouve M. Sutton ?

– Il n'est pas encore revenu.

Millie resta bouche bée à ces mots :

– Revenu ? Et d'où ?

– De Londres, où l'appelait une affaire. Aussitôt après son départ d'ici, il est arrivé un message téléphonique pour lui, un message qui avait une tournure éminemment poétique. Voudriez-vous le lui transmettre ?

Qu'est-ce que c'était que ce nouveau Tillman ? Au bureau, il s'était montré parfois difficile à manier, mais toujours plus ou moins respectueux. Le voilà qui se donnait des airs et prenait un ton de supériorité... Millie avait eu parfois la fantaisie de lui permettre de la traiter sur un pied d'égalité, mais ce ton de su-

périorité goguenarde qu'il prenait aujourd'hui envers elle, la mettait en fureur.

– Passez-le, dit-elle en fronçant les sourcils.

Tillman prit dans sa poche un portefeuille de cuir et en sortit un calepin dont il feuilleta les pages. Il lut :

« L'Impératrice » appareille demain à l'heure de la marée.

Il prit, pour lire ces mots un ton mélodramatique.

– Quelle poésie !…

Les sourcils de Millie se rapprochaient encore, comme elle se répétait le message :

« L'Impératrice » appareille demain à l'heure de la marée… Je le lui dirai. Pouvez-vous déchirer la page de votre carnet ?

– Avec grand plaisir ; je peux même vous offrir le carnet tout entier, dit aimablement Tillman.

La jeune femme lui arracha la feuille des mains. Le langage fleuri qu'il employait en cet instant la faisait presque le haïr. Elle quitta le hall et quelques instants après Friedman descendit l'escalier, portant à la main quelques télégrammes que Tillman, cherchant à se rendre utile, avait offert de porter à la poste.

– Tenez, mon garçon, vous les porterez et ensuite vous pouvez rentrer aux bureaux de M. Sutton. Gardez la monnaie.

Tillman eut un geste de protestation :

– Non, merci, monsieur Friedman. Cette journée restera, grâce à vous, un de mes plus beaux souvenirs. J'aimerais rester encore ici, pour le cas où je pourrais servir à quelque chose.

– Comme vous voudrez, répliqua Lew, puis il s'enquit :

– A-t-on téléphoné du bureau ? Sait-on quelque chose de nouveau au sujet de Leslie ?

– Non, je ne sais que ce que disent les journaux ; ils annoncent que l'inspecteur Barrabal a été chargé de l'affaire, mais, sourit Tillman, cela je me permets d'en douter.

Lew lui jeta un regard soupçonneux :

– Pourquoi dites-vous cela ? Que savez-vous sur Barrabal ?

– Sait-on jamais quelque chose sur les gens ? répondit évasivement Tillman. Mais on peut penser qu'un homme comme lui qui n'a pas besoin de se faire connaître du public, ne daignera pas s'occuper d'un aussi petit personnage que Leslie. Je ne fais là qu'une déduction.

Il revint au sujet qui lui tenait à cœur et insista auprès du vieux :

– Je vous assure, monsieur Friedman, que vous pouvez avoir encore besoin de mes services. Laissez-moi rester ici.

– Ça va bien, répliqua Lew.

Puis, il ajouta, après un instant de réflexion :

– Vous pouvez revenir, mais je ne sais que faire de vous. Vous pouvez vous installer au billard, si ça vous amuse. Vous y jouez ?

Tillman répondit avec effusion que rien ne pouvait lui faire plus de plaisir, puis alla porter les télégrammes.

Pendant un moment, Friedman erra sans but d'une chambre à l'autre, eut un instant d'hésitation au bas de l'escalier, puis il monta lentement et frappa à la porte de Beryl. La jeune fille occupait tout un petit appartement composé de sa chambre, d'un petit salon et d'un grand cabinet de toilette, il la trouva assise sur le rebord de la grande baie, contemplant le jardin.

– Eh bien, chérie ?

– Eh bien, parrain ?

Le cœur de Beryl était bien lourd, la vie lui paraissait comme une longue route aride et sans but, mais elle se forçait bravement à faire bonne figure devant le vieil homme. Il s'assit auprès d'elle et lui prit la main.

– Tout se tassera, mon petit. Tiens, je vais te dire quelque chose qui te fera plaisir.

Elle le regarda avec indifférence ; il y avait si peu de choses qui pouvaient lui causer de plaisir en ces instants...

– J'ai chargé mon avoué d'engager le meilleur avocat de Londres pour défendre notre malheureux ami.

Lew vit le regard de la jeune fille s'éclaircir, puis se voiler de larmes.

– Comme c'est chic de votre part, parrain, dit-elle d'une voix assourdie. C'est bien vous, ça... Elle pressa la main du vieux entre les siennes. Mais, oh !... est-ce possible qu'un homme comme Leslie soit tombé aussi bas ? Ce qui me fait le plus de chagrin, ce n'est pas qu'il soit un... Elle hésita. Un voleur, mais qu'il soit ce... cet homme abominable qu'on appelle la Mouche. Quelle horreur ! Quand on pense que tant d'hommes mettaient leur confiance en lui et qu'il les livrait quand son propre intérêt le commandait...

Elle regarda par la fenêtre, puis se retourna vers son parrain et déclara :

– Je ne crois pas tout ça, moi.

– Tu ne le crois pas ? dit-il surpris, mais il l'a admis lui-même, mon petit. Tu l'as bien entendu ce matin ?

– Non, et je me souviens maintenant – je me souviens du sarcasme de sa voix. Il a toujours cette façon de répondre ironiquement aux insinuations malveillantes.

Il y eut un silence et Beryl demanda :

– Où... où est... mon mari ? Ça me semble si drôle d'appeler Frank de ce nom !

– Il est allé en ville, répondit Lew et il se hâta d'excuser l'absent : tu comprends, ma chérie, votre mariage s'est décidé à l'improviste et il reste à Frank beaucoup d'affaires à régler encore, avant de partir. Leslie va manquer : il lui faut mettre quelqu'un à son poste.

Il tombait du ciel bas, une pluie fine et persistante. Il pleuvrait ainsi toute la nuit... il pleuvrait pendant le trajet du train vers l'Écosse... pendant que Leslie se retournerait sur son mauvais lit de prison... Elle ferma les yeux et Lew qui lisait en elle lui conseilla :

– Ne laisse pas ta pensée s'appesantir sur tout ceci.

Puis, s'efforçant de donner un tour plus gai à leur conversation :

– Sais-tu, mademoiselle que tu m'as coûté une petite fortune aujourd'hui ? Tu sais comme nous autres Juifs, nous détestons nous séparer de notre argent, hein ?

Elle caressa la main de son parrain et lui dit :

– Ne soyez pas bête...

– Oui, oui, on se moque assez des Cohen, des Lévy et consorts qui serrent les cordons de leur bourse, mais (il affecta un ton tragique), veux-tu savoir le chiffre ? Quarante mille livres... Et ça en dehors de ta dot. J'ai donné un chèque à Frank et il a envoyé sa secrétaire le toucher à la banque. Frank est un malin ; il m'a montré son projet d'extension de ses affaires et ce projet est excellent. Il sera millionnaire avant la fin de sa vie.

Il continuait ainsi à bavarder, pour la distraire, lorsqu'elle l'interrompit en montrant du doigt :

– Qui vient là ?

De là où ils étaient assis, ils pouvaient apercevoir la route, par delà le jardin ; on y distinguait la silhouette lamentable d'un homme, revêtu d'un manteau beige et coiffé d'un chapeau de paille, tout crotté, qui se tenait immobile, scrutant la maison.

– Nom d'un chien, dit Lew, je crois bien que c'est le petit reporter qui est venu l'autre soir.

– Pauvre vieux ! Il a l'air d'un chat noyé, fit Beryl. Faites-le entrer parrain, et offrez-lui une tasse de thé. Il est sans doute venu pour mettre l'annonce du mariage dans son journal.

La voix de Beryl avait repris toute son animation, ce qui étonna Lew. Mais il ne se douta pas, malgré toute sa sagacité, que l'empressement qu'elle mettait à recevoir le reporter, cachait le désir de récolter des nouvelles de Leslie.

Lew descendit et envoya le domestique chercher l'étrange promeneur.

Quoique trempé, Joshua, ne perdait rien de son habituelle sérénité. Il déclara en regardant avec attendrissement son chapeau de paille, que ce couvre-chef ruisselant, avait supporté déjà cinq hivers et qu'il était bon pour cinq autres. Pour une fois, les boutons de son manteau étaient correctement boutonnés.

Friedman l'entreprit aussitôt :

– Je n'ai pas grand'chose à vous raconter, mon vieux, sinon ce que vous savez sans doute déjà, qu'il y a eu un mariage tout à l'heure ici. Si vous désirez des détails sur la cérémonie, demandez-les à Tillman.

– Tillman ? ? ?

On ne savait pas si Joshua était affolé ou simplement intrigué ; il répéta le nom d'une voix creuse, ajoutant :

– Lui ici ? Dieu que c'est drôle... On peut même dire que c'est remarquable de sa part...

Beryl arrivait ; elle prit le bras de Joshua, l'entraîna, le poussa dans un petit salon s'ouvrant sur le hall, d'une façon si enjouée que Lew, attribuant cette gaîté à l'arrivée de Collie aurait volontiers embrassé le reporter sur les deux joues.

Mais, en même temps que ce sentiment de soulagement, il comprit la raison de tout cet enthousiasme, et sagement il la laissa seule avec le journaliste. Lew n'était pas plutôt parti que la question qui brûlait les lèvres de Beryl se fit entendre :

– Non, répondit Joshua à cette question, je n'ai pas vu le capitaine Leslie.

– Monsieur Collie, – sa voix était suppliante – je vous en prie, rendez-moi un service. Voulez-vous retourner à Londres et lui porter un peu d'argent ? Il peut avoir besoin de faire venir ses repas, ou quelqu'autre extra. Vous pourrez peut-être aussi le voir ; vous lui direz alors que M. Friedman a engagé les services d'un grand avocat. Mais... je préfère que vous ne lui disiez pas que je viens de me marier. Il a bien le temps de l'apprendre. Voulez-vous faire cette course pour moi, dites ?

Joshua se gratta la tête d'un air songeur.

– Je ne demande pas mieux, je ferai tout mon possible. On ne me laissera peut-être pas le voir, à cause de ma maudite profession de journaliste. Une des croix de notre métier, à nous

autres chroniqueurs judiciaires, est qu'on ne nous laisse jamais interviewer les crimine... je veux dire les prisonniers intéressants.

– Mais vous pouvez faire passer un mot, dit-elle vivement. Pourriez-vous revenir ensuite ? Il vous donnera peut-être un message pour moi ?...

Elle ouvrit son sac et en sortit une liasse de billets ; elle aurait voulu les lui donner tous.

– Un seul suffit, fit Joshua, je le remettrai à l'inspecteur de garde. Dites-moi, madame, M. Tillman assistait donc à votre mariage ?

– Oui, il a même servi de témoin. Vous le connaissez ?

Le regard de Joshua passa au-dessus de la tête de Beryl :

– J'ai entendu parler de lui... Vous ne lui avez rien dit au sujet du capitaine Leslie ?

– Moi ? demanda-t-elle tout étonnée, non. Pourquoi ? Ça serait-il utile que je lui en parle ?

Collie éluda la question et dit d'une voix qui ne fut plus qu'un murmure :

– À votre place, mademoiselle (elle le bénit pour ce mademoiselle) je ne lui soufflerais pas un mot au sujet du capitaine. Vous pourriez peut-être demander seulement à Tillman... non, ne lui demandez rien, ça vaut mieux. Je sais que c'est un peu incorrect de faire allusion à M. Leslie, mais je sais aussi combien vous êtes ennuyée pour lui, et je suis persuadé que tout le monde gagnerait à... Vous comprenez ?

Beryl hocha la tête en signe de compréhension.

– Alors, tout va bien, déclara Joshua triomphant. La consigne est de se taire.

CHAPITRE XVIII

Lorsque Tillman revint de sa course, Collie était parti. Les réflexions mystérieuses de Joshua au sujet de Tillman avaient éveillé la curiosité de Beryl et elle l'observa de plus près. Ce n'était pas là l'individu à « la côte » à qui Frank croyait avoir rendu service en lui tendant une main secourable ; c'était un homme qui paraissait n'avoir besoin de personne pour se tirer d'affaire. Il y avait quelque chose de la souplesse du tigre dans la façon dont il guettait les gestes et les paroles autour de lui. On lui sentait l'esprit constamment en éveil.

Beryl eut tout le temps de se livrer à cette petite étude, car Sutton n'était pas encore revenu, et Tillman, profitant de la permission que Lew lui avait accordée, allait et venait dans la maison comme bon lui semblait.

Millie Trent monopolisait le salon ; elle avait apporté une serviette bourrée de papiers et travaillait.

Beryl n'avait jamais éprouvé de sympathie pour cette femme.

En cet instant, elle s'amusait à voir Tillman et la secrétaire de son mari se disputer comme chien et chat. Toutes les fois qu'ils se rencontraient, on aurait cru qu'ils allaient se mordre, mais il faut rendre cette justice à Tillman, que c'était toujours Millie qui commençait la première.

Tillman avait repris sa faction dans le hall, ce qui paraissait agacer la jeune femme, et Beryl l'entendit demander désagréablement :

– Vous ne pouvez pas vous installer ailleurs ?

– Je me serais installé au salon, si vous n'y étiez pas, répondit promptement l'autre.

Une autre fois, comme elle traversait le hall, le bonhomme lui jeta :

– Pas d'appel.

– Que veut dire « pas d'appel » ?

– Je sais que vous attendez un appel au téléphone et je vous préviens qu'il n'y en a pas eu un, répliqua Tillman imperturbable.

– Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Ces discussions parvenaient à Beryl à travers la porte entr'ouverte du studio, et lui fournissaient un sujet de distraction, ce dont elle leur était ardemment reconnaissante. Il fallait qu'elle soit distraite de ses pensées... Il le fallait.

Tillman était bon prophète : la sonnerie aigre du téléphone retentit, et comme il se levait pour y répondre, la jeune femme se précipita hors du salon et le bouscula pour prendre l'écouteur. C'était Frank qui annonçait sa venue toute proche.

– Quel bonheur, murmura Tillman, provoquant Millie comme elle passait devant lui.

– Je ne comprends pas, dit-elle, rageuse.

– Hélas ! personne ne me comprend... Après ma mort, on m'appellera le Grand Méconnu.

– Je vous préviens que vous allez perdre une bonne situation, le menaça Millie et Beryl entendit le bonhomme glousser de plaisir.

– Pas si bonne que ça... Si vous croyez que c'est intéressant de faire addition sur addition d'exportations imaginaires ?

Cette réflexion frappa Beryl, qui s'attendait à une riposte aigre et fut étonnée de n'entendre que le claquement sec de la porte du salon, fermée à toute volée par Millie.

Au bout d'un instant, elle se rouvrit et la voix radoucie de la jeune femme questionna :

– Que voulez-vous dire par exportations imaginaires ?

– Toute exportation est imaginaire tant qu'on ne l'a pas vue de ses propres yeux, répliqua flegmatiquement Tillman. Pour moi, les chiffres ne signifient rien. Je n'ai pas la moindre imagination. Je suis matérialiste. Si je ne vois pas les caisses et les ballots de marchandises, je dis qu'elles n'existent pas.

– Vous n'êtes qu'un imbécile, fut la réplique.

Il n'y eut plus d'escarmouches jusqu'à l'arrivée de Sutton. Le cœur de Beryl battit à grands coups lorsqu'elle entendit l'auto s'arrêter.

Frank entra :

– Tiens, Tillman ? Que faites-vous ici ?

– Je suis en service, monsieur, répondit ce dernier et cette réponse fit rire Sutton.

– Un de ces jours, je vais vous nommer mon directeur commercial.

– Dieu m'en garde, monsieur, répliqua Tillman avec ferveur. Frank prit la réponse comme une bonne plaisanterie, et il riait encore comme il rejoignit la jeune fille.

– Ah ! chérie, quel après-midi je viens de passer… Vous ne vous doutez pas dans quel gâchis nous sommes au bureau. Heureusement que Mlle Trent est bien au courant de mes affaires et ça lui permettra de faire aller la maison en mon absence. De plus, il a fallu qu'un de mes clients, – de réputation douteuse,

mais gros client tout de même, – insiste pour que j'aille le retrouver tout à l'heure aux Léopards.

– Le club des Léopards ? dit la voix stupéfaite de Lew qui arrivait, et qui posa cette question avec un léger sourire.

– Oui, le club.

– Pas possible !...

– Vous connaissez ce club, Friedman ?

Beryl ne put comprendre si Frank était ennuyé ou simplement surpris.

– Je le connais sans le connaître, répondit Lew avec une certaine hésitation. C'est surtout celui qui le dirige que je connais. C'est un ancien militaire, un nommé Anerley que j'ai beaucoup vu en Afrique du Sud. Je l'ai retrouvé à Londres et j'ai eu occasion de lui rendre service.

Frank insista, intrigué :

– Vous y êtes allé dernièrement ?

Lew éluda la question :

– C'est après la guerre que j'ai rencontré Anerley à Johannesburg. C'est un brave homme quoique je soupçonne le gaillard d'avoir mené une vie aventureuse. Je l'ai revu à Londres, il y a quelques années. Comme il voulait acheter le club, je lui ai prêté des fonds.

De nouveau, Frank posa la question :

– Êtes-vous allé au club dernièrement ?

De nouveau, la réponse fut éludée :

– Voyons ?... Il y a bien vingt ans que j'y ai mis les pieds pour la première fois... C'est toujours au troisième étage ? Je me

souviens qu'on y accédait par un ascenseur, et il y avait une sortie de secours joliment pratique, une échelle de fer par laquelle on se sauvait quand la police faisait une rafle, ce qui arrivait bien deux fois par mois.

Beryl aurait désiré que la conversation se tînt sur des sujets aussi banals. Elle ne voulait pas qu'on fasse allusion au mariage ou à ce voyage terrible qu'elle appréhendait tant…

– Oui, reprit Lew, on ne s'embêtait pas à ce club.

Soudain il se rappela le télégramme arrivé la veille pour Sutton. Peut-être lui aussi désirait-il changer de sujet ?…

– Je ne peux pas le retrouver, dit-il, en cherchant parmi les papiers de sa table, mais je me souviens que c'était quelque chose comme : « Cabines retenues pour Jackson sur *Pacific.* »

– Cabines retenues pour qui ?

Lew sursauta en entendant cette voix : elle appartenait à Millie qui s'avançait avec un air qu'on aurait pu sans erreur, qualifier de féroce.

– Ce n'est pas votre affaire, dit Sutton sévèrement, je n'ai pas encore besoin de vous, mademoiselle Trent.

Lew se rendit compte que Millie, en proie à une rage folle, faisait tous ses efforts pour ne pas exploser. Elle sortit en disant :

– Je reste à votre disposition dans le salon, monsieur !

– Hum… fit Lew. Quelle étrange femme !…

Le ton et l'expression du vieux juif prirent une gravité significative.

Frank haussa les épaules :

– Bah ! dit-il assez gêné, elle est à mon service depuis quatorze ans et se croit tout permis. Elle a un caractère de chien.

– Ça se voit, fit Lew d'un ton rogue.

Beryl profita de cette diversion pour remonter dans sa chambre.

– Voulez-vous faire une partie de billard, Lew ? demanda le jeune homme. Ça me fera du bien, j'ai les nerfs à fleur de peau.

– Mauvaises conditions pour jouer au billard, répliqua le vieux.

Soudain sa main se leva enjoignant le silence à Frank : il attendit de savoir Beryl enfermée dans sa chambre, puis demanda :

– Que vous est cette femme, Sutton ?

– Cette femme ?

Frank apparut interloqué de la question.

– ... Quelle femme ?... Millie Trent ?...

– C'est d'elle que je parle.

– Que vient-elle faire ?... Juste. Ciel, vous n'allez pas supposer ?...

– Je ne veux rien supposer, je me contente de vous poser une question, fit la voix dure de Lew. Je tiens à vous dire une chose, mon jeune ami : s'il existe une... un sentiment entre vous et cette jeune femme, ça doit s'arrêter là, et vous romprez avec elle aujourd'hui même. Je connais bien les hommes et je sais parfaitement que les meilleurs d'entre eux peuvent être entraînés à avoir une liaison avec les femmes les plus impossibles. Si c'est de l'argent qu'il vous faut pour vous débarrasser d'elle, je suis là. Je tiens à vous dire également que seul le bonheur de Beryl compte à mes yeux.

Frank glissa affectueusement son bras sous celui de Lew.

– Mon cher Friedman, moi aussi je ne pense qu'au bonheur de Beryl. Mais ces jours derniers ont été une épreuve très pénible pour vous comme pour ma chère Beryl. Malgré tout, je voudrais pouvoir aider ce malheureux Leslie.

– Je vous reconnais bien là, répondit Friedman.

Comme ils traversaient le hall, Frank aperçut Tillman, assis sur sa banquette.

– Vous n'avez plus besoin de ce garçon, Lew ?

– Il m'a demandé de rester. Il pourra nous rendre service.

– Je ne vois pas trop comment, répliqua Frank en souriant.

Ils avaient commencé leur partie de billard, lorsque Friedman se souvint soudain de la secrétaire qui devait ronger son frein au salon et la rappela au souvenir de Sutton.

– Elle n'a qu'à attendre, répondit ce dernier avec indifférence. Je sais bien que j'ai des tas de documents à voir, mais j'ai bien le temps.

Mais Mlle Trent n'était pas de celles qui rongent leur frein en silence... Par deux fois pendant la partie de billard son visage sombre et contracté s'encastra dans la porte et par deux fois il lui fut répondu que les affaires sérieuses pouvaient attendre. Enfin, le son du gong se fit entendre, annonçant que le dîner était prêt.

CHAPITRE XIX

Singulier dîner... Lew n'oublia jamais la tension, la contrainte qui y régna. Toutes les tentatives de conversations avaient quelque chose de forcé et tombaient à plat au bout de quelques instants.

Frank Sutton semblait être à bout de nerfs ; son énervement finit par gagner son hôte qui sursautait au moindre bruit. Les rites du dessert parurent interminables : on en était enfin au café quand on annonça Collie. La jeune fille bondit de sa chaise en disant :

– Je crois que c'est moi qu'il veut voir.

Elle se précipita dans le hall.

Mais Lew ne voulait courir aucun risque : il la suivit.

À sa surprise, Tillman avait disparu, et dans le hall on ne voyait plus que Collie et son chapeau de plus en plus lamentable.

– Eh bien, monsieur Collie, quelles nouvelles nous apportez-vous ? Bonnes ou mauvaises ?

En prononçant ces mots, Friedman aidait le reporter à enlever son manteau ; il l'introduisit ensuite dans le studio.

Beryl lisait clairement à travers le jeu de son parrain : il voulait empêcher Collie de lui transmettre un message éventuel de Leslie. Elle domina un mouvement de rage impuissante :... après tout... qu'importait ? Rien n'avait plus pour elle d'importance...

À sa grande surprise, elle entendit Friedman aller lui-même droit au fait :

– Eh bien, monsieur Collie, nous apportez-vous quelque message de Leslie ?

Joshua toussa et répondit en pesant ses mots :

– Non, je n’ai pas de message de la part du capitaine Leslie.

Lew eut un grognement de satisfaction et commença :

– Ça va bien, ça va très bien...

Joshua l’interrompit pour continuer :

– Si je n’ai de commission pour personne, c’est qu’il n’y avait plus personne pour m’en donner une. Tout simplement, le capitaine Leslie a été mis en liberté sous caution.

Le visage de Lew refléta la stupéfaction d’abord et la consternation ensuite.

– Ah ! par exemple, dit-il incrédule, en liberté sous caution ?... Un homme surpris en flagrant délit, qui a déjà trois condamnations ?... Remis en liberté...

– Moi aussi, dit Joshua, j’ai trouvé que ça n’était pas ordinaire, j’ai même insisté auprès de l’inspecteur de service, et je lui ai dit : « N’est-ce pas exceptionnel, inspecteur ? »

Beryl intervint :

– Il n’est plus en prison ? Vous êtes sûr ? Dieu soit loué...

– Parfaitement, il n’est plus en prison, il n’est même pas retenu au commissariat de Malborough Street. Quant à savoir où il est, ajouta Joshua de son air le plus candide, je suis bien incapable de vous le dire... Il n’est ni chez lui, ni au bureau de Sutton.

Frank, qui venait de les rejoindre dans le studio, avait entendu la surprenante nouvelle : l'effet qu'elle lui produisait était assez curieux ; il apparaissait hagard, très pâle, les traits contractés.

– On a relâché Leslie ? Sa voix était sourde... Ce n'est pas possible, vous faites erreur !

– Je ne crois pas faire souvent d'erreurs, répondit Joshua avec un doux reproche. Je sais ou je ne sais pas, et je n'avance un fait que si j'en suis sûr. C'est un fait que le capitaine Leslie est en liberté sous caution. Que ce soit une occurrence extraordinaire, je l'ai dit moi-même à l'inspecteur de service. Je lui ai dit : « inspecteur... »

– Oui, oui, s'impatienta Lew, vous nous l'avez déjà dit, mais voyons, quelle heure était-il quand on l'a relâché ?

– D'après ce que j'ai compris, ce fut aussitôt après la visite de l'inspecteur Barrabal, si tant est, continua le journaliste avec une lenteur exaspérante, que Barrabal y soit vraiment allé ; à moins que l'inspecteur Elford, dont on sait qu'il a l'habitude de mentir effrontément, ne se soit payé ma tête.

Il jeta à Beryl un coup d'œil de côté :

– Je ne suis pas à même d'établir définitivement ce point, mais la seule chose que je puisse vous donner pour certaine, c'est que Leslie a quitté, libre, le commissariat, et a pris un taxi pour une destination inconnue.

Cette assurance précise, répétée pour la troisième fois, fut suivie d'un silence dont la prolongation avait quelque chose de gênant. Lew le rompit le premier :

– Incroyable !...

Il parlait avec effort, et faisait l'effet d'un homme se raidissant, pour faire face à quelque situation désagréable. Il tira sa montre et dit d'un ton qui affectait la désinvolture :

– Et puis, cela n’a aucune importance. Monsieur Collie, voulez-vous prendre quelque chose ?

Collie accepta avec empressement, et Lew lui indiqua qu’il trouverait tout ce qu’il voulait dans le salon, en ajoutant :

– Je vais vous envoyer Tillman qui vous donnera tout ce qui peut vous manquer.

Collie s’arrêta à mi-route en entendant ces mots, puis reprit d’un ton sentencieux :

– Vous ai-je dit que l’inspecteur de garde m’a affirmé qu’il n’avait jamais vu dans toute sa longue carrière, pareille...

– Oui, oui, oui, vous nous l’avez déjà dit, nous savons ça. Allez, allez, monsieur Collie.

Et Collie se trouva presque poussé dans le salon, et se heurta à Millie Trent, qui, en le voyant, et s’attendant manifestement à voir quelqu’un d’autre, n’essaya pas de dissimuler sa surprise et sa déception :

– Vous ici ? lança-t-elle hargneuse. Que diable venez-vous chercher ?

– Un petit rafraîchissement, chère madame, répondit le reporter de son air le plus amène, en se frottant les mains.

Il se dirigea vers une table où des plateaux supportaient des bouteilles et des verres, et se servit, non sans remarquer que Millie avait dû avoir recours elle aussi, à un petit remontant, car un des verres était sale.

– Qu’est-ce que vous venez faire ici ? demanda-t-elle encore une fois.

Collie la regarda d’un air rayonnant :

– Je joue le rôle du dieu Mercure, ce qui veut dire, en d'autres termes, que je suis le porteur des bonnes et des mauvaises nouvelles.

Ce dernier mot réveilla l'attention de Millie :

– Il y a de mauvaises nouvelles ?

Collie se sentait en veine d'éloquence, et il lui répondit que ce qui fait le bonheur des uns, fait le malheur des autres.

Exaspérée la jeune femme n'y tint plus :

– Pour l'amour du Ciel, cessez de faire l'imbécile, et dites-moi qu'est-ce qui est arrivé ?

Mais Joshua prit son temps, et la contempla d'un air méditatif, avant d'annoncer :

– Le capitaine Leslie a été mis en liberté sous caution.

Elle recula brusquement, comme si elle chancelait sous un coup reçu.

– Ah ! ça, je ne vous crois pas...

L'entrée de Tillman arrêta les vitupérations qu'elle se préparait à lancer ; elle jeta au nouveau venu :

– Servez à boire à M. Collie Tillman, et s'enfuit.

Avant d'obéir, Tillman retourna fermer soigneusement la porte que Millie avait laissée ouverte, et alors seulement s'adressa à Collie :

– Que diable faites-vous ici ?

Puis sa voix devint grave et presque confidentielle :

– ... Je crois que vous perdez votre temps à Wimbledon.

Joshua eut un petit sourire penaud :

– Dans un sens, oui, mais je crois que vous en faites tout autant. Je conduis ma petite enquête à ma manière, elle fait son petit bonhomme de chemin, et je ne suis pas ici pour m'amuser. Si Wimbledon vous a paru un bon terrain de chasse, c'est qu'il n'est pas mauvais non plus pour moi. Peut-être ne savez-vous pas ?...

– Oh ! je sais très bien, interrompit Tillman en versant le whisky : arrêtez-moi quand vous voudrez du soda.

– Faites comme pour vous, répondit Collie.

Et, comme Tillman ajoutait le soda :

– Je vous ai reconnu tout de suite, quand je vous ai vu l'autre jour. Je n'oublie jamais une physionomie.

Il prit son verre, ne parut s'intéresser qu'à en examiner la couleur, puis dit :

– À la santé de l'heureuse mariée, si tant qu'elle soit heureuse.

Mais Tillman ne se laissait pas distraire :

– Je m'étais demandé si vous me reconnaissiez. Je savais bien que nous nous étions déjà rencontrés quelque part.

– Mais oui, au procès de Colhurst ; je vous ai vu dans la salle d'Assises. C'était à Chelmsford, il doit y avoir trois ou quatre ans. Vous ne vous rappelez pas la bière qu'on buvait au Lion Rouge ? Et à cette affaire d'empoisonnement d'Herford ? Vous n'y étiez pas ? Vous ne vous souvenez pas de l'auberge de la Mitre ? On y boit un de ces petits portos...

– Tout le temps, je me demandais si vous me reconnaissiez, et j'essayais de me persuader que non.

– Vous aviez beau ne pas avoir de moustache en ce temps-là, je n'oublie jamais la démarche de quelqu'un. « Vous connaissez bien mes méthodes, mon cher Watson » ?...[2]

– Hein, quoi ? fit Tillman distraitement. Je ne m'appelle pas plus Watson que Tillman. Allons, buvez encore un coup. Ce n'est pas moi qui paye.

– Je le regrette bien, murmura Collie, ça vous fait faire des économies. Quelqu'un m'a demandé si je vous connaissais. Je ne me rappelle plus qui... Ah ! oui, c'est Mlle Trent. À propos, elle compte bien vous faire mettre à la porte. Vous l'avez sans doute compris ?

Les deux hommes se mirent à rire...

– Je n'en serai pas fâché, dit Tillman goguenard.

Joshua jeta un regard autour de la chambre, et s'approcha tout près de son compagnon :

– Tillman, vous ne voulez pas me révéler ce que vous avez découvert ? Oui, oui, je vous vois venir... Vous allez me dire que « vous êtes désolé, mais que c'est impossible, etc.... »

Tillman sourit de cette perspicacité, et Joshua reprit :

– Mais moi, je suis en mesure de vous donner une petite nouvelle : le capitaine Leslie a été relâché !

Il avait pris pour faire cette révélation son air le plus important, mais l'effet en fut nul, car seul un léger sourire anima les traits de Tillman.

– C'est ce que j'ai entendu dire, dit-il, et le contraire m'aurait bien étonné.

---

[2] Allusion à Sherlock Holmes.

Entendant du bruit dans le hall, il alla à la porte et revint en disant :

– On descend les malles de l'heureuse épousée.

Puis il s'effaça devant Beryl. Elle alla droit à Collie et lui demanda tout bas :

– Est-ce qu'une lettre adressée pour vous au *Courrier du Matin* vous parviendrait sûrement ?

Joshua eut un sourire désabusé :

– Mettez dessus « personnelle » et elle ne sera ouverte que deux fois avant qu'elle me parvienne.

Beryl allait parler encore, mais Lew qui ne la quittait pas d'une semelle toutes les fois qu'elle s'approchait du reporter, entra.

– Eh bien, monsieur Collie ? – sa manière était pleine de cordialité – vous n'avez plus de nouvelles à glaner ici. Je n'ai rien de sensationnel à vous fournir pour un de vos beaux articles.

– Oh ! répliqua Joshua d'un air vexé, nous fabriquons nous-même toutes les « sensations » que nous donnons au public. Nous n'avons pas souvent des récits palpitants à raconter, des récits comme celui – ici son regard se fit malicieux – relatant la rafle faite il y a vingt ans au club des Léopards. On a pu voir ce soir-là des messieurs respectables s'enfuir par l'échelle de secours...

La stupéfaction peinte sur le visage de Lew était un spectacle amusant :

– Ma parole, quelle mémoire est la vôtre... Vous accompagniez les policiers, ce soir-là ?

– Non, je les précédais, et je me suis enfui moi aussi ; je me souviens vous avoir dépassé sur la fameuse échelle.

Lew hochait la tête :

– C'était le bon temps. Le club des Léopards, hein ? Tiens, nous en parlions tout à l'heure, M. Sutton et moi. Il m'a dit qu'il en faisait partie et qu'on y allait un peu fort depuis quelque temps. On y joue gros jeu, hein ?

– Je crois bien, répliqua Collie. Ça va même si fort, qu'on a dû ajouter une seconde échelle de secours sur laquelle quatre personnes peuvent descendre de front.

Les deux hommes étaient seuls : Tillman s'était mystérieusement esquivé, et Beryl était remontée dans sa chambre. Ils sortirent dans le hall où Frank attendait on ne sait qui ou quoi. Millie faisait des apparitions, de temps en temps, toujours aussi trépidante. Frank accueillit le reporter par une prière :

– Monsieur Collie, vous n'allez pas mettre des colonnes au sujet de mon mariage n'est-ce pas ? Tout s'est passé dans l'intimité. Lew n'a pas bavardé ?

– Rassurez-vous, répondit Joshua, vous aurez tout au plus un paragraphe dans le *Cri de Wimbledon*. La grande presse ne s'y intéressera que si vous la payez pour le faire.

Collie allait se lancer dans des considérations sur les mérites respectifs de la presse de Londres et de la banlieue, lorsque le valet de chambre apparut, porteur inconscient d'une nouvelle chargée de foudre.

Il s'adressa à Friedman :

– On vous demande, monsieur, c'est le capitaine Leslie.

Il y eut un silence de mort, durant lequel le regard de Collie ne quitta pas le visage de Sutton devenu blême.

– Faites entrer, ordonna la voix de Lew.

CHAPITRE XX

– Mais que... commença Frank.

D'un geste l'autre le fit taire et répéta au domestique :

– Faites entrer, puis s'adressant au journaliste : il vaut mieux que vous partiez, monsieur Collie.

Collie s'en alla sans protester. Il y eut encore un silence, et John Leslie entra lentement. Son regard alla de l'un à l'autre des deux hommes.

– Et bien ? dit Friedman.

– C'est Sutton que je veux voir.

La voix dure de Leslie contenait une menace.

– Il est devant vous, répliqua Lew très haut. Je vous reçois, Leslie, parce que j'ai confiance en vous, mais si vous vous livrez à des voies de faits, je vous préviens que je m'en mêlerai.

– Quel brave homme vous faites, Friedman. Vous m'avez fait changer d'opinion sur les juifs, je vous l'ai déjà dit.

– Merci. Pas de bagarres, je vous le répète. Vous êtes un veinard d'avoir été relâché. Les lois ont quelque chose de changé, on dirait...

Leslie répondit à Lew tout en regardant fixement Sutton :

– C'est à peu près toujours la même chose : les receleurs sont condamnés aux travaux forcés et les mouches sont pourchassées.

Friedman était sur ses gardes et ne quittait pas Leslie des yeux : il ne voulait pas d'histoires dans sa maison, il remarqua avec une bonne humeur ironique :

– Je croyais que la police avait un faible pour les mouchards.

– Oui, mais ça ne dure pas toujours. On s'en sert tant qu'on peut, puis vient le jour où on déclare : « Nous avons tiré de cet individu tout ce que nous pouvions », puis on va l'arrêter. Il faut pour ça qu'on le trouve.

– Finissons-en Leslie, dit Lew, je veux bien vous rendre service. Un millier de livres vous suffirait-il ?

Sutton éleva la voix pour la première fois :

– Je n'ai pas de rancune à votre égard Leslie...

John l'interrompit :

– Il ne doit plus en rester hein ?

Puis, se tournant vers le vieux :

– C'est moi qui vais vous rendre un service. Si vous avez un millier de livres à jeter, donnez-les à Sutton. Qu'il file d'Angleterre et vivement. Le paquebot du Canada quitte Liverpool demain ; il a juste le temps de sauter dans le train.

Friedman eut un soupir de découragement :

– Vous ne voulez donc pas entendre raison ?

Leslie tendit vers Sutton un doigt accusateur :

– Friedman, savez-vous quel est l'homme que vous avez choisi pour gendre ? C'est la Mouche, le plus grand receleur de Londres. Et comme Lew hochait la tête avec un sourire, Leslie insista :

– Ce gredin a envoyé en prison plus de pauvres diables que le plus vieux des policiers. Il vous dépouillera et vous aurez une sacrée chance s'il vous laisse de quoi vivre.

– C'est donc lui qui vous a envoyé au bagne ? demanda Lew sarcastique.

– Je revendique cet honneur, répliqua l'autre brutalement.

Friedman tenta une fois de plus d'éloigner l'orage :

– Allons Leslie, je ne veux pas me fâcher. Vous en voulez à Sutton pour une autre raison. Je n'entrerai pas dans des détails. Je comprends vos sentiments et je vous plains, mais j'ai charge d'âme, et je ne pense qu'au bonheur de...

– Moi aussi c'est à cela que je pense, interrompit Leslie. Écoutez-moi Sutton, si vous épousez Beryl Stedman, faites attention, car je vous jure que je vous tuerai.

Il fit un pas vers Frank, mais Lew se mit entre eux.

– Nom de D... vous êtes fou, cria-t-il, vous n'avez pas un grain de bon sens Leslie. Mêlez-vous de ce qui vous regarde. Ma patience a des limites, et vous êtes en train de les dépasser. J'ai mon mot à dire, moi aussi.

Friedman fixait Leslie qu'il voyait pour la première fois au paroxysme de la fureur.

– Laissez donc parler Sutton, Lew, ricana-t-il, il a donc perdu sa langue ? Êtes-vous sa nourrice que vous répondez pour lui ?

Frank eut un rire qui sonna faux :

– Ne vous occupez pas de moi, je n'ai besoin de personne.

– C'est juste, riposta Leslie sardonique. Vous n'avez eu besoin de personne pour lancer une entreprise qui n'existe que sur

le papier, vous n'avez eu besoin de personne pour me sacrifier comme vous avez sacrifié mes malheureux prédécesseurs.

– Vous êtes un sacré menteur, grimaça Sutton.

Lew Friedman haussa les épaules d'un air impuissant :

– Finissez-en Leslie, et filez.

– Des affaires inexistantes portées sur des registres truqués, accusa Leslie. Toute votre sale besogne se faisait dans votre petite auto et au club des Léopards.

Du coin de l'œil, il vit Friedman sursauter.

– C'est là que vous receviez les cambrioleurs et que vous leur achetiez les bijoux et leur butin. Je vous préviens, Sutton…

Lew qui avait entendu du bruit à l'étage supérieur, alla à la porte qu'il ouvrit toute grande :

– Finissons, dit-il, décampez.

Mais Leslie n'avait pas terminé :

– Renoncez cette fois à l'escroquerie au mariage, Sutton. Tenez-vous en au reste.

La main de Lew s'appesantit sur l'épaule du capitaine, sa voix se fit pressante :

– Passez par le jardin, Leslie, c'est à moi que vous rendrez service en partant.

John hésitait.

– Je vous demande ceci comme une faveur personnelle.

– Je vois, dit l'autre, vous craignez que Mlle Stedman n'arrive.

Il se dirigea vers la porte-fenêtre qu'il ouvrit, puis se retournant :

– Vous ne vous doutez pas du service que je vous rends en ce moment Sutton, lança-t-il, puis il disparut dans le crépuscule.

Frank haletant fit un pas vers la fenêtre, mais Friedman le retint :

– Assez, grommela le vieux. C'est quand il était là qu'il fallait prendre cet air féroce ; maintenant arborez votre plus beau sourire, m'entendez-vous ?

– Vous avez entendu ?... Tout ce qu'il a pu dire... M'accuser, moi ?... Nom de D... Quel formidable toupet...

Lew lui pinça le bras à le faire crier, car Beryl entrait dans la pièce. Les deux hommes la regardèrent poser sur la table l'écritoire qu'elle tenait en mains. Elle ouvrit le pupitre et s'installant, entreprit de ranger les tiroirs. Elle avait mis son costume de voyage, et la tragique détresse peinte sur son visage navra le cœur du vieux juif. La gorge serrée, il lui demanda :

– Puis-je t'aider, ma douce ?

– Merci parrain, je n'ai besoin que de rester seule un instant.

Lew eut un soupir de soulagement : elle n'avait pas dû entendre la voix de Leslie.

– Tu as tout le temps de faire ceci Beryl. Tu ne pars pas d'ici avant deux heures.

Elle ne répondit pas, et mit une feuille de papier blanc devant elle en regardant les deux hommes : ce regard leur signifiait leur congé, mais Sutton ne put s'empêcher de protester :

– Vous ne pouvez pas remettre à plus tard, Beryl ?

Sa voix reflétait son agitation intérieure. Il se sentait plein d'irritation, d'agacement et le laissait voir, car il ne pouvait pas – malgré tous ses efforts – retrouver ses allures d'amabilité suave.

– Venez avec moi. C'était Lew qui l'entraînait. Allons renvoyer Tillman à sa besogne, et débarrasser la maison des employés et des reporters.

– Je crois que Beryl devrait savoir, commença Sutton.

On voyait qu'il avait perdu son cran habituel, il éprouvait le besoin de tout raconter à Beryl, d'entendre des paroles de réconfort...

– La ferme, siffla Lew dans son oreille, qu'alliez-vous donc lui raconter, imbécile ?

Puis il le poussa hors de la chambre sans lui laisser le temps de dire un mot. La jeune fille resta seule.

Elle les regarda partir avec une expression étonnée. Qu'est-ce que c'était ce qu'elle devrait savoir ? Puis hochant la tête d'un air désespéré, elle trempa la plume dans l'encrier. Il fallait réussir ce sixième essai de lettre à John. Dans son cœur elle éprouvait un sentiment de réconfort en pensant que l'homme qu'elle aimait était en liberté. Elle traça quelques lignes, les relut, voulut déchirer le papier, mais résista à cette tentation. Comme elle continuait à écrire, elle entendit la grande fenêtre s'ouvrir et se retourna avec un mouvement de frayeur. Pendant un instant, elle se demanda si elle ne rêvait pas : puis elle eut un petit cri et se levant, elle se jeta en sanglotant dans les bras de John Leslie. Il la tint contre lui, toute tremblante et lui murmura des paroles incohérentes.

– Chéri, chéri, sanglota Beryl, on vous a laissé partir ?...

Il eut un regard vers la porte : on n'entendait nul bruit venant du hall.

– Oui, ils n'avaient pas de preuves.

– J'étais si inquiète, si malheureuse... Je vous écrivais justement. J'aurais confié ma lettre à Collie.

Les yeux de John ne quittaient pas la porte :

– Sommes-nous sûrs de ne pas être dérangés ?

– Oui, oui, ils sont tous allés dans la salle de billard.

Beryl se dégagea doucement de ses bras, puis alla à la porte qu'elle ouvrit et resta un instant à écouter : elle entendit le bruit des billes qui roulaient sur le tapis du billard. Elle referma soigneusement et après un instant d'hésitation poussa le petit verrou.

– Il n'y a que Mlle Trent en bas, mais elle est au salon, tout au bout du hall. Oh mon cher John, comme je suis contente maintenant...

Il la tint à bout de bras et demanda :

– Contente de me voir ?

– Non seulement de vous voir mais de vous savoir en liberté. Elle se permit un petit sourire humble et si touchant : Quelle terrible réputation est la vôtre... Oh John, comment avez-vous pu ?... Ça me fait si mal de penser...

Il la tenait encore par les épaules, la regardant avec ardeur :

– Un homme dans ma situation, doit se résigner à beaucoup de choses... Beryl, il faut que je vous dise...

Elle sut ce qu'il voulait lui dire, et elle tenta de se dégager, mais il la tenait solidement :

– Non, non, John ne me dites rien...

– Il le faut... Je vous l'ai déjà dit une fois, que je... je vous aime. Je lutterai jusqu'au bout pour ne pas vous perdre.

– Oh John taisez-vous...

– Il le faut, murmura John, ce serait de la folie de me taire, Beryl, faites ce que vous voudrez, épousez n'importe quel homme, mais je ne vous laisserai pas épouser Sutton.

Leslie lut sur le visage de la jeune fille un tel désespoir, qu'il comprit :

– Je suis mariée déjà... murmura-t-elle, et les mains de John la lâchèrent.

CHAPITRE XXI

– Mariée ? répéta-t-il horrifié. Ce n'est pas possible ? Vous voulez plaisanter ?

Elle hocha tristement la tête.

– Mais où ? Quand ?

– Cet après-midi, à deux heures. Il a fallu une licence spéciale. C'était décidé pour demain, mais parrain a insisté... Il voulait que ça se fasse tout de suite, à cause de ce qui vous est arrivé ce matin. Il sait... il sait que je vous aime, John.

Les pensées se heurtaient dans le cerveau de Leslie. Elle lut dans ses yeux une telle détermination de meurtre, comme il se dirigeait vers la porte, qu'elle s'accrocha à lui :

– John, John, qu'allez-vous faire ?

– Je vais en finir avec Frank Sutton, dit-il entre ses dents serrées.

Elle s'accrochait à lui avec désespoir, les mains passées autour de son cou :

– Ne faites pas ça, pour l'amour du ciel. Pensez un peu à moi... Vous ne comprenez donc pas ? Je viens de m'éveiller à la réalité... Je viens de voir que je vous aime. Si vous le tuez, je vous perdrai à jamais... Je ne pourrais pas le supporter, je vous aime tant, tant.

Elle pleurait tout bas, appuyée sur son cœur, et toute la fureur s'éteignit en lui... Il s'accusait d'être une brute... Lui qui aurait tant voulu la soustraire à tout ceci... D'un geste décidé, elle le repoussa, cessant de pleurer ; elle murmura :

– Je vous aime, ce n'est pas la peine de me le dissimuler, mais si nous nous laissions aller à faire ce qui est au fond de notre pensée à tous les deux, ça tuerait parrain. Il faut aller jusqu'au bout maintenant. Il le faut.

– Ma chérie, gardez tout votre calme ; c'est ensemble que nous irons jusqu'au bout. Voyons, quand partez-vous ?

Elle essuya ses yeux :

– Nous devons prendre le train à King's Cross aux environs de dix heures, dit-elle sans intérêt, mais John ? Vous n'allez pas venir à la gare ?...

– Aux environs de dix heures, répéta John lentement.

– Mon chéri, répondez-moi... Vous n'allez pas vous livrer à quelque geste qui vous perdrait et me briserait le cœur ? Dites, oh dites ?...

Il se parlait à lui-même :

– Il a fini par vous épouser... Le gredin, le misérable gredin... Je l'aurais épargné s'il n'avait pas été jusque là.

Beryl tremblait de peur. Soudain elle entendit des pas dans l'escalier :

– Vite, vite partez. Passez par le jardin. Je vous en supplie, je vous en supplie.

Elle tendit son visage qu'il embrassa, puis il disparut par la fenêtre. Allant à la porte, elle en tira le verrou sans bruit et vint s'installer de nouveau à la petite table.

Elle venait de s'asseoir comme Millie entra. Cette dernière avait mis son imperméable et son chapeau et paraissait prête à partir. Sous son bras, elle serrait une serviette bourrée de papiers. Elle fut surprise de voir Beryl.

– Vous êtes ici mademoi… madame Sutton ? dit-elle un peu gênée, vous m'avez fait peur.

– C'est monsieur Sutton que vous cherchiez ?

Millie fit oui sans parler donnant l'impression à Beryl que les mots ne pouvaient pas sortir de sa gorge serrée. Elle parvint à articuler :

– J'ai passé l'après-midi à tenter d'attirer son attention, mais toute les fois que je l'appelais, il prenait la tangente.

Sa voix était étranglée, étrange ; si Beryl l'eût mieux connue, elle aurait compris que Millie se trouvait aux confins d'une crise de nerfs.

– Madame Sutton, ne pouvez-vous pas lui demander de venir me retrouver ici ?

Beryl se leva :

– Avec plaisir. Je vais le chercher.

La jeune femme l'entendit appeler : « Frank », puis monter à la salle de billard ; s'asseyant à la place occupée tout à l'heure par Beryl, elle jeta un regard sur la lettre commencée ; elle eut son mauvais sourire.

De toute évidence, Frank n'avait pu se dérober à la demande de Beryl, et entrant dans la pièce il poussa la porte derrière lui.

– Jetez un regard sur ceci.

Millie lui tendait la lettre de Beryl. Il la lui arracha et lut à mi-voix :

Mon cher John,

Je ne vous reverrai plus, mais je tiens à vous dire que je n'oublierai jamais…

– Son cher John ? C’est Leslie sans doute.

– Elle peut être sûre qu’elle le reverra, jeta Millie d’un air sombre.

L’atmosphère était chargée d’une dangereuse électricité ; Frank s’en rendit compte et devint extrêmement nerveux.

– Où est l’argent ? demanda-t-il.

Millie ouvrit sa serviette et en sortit trois liasses de bank-notes américaines.

– Voici cent mille livres, j’ai eu tout juste le temps d’encaisser le chèque du vieux, la banque allait fermer.

– Le reste est parti pour Rome, comme je l’avais dit ?

– Oui. Puis, après un temps : Dommage qu’on n’ait pas pu vendre l’entreprise de Mortimer Street.

– Oui, c’est dommage.

Jusqu’ici ils n’avaient fait que croiser le fer ; l’attaque allait venir… Elle vint :

– Où m’attendra l’auto ? demanda Millie.

Elle ne le regardait pas ; sa main jouait avec un coupe-papier.

– Quoi ? Ah oui, l’auto. Elle attendra au coin de Regent Street. Il y aura juste le temps d’attraper le train transatlantique pour le Havre.

Millie répéta lentement :

– Le train transatlantique… puis soudain : et toi ?

– Moi ? Je te rejoindrai à Southampton. À propos il te faut de l’argent.

Sutton détacha quelques billets d'une des liasses et les lui tendit. Millie les mit dans son sac :

– Tu me rejoindras ? hein ? Puis délibérément : *L'Impératrice* appareillera à l'heure de la marée...

Il sursauta :

– Je ne sais pas ce que tu veux dire.

– *L'Impératrice* appareillera à l'heure de... Chien... Traître... Ses yeux flamboyaient de fureur. Écoute-moi monsieur la Mouche : j'ai supporté bien des choses pour toi. J'ai fait de la prison pour toi. J'ai trempé dans plus d'une sale besogne... pour toi. Je n'ai rien dit quand je t'ai vu épouser cinq femmes, l'une après l'autre, mais celles-là tu les lâchais à la porte de l'église.

Sutton humecta ses lèvres sèches sans répondre.

– J'ai été ta complice dans toutes tes vilaines besognes, receleur et mouchard que tu es... Chacun de tes mouchardages, c'est moi qui l'ai tapé sur ma machine. J'ai même porté des diamants à Anvers, à Paris, risquant la prison à perpétuité... pour toi...

– Je ne vois pas où tu veux en venir... La voix de Frank tremblait : Qu'as-tu donc ce soir, Millie ?

Ils ne virent pas la silhouette qui surgit de l'ombre du jardin et vint se cacher derrière la fenêtre. John Leslie, tête penchée écoutait leurs propos, un sourire menaçant sur les lèvres.

– Je vais te dire ce que j'ai, reprit la voix sifflante de Millie. Tu veux m'envoyer à Southampton hein ? Je ne marche pas dans la combine. Et où vas-tu aller toi ? Pas en Écosse, comme tu le prétends ; non, tu vas filer au Canada avec cette fille. Tu as retenu des cabines au nom de Jackson. Les deux trains partent à la même heure de la même gare, et... ni vu ni connu... Prends garde, j'ai bien voulu me taire jusqu'ici, j'ai supporté tes bigamies, parce que tu abandonnais tes femmes et que nous filions

ensemble avec les chèques de leurs papas dans notre poche. Mais je ne supporterai pas ceci.

– Veux-tu te taire ? menaça Frank frénétiquement. Maudite créature, baisse la voix, on va t'entendre...

– Je m'en fous... on peut bien m'entendre, car tu ne partiras pas au Canada, tu m'entends ? Je suis ta femme, la seule aux yeux de la loi, et tu viendras avec moi à Southampton ou je dis tout à Tillman.

– À Tillman ?...

– Ha !... elle eut un rire aigu, tu ne sais pas encore qui c'est Tillman, mais moi je l'ai deviné.

Sutton blême, tremblait comme une feuille :

– Tu es folle, ma pauvre Millie, risqua-t-il, tu ne ferais pas un coup pareil à ton vieux compagnon.

– Partiras-tu avec moi, oui ou non ?

Comme tous les hommes d'action, la Mouche se distinguait par la rapidité de décision : en ce moment dans le cerveau de cet homme acculé, les idées se pressaient, car il lui fallait trouver une issue et la trouver immédiatement.

– Le train part après dix heures, fit-il, nous avons tout le temps de parler de tout ceci tranquillement. Ici c'est impossible. Viens me retrouver au Club des Léopards d'ici une heure.

Il surprit le regard soupçonneux de Millie, et devint pressant jusqu'à la frénésie :

– Ne vois-tu pas idiote, que tu peux toujours me rattraper à la gare si je te montais un bobard ? Si tu ne me trouvais pas au Club, tu aurais encore deux heures devant toi jusqu'au départ.

– Je te dis que, recommença à crier la jeune femme, et Frank lui ferma la bouche soudain en lui murmurant à l'oreille :

– On va t'entendre du hall.

En effet, la porte donnant sur le hall s'était entrebâillée et Sutton s'empressa de la refermer. Quand il revint auprès d'elle il comprit, à son expression, qu'il triomphait.

– Alors, ma petite Millie, au revoir. Nous nous reverrons dans une heure aux Léopards. Et je te jure bien que tu me juges mal. Je n'ai pas plus l'intention de...

– Tu n'es qu'un menteur, dit-elle, plus calme. Je veux bien essayer, mais si tu n'es pas là dans soixante minutes, tu me trouveras sur le quai de la gare d'Euston avec deux flics qui te pinceront et j'en dénoncerai assez pour t'envoyer à Dartmoor pour le reste de tes jours.

– Chut, chut...

Il ouvrit tout doucement la porte, jeta un regard dans le hall et s'empressa de l'accompagner jusqu'à la sortie. Il faisait nuit maintenant.

– Prends mon auto et laisse-la devant la station du métro, à Wimbledon. Je trouverai une excuse pour retourner à Londres. Dis, Millie, tu tenais des propos en l'air tout à l'heure n'est-ce pas ? Tu ne ferais pas ça à ton vieux Frank ? Tu n'enverrais pas ton vieil ami à Dartmoor ? Hein ?

– Tu verrais si je ne le ferais pas, ricana la voix de Millie. Tu aurais d'ailleurs de la chance si je pouvais le faire...

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle rapprocha son visage grimaçant de celui de Sutton :

– Ce que je veux dire hein ? Si John Leslie t'attrape avant moi, ce n'est pas à Dartmoor qu'il t'enverra, mais en enfer.

CHAPITRE XXII

Joshua Collie revint au bureau du journal en quittant Wimbledon et Field lui sauta presque au cou, persuadé que le reporter lui apportait un article qui donnerait du montant à la première édition. Il n'aurait pas dû faire cette erreur, car il connaissait son Collie. Comme tant d'autres journalistes, autant celui-ci aimait la chasse aux nouvelles, autant il avait horreur du travail de rédaction. Pour lui, les nouvelles étaient son bien, il eut aimé les collectionner sans jamais s'en séparer. Il fallait l'imminence de la dernière heure pour qu'il consentît, à la dernière minute, à vider ses vastes poches de tous les papiers qu'elles contenaient, et alors, sur n'importe quel coin de table, de tous ses griffonnages que personne autre que lui n'aurait, pu déchiffrer, il composait un article de premier ordre.

Quand Field déçu dans son espoir d'un article immédiat, eut fini de vitupérer, Collie déclara sans se démonter :

– Une affaire à sensation est comme un puzzle ; il faut pendant longtemps assembler morceau par ci morceau par là, avant d'arriver à former un dessin qui représente quelque chose...

– Mon bon ami, je n'ai aucune envie d'écouter une conférence sur le métier de journaliste, dit Field exaspéré. Tout ce que je veux, c'est un papier. Ne vous occupez pas de bien écrire, ne vous donnez pas la peine de mettre l'orthographe, nous avons des correcteurs pour tout ça. Ce que je vous demande, ce sont les éléments d'une de ces colonnes de journal que vous seul savez bâtir, et qui font doubler la vente de notre feuille. Vous m'avez compris ?

Joshua prit un air froissé :

– Je ne vous donnerai pas une colonne, monsieur Field, je vous en donnerai trois. Je pars pour le club des Léopards et à mon retour…

– Le Club des Léopards. Qu'est-ce que c'est que cette boîte-là ? Ah oui… cet immonde tripot.

– Cette fois, vous ne faites pas erreur, pour un immonde tripot c'en est bien un, mais fichtrement utile et j'en suis un membre honoraire. Je ne puis pas vous dire encore ce qui s'y passera ce soir, car le don de prophétie m'a été refusé, mais je veux bien être pendu, si ça ne vous fournit pas une bonne manchette.

– Je n'ai pas besoin de détails, mon cher Collie, répondit le rédacteur en chef, mais n'oubliez pas qu'il me faut votre papier pour dix heures. Téléphonez-le moi, si vous voulez, à la rigueur. Souvenez-vous que le *Mégaphone*…

– Zut pour le *Mégaphone*, dit le paisible Collie.

Le *Mégaphone* ne l'inquiétait d'ailleurs pas beaucoup, car il sentait qu'il n'avait pas encore trouvé la clef de cette histoire.

En sortant du journal, Collie commença par passer aux bureaux de Sutton. Il y trouva un chef de bureau et trois ou quatre employés qui travaillaient encore, comme il s'y attendait, parce qu'on était à la fin du mois. Au su de sa qualité de journaliste, le chef de bureau s'enquit :

– Avez-vous des nouvelles de l'affaire Leslie ? On le croyait arrêté, et tout à l'heure nous l'avons vu arriver ici en chair et en os.

C'était une nouvelle pour Collie :

– Est-il resté longtemps ici ? demanda-t-il.

– Une demi-heure à peu près. Il semble qu'il est venu chercher ses affaires.

– Personne d'autre que lui ne s'est montré ?

– Mlle Trent a fait une apparition vers quatre heures, et le patron lui-même vient d'entrer et de sortir.

– Sutton ? demanda Collie, qui n'en croyait pas ses oreilles.

– Arrivé et reparti, répéta le bonhomme.

Collie grimpa l'escalier et se dirigea vers la pièce où travaillaient encore des employés. Mais le chef de bureau qui n'était pas bien sûr que la présence de Collie ne fut pas incorrecte, ne le lâchait pas et s'attacha à ses pas. Collie le propitia en lui donnant le nom de son journal et sa carte, et lui arracha même le renseignement que si on avait tant de travail, pour une partie de la nuit encore, c'est que Sutton avait donné l'ordre de faire rentrer toutes les disponibilités de la maison.

– Nous n'aurons pas fini les comptes avant minuit, se plaignit-il ; si encore ce Tillman avait fait son métier, mais ce garçon a eu le toupet de s'en aller tout tranquillement au moment où on avait le plus de besogne.

– Il n'est pas revenu ? demanda Collie avec une certaine vivacité.

– S'il était revenu, il serait au travail, je vous en fous mon billet. J'ai déjà dit à M. Sutton ce que je pensais de cet oiseau-là.

– Ce n'est pas banal hein ? remarqua Joshua, de voir un nouveau marié s'occuper de ses affaires le jour de son mariage.

– D'autant que M. Sutton avait une de ses migraines. Il en a souvent, expliqua le chef de bureau. Aussi a-t-il toute une petite pharmacie dans son bureau, avec des drogues particulièrement puissantes. Vous êtes sans doute venu ici pour l'affaire Leslie ? continua l'employé. Ce n'était pas ce qui l'avait amené, mais Joshua ne tenta pas de le détromper. Il ramena adroitement la conversation sur les maux de tête du patron.

– Quelle guigne d'avoir la migraine le jour de son mariage, dit-il.

– C'est ce que me disait le patron ; il a ajouté qu'il venait chercher un remède.

Ce fut là un détail que Collie enregistra...

Le chef de bureau était lancé sur son patron : il se répandait en éloges sur sa gentillesse, son inaltérable courtoisie et les égards qu'il avait toujours pour le personnel, tandis que cette brute de Leslie...

M. Sutton était adoré des dactylos ; elles se cotisaient pour mettre des fleurs sur sa table. Collie saisit l'occasion pour dire qu'il visiterait avec plaisir le bureau du patron en suggérant qu'une photographie de ce sanctuaire ferait très bien dans son article.

– En ces temps troublés, dit-il gravement, on ne saurait donner trop de publicité à une entente comme celle qui règne dans cette maison entre patron et employés :

– Je veux bien vous introduire, consentit l'autre, mais vous allez me faire attraper...

Le bureau de Sutton paraissait une pièce confortable, dont le plus bel ornement était sa table de travail ancienne. Joshua remarqua tout de suite, derrière le fauteuil de Sutton, une petite armoire : sans doute l'armoire aux médicaments. Il fit mine de s'extasier sur les sièges, les tapis luxueux, la cheminée tandis que ses yeux reluquaient tout autre chose. Il avait remarqué dans la corbeille à papiers un morceau de papier qui venait d'y être jeté, et qui avait encore la forme du petit flacon qu'il avait enveloppé, et le cachet rouge d'une pharmacie : Sutton venait sans doute de s'en débarrasser après avoir sorti le contenu. Joshua prit son air le plus candide pour s'intéresser aux rideaux de la fenêtre :

– Voilà un nouveau système de fermeture, fit-il, comment ça se manœuvre-t-il ?

Complaisamment, l'employé se mit à tirer les cordons et à faire une démonstration, pendant laquelle le papier au cachet rouge passa de la corbeille dans la poche de Joshua, puis il remercia avec effusion, promit une description élogieuse du bureau et de la maison dans son prochain article, et prenant congé, il se dirigea vers l'escalier. En passant sur le palier du premier, il trouva ouverte la porte du bureau de Leslie. Il voulut y jeter un coup d'œil et tourna le commutateur. À sa grande surprise, il constata qu'on avait dû se livrer à un déménagement complet de cette pièce. La porte du coffre-fort de la maison était béante, le coffre complètement vide, et dans la cheminée, un monceau de papiers noircis fumait encore.

– Diable, diable... fit Joshua. Il plongea son nez dans le coffre, mais rien. Il fouilla avec les pincettes dans le foyer, et en retira un papier à moitié consumé sur lequel on pouvait distinguer quelques lignes dactylographiées :

John Leslie repris de justice employé cb...
son attitude suspecte depuis long... colli...
diamants... apparten... Lady... caché dans son bur...

Collie reconnut le papier : pas d'erreur, c'était bien le même, et jusqu'aux mêmes fautes de frappe... L'inspecteur Elford lui avait montré, à Scotland Yard, le dossier des dénonciations de la Mouche... Ainsi, c'était ici son repaire.

Collie regarda sa montre : il n'avait que le temps de dîner – cet homme méthodique détestait d'être bousculé dans ses repas – s'il voulait que son article fut prêt pour dix heures.

Il y avait derrière le théâtre de l'Empire un petit restaurant dont il était l'habitué. Là, délesté de son pardessus, le reporter s'assit pour un agréable moment de détente... Mais soudain il se souvint de la migraine subite et des médicaments de Sutton. Il

se précipita au vestiaire, pour chercher quelque chose dans la poche de son pardessus, un bout de papier blanc, qu'il rapporta à sa table.

Quand il le déplia et l'examina avec soin, il vit ce qu'il soupçonnait déjà un peu : la forme était celle de ces petites fioles qui contiennent, en Angleterre, les potions dangereuses. Sur le papier il trouva l'adresse du pharmacien, le nom de la drogue et l'étiquette « Poison ».

Au vu de ce nom, il ne put retenir un long sifflement, car c'était celui d'un des plus puissants narcotiques de la thérapeutique médicale. Le garçon lui apportait à ce moment le potage :

– Laissez ça là, lui dit-il et il s'en alla à la cabine téléphonique.

Il y avait à Londres, plusieurs médecins éminents, qui ne demandaient pas mieux que de rendre service à Joshua Collie. Après quelques appels infructueux, il finit par trouver l'un d'eux, une des lumières de la Faculté de Londres.

– Ici, Collie, du *Courrier du Matin*.

Il donna le nom qui était sur le papier en l'épelant, et demanda à son interlocuteur de vouloir bien le renseigner sur ses effets éventuels. Il entendit rire au bout du fil :

– Que se passe-t-il donc Joshua ? Avez-vous découvert un nouveau crime ? L'effet de cette drogue-là ? C'est la drogue idéale. Pas d'odeur, pas de goût. Si vous en prenez une demie cuillerée à café, vous ne sentirez rien d'abord, mais si vous essayez de faire le moindre mouvement, ne serait-ce que tourner la tête, vous sentirez un étourdissement, un coup sur la nuque, et vous tomberez pile pour douze heures. Vous vous réveillerez le lendemain avec la gueule de bois. C'est tout ce que vous désirez savoir ?

– Merci docteur, dit Joshua. C'est pour un article que j'écris et qui sera intitulé : « *Comment empoisonner sa femme.* »

CHAPITRE XXIII

Lorsque Beryl quitta le hall, laissant Millie et Sutton en tête-à-tête, elle n'avait qu'une pensée : rester seule... Rester seule afin de pouvoir retrouver son équilibre. Ses tempes battaient, ses genoux se dérobaient sous elle... Il lui fallait absolument une heure de complète solitude, et pour cela un seul moyen : aller s'enfermer à clef dans sa chambre. Comme elle montait, il lui sembla entendre la voix de Lew qui la rappelait, mais elle fit semblant de ne pas avoir entendu.

Comme elle allait tourner la clef de sa chambre, l'idée lui vint de s'isoler mieux encore, dans un endroit où elle serait sûre de ne pas être dérangée : la jeune fille s'était aménagé derrière sa chambre et son cabinet de toilette un petit réduit qui jusque-là servait de garde-robe et où elle avait installé un grand divan et quelques menus meubles. C'est là qu'elle avait l'habitude de se retirer quand elle voulait être absolument tranquille.

Laissant sa chambre ouverte elle franchit la portière épaisse qui assurait le silence à son petit boudoir, en ferma la porte à clef et tirant de nouveau la portière, s'étendit sur le divan. Elle avait une heure devant elle, une seule heure, la dernière qui lui restait... Elle enfonça sa tête dans les coussins, essayant d'apaiser le désordre de ses pensées. Ainsi, c'était fait... Elle était mariée et John était libre... Plus moyen d'échapper maintenant... Dans quelques heures elle serait en route pour l'Écosse, avec Frank Sutton puisqu'elle était Mme Frank Sutton... Elle eut beau se répéter ce nom une dizaine de fois, son esprit se refusait à encaisser la réalité. Mariée... Était-elle mariée ?... Celui qu'elle aimait attendait peut-être encore en bas dans l'ombre du jardin, avec un cœur aussi vide que le sien.

Peut-être que si elle allait jusqu'à la fenêtre, elle l'apercevrait encore une fois ; elle voulut se lever, mais une torpeur l'envahissait, une torpeur irrésistible... Ne plus bouger, tout, tout oublier... comme ça serait bon de sombrer ainsi dans l'oubli... L'oubli bienfaisant qu'elle souhaitait vint enfin, et Beryl glissa dans un profond sommeil. Elle n'entendit pas la voix de Lew qui était monté jusqu'à sa chambre, qui la cherchait, qui l'appelait anxieusement sans la trouver. Elle n'entendit pas le bruit de l'auto qui démarra, elle n'entendit rien... jusqu'à ce qu'elle se réveillât dans une obscurité complète. Elle se dressa en sursaut : tout était silencieux, on n'entendait que la pluie qui tambourinait sur les vitres. Combien de temps avait-elle dormi ? Quelle heure était-il ? Elle se leva tout engourdie et frissonnante, car elle avait dormi sans se couvrir. Tâtonnant le long du mur elle trouva le commutateur : elle regarda la petite pendule : onze heures moins le quart... Et ce rapide de l'Écosse qu'elle devait prendre à dix heures ? Qu'est-ce qui avait pu se passer ?

Elle alluma aussi dans sa chambre, puis sortit sur le palier et tendit l'oreille : elle n'entendait que la voix du valet de chambre qui causait avec une des bonnes :

– Je ne l'ai pas entendue partir et personne ne l'a vue, disait-il, oui, elle avait son chapeau la dernière fois que je lui ai parlé. Vous avez vu le père Friedman ?... Il est parti comme un fou. Dites donc, il croit peut-être qu'elle s'est enfuie avec l'autre type ?

Beryl pensa que le moment d'intervenir était arrivé et elle appela. Une voix surprise lui répondit :

– Mademoiselle est là ?... Ah par exemple... On peut dire que Mademoiselle a fait une belle peur à tout le monde.

Beryl commença à descendre l'escalier tout en demandant :

– Je m'étais endormie. Qu'est-ce qui est arrivé ? Où est mon parrain ?

– Je ne sais pas, mademoiselle. M. Friedman est parti. Nous avons cru qu'il était allé à la recherche de Mademoiselle.

Elle vit que le domestique avait un air gêné ; il devait se demander sans doute si elle avait entendu sa réflexion de tout à l'heure : « enfuie avec l'autre type »... Elle n'avait pas besoin de se demander à qui « cet autre type » faisait allusion.

– M. Friedman n'a pas téléphoné depuis qu'il est parti ?

– Non mademoiselle.

La pendule du hall sonna les trois quarts et Beryl demanda :

– C'est bien onze heures moins le quart ?

– Oui Mademoiselle, et les malles de Mademoiselle sont parties à la gare ; je ne savais pas ce qu'il fallait faire avec les valises.

Les deux valises étaient là, toutes prêtes au bas de l'escalier. La jeune fille demeurait indécise appuyée sur la rampe.

– M. Sutton n'est pas revenu ?

– Non, mademoi... madame.

Le nom du mari venait de le rappeler à la réalité de la situation.

– M. Leslie n'est pas revenu non plus ?

– Non mademoi... madame, il n'est pas revenu, lui non plus. Il n'y a personne ici en dehors de madame et des domestiques. Il attendit, puis devant son silence, proposa :

– Dois-je téléphoner pour faire venir un taxi ?

La question était naturelle. La place de la femme est à côté du mari : la phrase de la comédie classique revenait à la mémoire de Beryl, en même temps que tout l'incongru de sa situation. Il fallait en sortir et faire quelque chose.

– Oui c'est ça, dit-elle, toujours hésitante, je crois qu'il vaudrait mieux en appeler un. Toutes les autos sont en route ?

– Oui, sauf la petite Peugeot de Madame.

Il ne venait pas à l'idée du domestique qu'elle put s'en servir... mais à sa grande surprise, ce fut justement l'idée sur laquelle elle sauta :

– C'est cela, dit-elle, vivement, pouvez-vous me l'amener s'il vous plaît ?

Le valet de chambre qui faisait de la motocyclette, assura qu'il pouvait parfaitement l'amener et la préparer, et au bout de dix minutes il arrêtait la petite auto devant le perron. Beryl était prête.

– J'ai relevé la capote, et baissé les rideaux. Il tombe des hallebardes. Madame devrait se couvrir chaudement.

Cette sollicitude la fit sourire :

– Merci Robert, vous remplacez la famille absente, je vois.

Beryl n'était plus la même. Elle se sentait brusquement alerte et joyeuse et sans vouloir se l'avouer, elle savait bien pourquoi : elle était joyeuse parce qu'elle avait raté le train d'Écosse. Quoiqu'il arrivât, maintenant, ce voyage était remis à... à demain peut-être... mais demain ?...

– Si M. Friedman téléphone, dites-lui que je m'étais tout simplement endormie dans mon cabinet de toilette et que je le prie de m'excuser. Et si M. Sutton téléphone, dites-lui la même

chose… Ah, Robert, après un instant de réflexion, à M. Friedman, vous direz que j'ai pris ma petite Peugeot pour aller à Londres, pour…

Au fait pourquoi partait-elle à Londres ? Elle cessa de se mentir à elle-même ; elle n'avait qu'une idée, parbleu, il fallait essayer de retrouver Leslie. Quant à ce qui arriverait ensuite, elle n'en savait rien, et ce qui plus est, cela lui était complètement indifférent : une seule chose importait : fuir Sutton, voir Leslie ; tout le reste ne comptait pas. L'inquiétude de Lew, les convenances, rien n'existait pour elle en ce moment.

C'est dans cet état d'esprit que Beryl atteignit Londres.

Elle arrêta l'auto devant la pension de famille à l'aspect sordide où Leslie habitait. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle allait faire, ni quel serait le résultat de sa visite en cet endroit. Pendant le trajet, à mesure qu'elle approchait de la grande ville, elle s'était sentie de plus en plus contente, sans pouvoir s'expliquer pourquoi. En tous cas, elle avait décidé de ne pas rentrer à Wimbledon ce soir-là ; elle avait de l'argent sur elle ; au besoin elle passerait la nuit à l'hôtel, mais elle ne reverrait plus Frank Sutton.

Beryl éprouvait un sentiment de délicieux égoïsme ; elle ne pensait plus qu'à elle, à son seul bonheur.

Le gérant de la pension de famille ne put lui fournir le renseignement qu'elle demandait :

– Le capitaine Leslie ne vient ici que pour y passer la nuit, dit cet homme. Nous ne l'avons pas vu depuis mercredi dernier.

– Il n'a donc pas couché ici la nuit dernière ? demanda Beryl surprise.

– Il y a deux ou trois soirs que nous ne l'avons pas vu madame.

– Mais que faites-vous de son courrier ?

– Il ne reçoit jamais de courrier, répondit le gérant sans paraître étonné.

La jeune fille était consternée, car elle n'avait jamais douté qu'elle trouverait ici celui qu'elle cherchait. La voyant hésiter le gérant crut lui fournir de l'aide :

– Le capitaine est employé chez Sutton et Cie, dit-il, je pourrai vous donner l'adresse des bureaux.

– Merci, merci, répondit Beryl, je la connais. Je vais y aller, peut-être le trouverai-je.

À sa demande, le portier de Sutton ne put répondre que ce qu'il avait déjà répondu – dit-il – à ce reporter venu tout à l'heure.

– Serait-ce M. Collie ? demanda-t-elle vivement ?

C'était bien lui. Voilà enfin celui qui pourrait l'aider… Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Elle ne franchit même pas la porte des bureaux de Sutton et tourna son auto vers la Cité. Quelques instants plus tard, elle se trouvait en présence de Field.

– C'est à Mlle Stedman que j'ai l'honneur ? demanda ce dernier, en consultant la carte qu'il avait en mains. Mais n'êtes-vous pas celle qui s'est mariée aujourd'hui ?

– En effet, répondit Beryl qui rougit, mais je ne suis pas encore habituée à ce changement de nom et je me suis fait annoncer sous mon nom de jeune fille.

– Je crains que vous n'ayez manqué Collie, dit Field aimablement. Le rédacteur en chef n'était pas insensible à la beauté féminine, malgré ses ans et ses cheveux gris. On peut être un vieux journaliste endurci, et garder un peu de jeunesse au cœur.

– Il doit se trouver à ce vilain tripot qu'on appelle le club des Léopards, mais je ne vous donnerai pas le conseil d'y aller. Je vais essayer d'avoir Joshua au téléphone.

Il s'absenta un instant et revint en disant :

– On ne l'a pas encore vu là-bas. Revenez dans un moment, et nous vous dirons peut-être où trouver Collie.

Beryl se trouvait devant un dilemme : Collie seul pouvait lui dire où trouver Leslie ; elle pensa soudain que Field le pourrait aussi et elle lui demanda :

– Non, répondit le vieux, je ne sais pas. J'ai lu seulement ce qu'on dit de lui dans les journaux. Le capitaine Leslie est un de vos amis ?

– Oui, répondit-elle à voix basse, un ami très cher.

– On l'a relâché sous caution. C'est une chose qui n'arrive jamais dans ce cas… Je me demande même comment Barrabal a pu se décider à laisser aller un tel…

Se souvenant que la jeune femme s'était déclarée l'amie du malfaiteur dont il parlait, Field se mit à bafouiller :

– Je ne serais pas surpris que vous trouviez également Leslie à ce club. Ce tripot est le repaire des plus…

Field se mordit les lèvres. Il bafouillait de plus en plus.

Mais Beryl se souciait fort peu des opinions de Field et elle sauta sur cette idée :

– Pourrais-je laisser mon auto ici ? J'ai vu beaucoup de voitures devant la porte de votre journal ?

Field téléphona au portier et lui dit qu'elle le pouvait fort bien.

Beryl avait pris une décision, et dès qu'elle vit sa Peugeot parquée entre deux camions du *Courrier du Matin*, elle remonta à pied Fleet Street, et hélant un taxi, elle donna l'adresse du Club des Léopards.

Le Club des Léopards, madame ? hésita le chauffeur. Vous êtes sûre ?

– Vous savez où c'est ?

– Oh oui, madame, je sais où c'est, et je sais aussi ce que c'est que c't'endroit-là... ricana le chauffeur.

Il pleuvait si fort, que les vêtements de Beryl étaient transpercés, mais elle n'y fit pas attention. Le taxi traversa King's Way et parvint à l'entrée d'une rue étroite. À travers la vitre ruisselante d'eau, elle aperçut deux hommes qui couraient et entendit le bruit aigu du sifflet de la police. Elle fut envahie d'une appréhension affreuse et sauta du taxi :

– Attendez-moi ici, lança-t-elle au chauffeur et se mit à courir le long de la ruelle.

Elle ne savait pas où était ce Club des Léopards. Elle voyait accourir la foule et se douta qu'il venait de se passer quelque chose. Le son énervant du sifflet dominait le bruit des pas.

En cet instant, quelqu'un la prit par le bras et la fit se retourner. Elle vit devant elle la longue figure maigre de Tillman.

– Où donc courez-vous, mademoiselle Stedman ? demanda-t-il sévèrement.

Elle le regarda d'un air hagard :

– Je ne sais pas... Il se passe quelque chose... Elle haletait.

– Il est arrivé en effet des choses. Il vaut mieux retourner sur vos pas.

Deux agents de police les dépassèrent en courant : des groupes se formaient en se bousculant devant la porte d'un immeuble. Puis on entendit des cris horribles : Beryl se boucha les oreilles pour ne pas les entendre. Tillman desserra son étreinte, et la jeune fille lui échappant, s'élança en courant. Elle entendit les appels de Tillman sans y faire attention. Se faufilant au premier rang de la foule, elle vit sortir de l'immeuble deux policiers entraînant une femme qui criait horriblement. C'était Millie Trent.

– C'est un meurtre... un meurtre... hurlait-elle. Il est mort... C'est Leslie qui l'a tué...

Beryl chancela, et le bras de Tillman la soutint.

Mort ? Frank Sutton était mort. À travers ses tempes bourdonnantes, la pensée lui vint que elle, Beryl, mariée depuis quelques heures était déjà veuve... John Leslie avait exécuté sa menace...

CHAPITRE XXIV

Le club des Léopards avait eu, maintes fois, maille à partir avec la justice, mais depuis quelque temps il s'était donné une façade de respectabilité. Il était même devenu une boîte à la mode : les jeunes provinciaux désireux d'initier leur femme à la vie nocturne de Londres, les y emmenaient, toutes frémissantes d'appréhension. On y louait une table et l'on y passait une nuit au son d'un saxophone et d'un violon anémiques.

Sur les registres de la police, le club des Léopards était inscrit comme restaurant et comme club. Il était situé, ainsi que la plupart de ses pareils, au dernier étage d'un immeuble de Shafestebury Avenue. En dehors de la salle à manger où s'entassaient à la fois dîneurs et danseurs, il y avait un certain nombre de cabinets particuliers dont le plus important avait été décoré du nom de Salle des Fêtes : c'était une idée magnifique de William Anerley (Bill pour ses amis), le propriétaire du club, d'avoir inscrit sur le prospectus, que cette salle était à la disposition des membres pour y tenir les réunions de leurs conseils d'administration.

Il se passait parfois de drôles de choses aux Léopards, mais jamais de celles qui peuvent attirer officiellement l'attention de la police : on y observait scrupuleusement toutes les interdictions, on ne consommait pas d'alcool après onze heures (dans la salle de restaurant...) et les jeux de hasard y étaient prohibés. Sans doute il se jouait dans les cabinets quelques parties qui n'avaient qu'une ressemblance lointaine avec le bridge, mais Bill Anerley pouvait produire fièrement une inscription du comité sur le registre du club expulsant Joe Greel et Harry Manx pour avoir transgressé les règles.

Le club avait un comité régulièrement constitué : mais les réunions étaient annoncées à une heure où ses membres dormaient, et une majorité de deux voix étant suffisante pour réunir le quorum, Bill et son grand dadais de fils, Jim, constituaient pratiquement ce comité, pour toutes les décisions nécessaires.

Jim cumulait d'ailleurs ses fonctions de membre du comité avec celles de garçon d'ascenseur. Entre intimes, Bill n'avait aucune prétention sur le genre de son établissement, il avait exprimé vertement son opinion à ce sujet, un jour qu'un membre, mis à la porte pour avoir plumé trop ouvertement un jeune provincial, lui avait crié :

– Vous avez le toupet d'appeler cette boîte un club de gens du monde ?

Bill avait rétorqué tranquillement :

– S'il l'était, mon vieux, vous n'en feriez pas partie.

Un jour que Jim demandait à son père où les membres du club pouvaient bien passer leurs vacances, celui-ci lui répondit, sans lever les yeux de dessus son livre de comptes :

– Y en a qui vont au Lido, y en a qui vont à Ostende et d'autres qui passent l'été à... l'ombre, ça dépend de leur métier.

Le gros Bill avec sa physionomie dure, son menton carré, n'avait qu'une seule faiblesse : l'affection sans bornes qu'il vouait à deux hommes : l'un d'eux était Lew Friedman, qui lui avait avancé les fonds pour la création de son club et qu'il respectait profondément.

Quant à l'autre, c'était de la vénération qu'il éprouvait pour lui, mais il déplorait de ne même point savoir son nom... Il avait répété bien souvent l'histoire à Jim :

– Un homme celui-là, Jim... Il m'avait surnommé Percy ; nous étions tous les deux dans le même trou d'obus dans la côte 60. Nous sommes restés trois jours dans ce sale trou. Il était of-

ficier, et moi j'étais qu'un troupier, pourtant il m'appelait affectueusement Percy. Un obus nous est tombé dessus. « En voilà un qui a failli t'avoir, Percy mon vieux », qu'il m'a dit. Il a pansé ma jambe, et il m'a fait tenir pendant les trois jours, en me donnant à boire toute sa provision d'eau. J'donnerais mille livres pour le retrouver. Ah, si seulement j'étais descendu plus vite de l'autobus l'autre jour...

Il faisait allusion à cet après-midi mémorable de juillet dernier où, Jim et lui prenant le frais sur l'impériale d'un bus, voilà qu'en passant Piccadilly Circus, Bill avait entrevu son cher héros : il s'était mis à le héler frénétiquement, sans succès. Il était descendu en toute hâte de l'autobus, mais trop tard, l'inconnu s'était perdu dans la foule.

*
* *

Ce soir, le club n'était guère animé. Jim avait même obtenu la permission d'aller au cinéma. En rentrant vers les neuf heures, Jim endossa sa livrée de chasseur et vint s'accoter à l'ascenseur. On entendait le son du gramophone qui avait remplacé l'orchestre anémique.

– Du monde, ce soir, P'pa ? demanda Jim.

– Personne, mon fils, répondit Bill le regardant par dessus ses lunettes.

Quant à lui il arborait une livrée flamboyante de portier, toute en velours cerise et galons d'or.

– Tâche donc, mon garçon, de perdre l'habitude de me poser des questions.

Jim soupira : il était jeune, et aimait à voir régner la gaîté et l'animation autour de lui, aussi demanda-t-il malgré l'interdiction paternelle :

– Est-ce que nous ne pourrions pas trouver quelque chose pour donner de la gaîté par ici ?

Son père le regarda d'un air sévère :

– Trouver quoi ? Accrocher des petits ballons et des serpentins ? T'en fais pas Jim ; il n'y a plus personne en ville, tout le monde est en vacances.

Sur le comptoir la sonnerie du téléphone tinta : une dame éplorée s'enquérait de son époux.

– Non, madame, non, monsieur votre mari n'est pas ici. On ne l'a pas vu au club aujourd'hui... Bien madame, je ferai la commission si je le vois.

Bill raccrocha, puis appuya le doigt sur un bouton et dit au garçon qui survînt :

– Allez dire à M. Latill que sa dame a téléphoné pour le demander ; il est au numéro quatre... hep, attention, il est au trois : n'allez pas au quatre, là c'est un monsieur qui veut dormir et qui ne veut pas être dérangé.

– Qui est-ce ? demanda Jim.

Bill ajusta ses lunettes, geste d'ailleurs inutile car c'est pardessus elles qu'il fixait toujours son fils :

– De qui parles-tu ?

– Celui qui dort au numéro quatre,

– Si on te le demande tu diras que tu ne le sais pas. C'est M. Dupont-Dubois-Durand, 10, avenue de Nulle-Part.

Jim se tut, écrasé sous cette ironie, mais son père le renseigna tout de même :

– Puisque tu veux tout savoir, apprends que c'est un membre du club qui veut passer inaperçu... Et si tu me de-

mandes ensuite qu'est-ce qu'il faut répondre si la police t'interroge, je te fous une gifle.

Jim n'eut pas à répondre, car la sonnette de l'ascenseur l'appelait en bas. Bientôt l'ascenseur remonta et Jim introduisait le visiteur dans le corridor.

– Bonsoir monsieur Sutton, dit Bill de son air le plus aimable.

Sutton venait rarement mais c'était un patron généreux. Le nouveau venu jeta un regard sur Jim, et Bill, saisissant l'indication, fit signe à son fils de déguerpir. Sutton attendit pour parler que le grincement de l'ascenseur se tut ; Bill comprit que ce qui allait lui être demandé serait quelque chose d'assez particulier. Sutton était un client exigeant : ainsi il avait fallu une fois aménager l'éclairage d'une chambre où il recevait, de façon que ses interlocuteurs ne pussent pas le reconnaître. Bill Anerley avait l'habitude de ne jamais approfondir les exigences, les affaires ou la situation des membres du club. Sutton n'était pas un de ses favoris, mais c'était un homme riche, qui payait bien et par conséquent digne de respect.

– Je veux une chambre : la salle des fêtes est-elle libre ?

– Oui monsieur. Vous attendez du monde ?

Bill allait sonner, Sutton l'arrêta du geste : ce faisant, il heurta le coude de Bill et émit un juron en se frottant la main.

– Ça va, ça va, répondit-il aux excuses de l'autre avec une grimace de douleur, j'ai eu un accident d'auto l'autre soir et je me suis fait une sale coupure… Écoutez, Anerley, ne mêlons pas les domestiques à cette affaire : occupez-vous-en seul. Vous allez porter, dans la salle, une bouteille de champagne et deux verres, et je ne veux plus être dérangé.

Jusque là, la demande n'avait rien d'extraordinaire, et Bill s'enquit :

– C’est pour une dame monsieur Sutton ?

– Oui, et vous la connaissez car elle est déjà venue ici avec moi.

– Est-ce Miss Trent ?

– Oui, c’est elle.

Bill attendit, car il sentait que quelque chose de plus allait lui être demandé : Sutton n’aurait pas pris la peine de renvoyer Jim s’il ne s’était agi que de champagne et de cabinet particulier.

Tout était calmé dans le grand corridor où ils se tenaient. On entendait le son essoufflé du gramophone venant de la salle à manger où deux ou trois malheureux couples essayaient de s’exciter à une gaîté récalcitrante. Sutton regarda autour de lui comme pour s’assurer qu’ils étaient seuls :

– Le fait est Bill, que je suis dans le pétrin.

Bill prit un air de compassion : c’était une réflexion qu’il entendant souvent de l’un ou l’autre de ses clients, qui plus d’une fois lui avaient demandé ses services pour les tirer d’une situation compliquée. Mais il s’étonnait un peu cette fois, que ce fût le cas d’un homme aussi riche et influent que Frank Sutton… À moins que ?… Il avait comme une idée que les affaires dont ce dernier s’occupait, n’étaient peut-être pas des plus régulières. Il avait vu Sutton en tête à tête avec des gens douteux, receleurs notoires, qui ne semblaient pas être les relations habituelles d’un homme d’affaires aussi prospère. Craignait-il la police ?…

– Je vais vous dire ce qui se passe, Anerley. Je viens d’avoir une petite dispute avec cette jeune femme… Vous êtes un homme du monde Bill, vous comprenez ce que je veux dire ?

Pour Bill, une dispute, ça pouvait aller d’une discussion académique à une bataille rangée.

– Voici ce qu’il en est, continua Sutton, je me suis marié aujourd’hui…

– Ah ! bah, fit Bill sincèrement ébahi.

– Oui, et mademoiselle Trent, qui a toujours été pour moi une très bonne amie, a pris cela très mal… parce que je ne lui ai rien dit avant que la cérémonie du mariage fut accomplie. Or, je pars cette nuit pour l’Écosse, et elle m’a menacé de venir faire une scène à la gare : vous saisissez tout ce que cela signifie ?…

– Elle devrait être plus raisonnable que ça, pontifia Bill avec un hochement de tête : je suis sûr qu’un galant homme comme vous doit bien faire les choses ; à quelques centaines de livres près…

– Il ne s’agit pas d’argent, dit l’autre agacé, vous ne comprenez pas. Mlle Trent prétend qu’elle est violemment amoureuse de moi, vous comprenez maintenant les suites ?

– Oui, oui, dit Bill qui se demandait où son interlocuteur voulait en venir.

Allait-on le charger de calmer l’irascible Millie Trent ? Sutton poursuivait :

– Elle sera ici dans un quart d’heure, et il faut absolument que j’aie avec elle un entretien particulier : lorsque je la quitterai, – il fit une pause et regarda Bill dans le blanc des yeux – elle fera probablement un petit somme. Je ne veux pas qu’on la dérange avant la fin de la nuit, avant quatre heures du matin, par exemple.

Bill Anerley commençait à comprendre…

Il hocha la tête :

– Ça, monsieur Sutton, c’est trop dangereux… Je ne peux pas courir ce risque. Si elle allait faire du grabuge, de quoi aurais-je l’air ?

Le regard de Sutton ne vacilla pas.

– Du grabuge, il y en a toujours pour une raison ou une autre dans une maison comme celle-ci, répliqua-t-il en mesurant ses paroles ; vous n'êtes pas responsable des gestes de vos clients ? Et ce ne serait pas la première fois que des gens se réveilleraient dans ce club avec mal aux cheveux.

– Ce serait la première fois, répliqua Bill, sans se troubler, qu'une femme se trouverait dans ce cas ici. Je regrette, monsieur Sutton, mais ça... ça m'est impossible.

– Impossible, hein ? Et si je ne vous avais rien dit ? Qu'est-ce qui serait arrivé ? Auriez-vous été chercher la police ? Je ne crois pas... J'aurais très bien pu m'en aller, mon cher Bill, en vous disant que je reviens dans un instant et le tour était joué.

Bill s'entêta :

– Je ne veux pas d'histoires de gens qu'on endort dans mon club. Évidemment je comprends, monsieur Sutton, que cela vous embête si elle allait faire du pétard à la gare...

Très calme, Sutton sortit de sa poche une liasse de billets de banque, et en détacha trois qu'il posa sur le comptoir.

– Enfin, concéda Bill les yeux sur l'argent, après tout, si vous êtes bien sûr que ça ne doit pas lui faire de mal ?...

D'un geste machinal, il ramassa les billets qu'il empocha :

– Quand revenez-vous, monsieur Sutton ?

– Tout à l'heure. Si elle est là avant moi, faites entrer mademoiselle Trent dans la salle retenue, et dites-lui que je ne tarderai pas.

Bill fit un signe que c'était convenu.

CHAPITRE XXV

Jim trouva en remontant, son père assis sur son tabouret, les mains passées dans sa chevelure grise. Il regardait les pages de son livre sans les voir et son fils s'enquit :

– Qu'est-ce qui se passe papa ?

– Hé ? demanda Bill. C'est pas ton affaire.

– Dis p'pa, ce monsieur Sutton ? Quel est son métier ?

– C'est un homme du monde, ricana Bill.

Il se leva, se secoua, et se dirigeant vers le bar, prit un plateau sur lequel il disposa une bouteille de champagne, deux verres et une assiette de gâteaux, puis il porta le tout dans la pièce pompeusement nommée salle des fêtes, une grande chambre prétentieusement décorée. Il tourna le commutateur, alluma le radiateur à gaz et s'en alla après un regard circulaire.

En sortant, il appela le domestique :

– Adolphe, vous saurez qu'un monsieur viendra s'installer dans cette pièce et vous ne le dérangerez sous aucun prétexte. Vous m'entendez ? Et quand il sera parti vous ne rangerez rien.

– Bien monsieur.

– Si je vous dis de ne rien ranger, ajouta Bill tenant à dégager sa responsabilité, c'est que ce monsieur a loué la chambre pour toute la nuit.

– Bien monsieur, dit encore Adolphe avec placidité.

Il était habitué à recevoir des ordres mystérieux.

– Et pour le numéro quatre ?

– Celui-là dort, glapit Bill, et il veut, qu'on lui foute la paix. On a le droit de dormir tant qu'on veut dans ce club.

Un instant après, Bill, mélancoliquement appuyé sur son comptoir, disait à son fils, d'une voix triste :

– Je me demande, Jim, ce qu'il dirait LUI, s'il savait le métier que je fais…

– Qui lui, le bon Dieu ? demanda Jim, frappé du ton révérencieux de son père.

– Tu sais bien qui je veux dire, imbécile, répartit Bill, je parle de celui qui m'appelait Percy.

– L'est p't'être mort, déclara Jim. Y a des tas de types qui sont morts à la guerre.

Bill lui lança un regard furieux.

On entendit soudain, derrière la portière qui masquait l'entrée des cabinets particuliers, des voix furieuses échangeant des réparties violentes.

Un grand jeune homme en habit, rouge de colère, les cheveux hérissés, fit irruption suivi d'un gros petit bonhomme.

– Hé-là ! Hé-là ! Qu'est-ce qui se passe ? fit Bill.

Il ne posait cette question que pour la forme, car il devinait sans peine ce qui se passait : sans doute Walters le gros bonhomme et ses amis aux doigts agiles, avaient invité le jeune Weatherly au club pour le plumer.

– Ce jeune idiot, commença Walters d'un air important, mais le jeune homme se mit à crier :

– Vous avez sorti une carte de votre manche, salaud, je vous ai vu…

Walters se ramassait pour bondir sur lui, mais la voix de Bill s'éleva, dure comme de l'acier :

– Assez.

– Je vais lui casser la gueule, je...

– Ah bah, dit Bill d'un ton méprisant, mais nous ne cassons pas ce genre de choses ici, Walters.

– Je ne permettrai pas les insinuations de ce jeune crétin...

Sans faire attention à ces protestations, Bill se tourna vers Weatherby :

– Combien venez-vous de perdre, monsieur ?

– 25 livres, mais ce n'est pas pour l'argent, c'est pour...

– C'est 25 livres que vous avez perdues ?

Bill tendit sa main ouverte à Walters et laconique :

– Crachez, Walters.

– Que voulez-vous dire ? demanda celui-ci furieux.

– Vous m'avez entendu, insista Bill, élevant la voix.

À regret, lentement, Walters s'exécuta et remit cinq billets à Bill, que celui-ci élevant, examina à la lumière. Il en rendit un :

– De la frime, dit-il à Walters.

– Hein quoi ? s'étonna celui-ci d'un air ingénu.

– Je vous dis que ce billet est un billet de la sainte farce. Ne discutez pas.

Tout en rageant, Walters remplaça le faux billet, en silence.

Bill remit l'argent à Weatherby encore tremblant de colère. Ce dernier remercia Bill, et lui fit don d'un des billets. Bill dit à Jim :

– Donne son chapeau à monsieur Weatherby.

Le silence régna pendant que l'ascenseur descendait, puis Walters grommela :

– Je me demande pourquoi vous avez fourré le nez dans cette affaire ?

– Vous voulez le savoir ? dit Bill. C'est que je ne veux pas qu'il aille raconter ça partout. Je ne veux pas de cafardages sur ce qui se passe ici. Compris ?

– Rendez-moi au moins le billet que le petit vous a donné, tenta Walters.

– Je vous flanquerai plutôt un coup de poing, éclata Bill, ce qui provoqua la réflexion traditionnelle des membres de ce club :

– Et on prétend que cette boîte est un club de gens du monde... Je me plaindrai au comité.

– C'est moi le comité, rétorqua Bill.

Il se rapprocha de Walters et lui dit avec un calme menaçant : vous allez retourner à votre boisson et si vous vous mêlez de discuter avec moi, je vous prends par la peau du cou et je vous flanque dehors. Vous m'entendez ?

Walters mâté, alla rejoindre ses amis en marmottant entre ses dents :

– Un joli club, ma foi...

– C'est le seul qui vous acceptera comme membre, répondit Bill, à moins que vous ne rejoignez celui fondé par les anciens repris de justice...

Jim avait suivi avec l'intérêt palpitant, qu'il eut accordé à un match, les péripéties de cette scène qui se renouvelait souvent ; mais elle était toujours nouvelle pour lui. Puis il s'approcha de son père d'un air important :

– Dis donc, p'pa, tu sais... le monsieur que tu as vu de l'autobus, cet officier dont tu parles tant...

Bill ôta ses lunettes :

– Hé bien quoi ? Parle.

– Je viens de le voir.

Bill resta bouche-bée :

– Non ?

– Oui, oui.

– Où ça ?

– En bas, devant la porte.

Le vieux eut un geste d'incrédulité méprisante :

– Allons donc...

– J'te dis que si. Quand j'ai descendu ce jeune type tout à l'heure, ton officier était sur le trottoir d'en face. Je l'ai bien reconnu, j'ai voulu traverser pour lui parler, mais il avait disparu.

Bill regarda sa progéniture :

– Que lui aurais-tu dit ?

– J'y aurais dit : « C'est pas vous le monsieur qui a sauvé la vie à mon père ? Si c'est vous, voulez-vous que je vous hisse dans l'ascenseur pour le voir ? »

– Que j'vous hisse... répéta Bill avec dérision. Dire que j'ai dépensé tant d'argent pour te donner de l'éducation...

Il réfléchit, puis hochant la tête :

– C'est pas lui qui viendrait dans un quartier comme celui-ci. Tu t'es gourré Jim.

– J'l'ai vu comme je te vois.

– Comme tu me vois ? C'est un autre genre d'homme que moi, tu sais. Comment était-il habillé ?

Jim médita, puis :

– Il avait les cheveux gris.

– Je ne te demande pas la couleur de ses yeux, ricana Bill.

– J'veux dire que c'est un monsieur grisonnant, quoi. Il portait un complet sombre et un chapeau gris.

Bill doutait toujours, mais il se replongeait dans ses souvenirs.

– Sais-tu fiston, ce qu'il m'a dit la dernière fois que je l'ai quitté pendant la guerre ? : « Percy, qui m'dit, si nous en sortons indemnes tous deux, j't'offrirai un dîner au Carlton.

Jim n'avait que de vagues notions sur le Carlton, et demanda si l'on y mangeait aussi bien qu'à la Taverne du Lion d'Or, le grand restaurant de la place voisine, ce qui fit hausser les épaules à l'auteur de ses jours :

– Te parler de ces choses-là, dit Bill, c'est donner une perle à un pourceau, comme on dit.

On appelait l'ascenseur et Jim s'empressa. Bill fit la grimace en voyant le nouvel arrivé qu'il emmenait : c'était Collie le journaliste ; il ne venait pas souvent aux Léopards, mais chaque fois que Bill y voyait arriver cet oiseau de malheur, il était sûr qu'il y aurait une rafle ou un grabuge quelconque. Les reporters sont comme les mouches après le fromage et quand on les voit on est sûr que la police n'est pas loin.

Collie s'était inscrit (pour la commodité de ses enquêtes) parmi les membres honoraires du club et Bill cacha son antipathie sous un sourire, parce qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver et qu'il faut être bien avec ces messieurs de la presse, ça peut toujours servir. Il tendit la main :

– Bonsoir, monsieur Collie, quel bon vent vous emmène ? Il y a des temps qu'on ne vous a vu ? Je lis vos articles vous savez ?

Collie le regarda en clignant des yeux :

– C'est sans doute cela monsieur Anerley, qui vous donne l'air d'un intellectuel ?

Le journaliste regardait autour de lui.

– ... Les choses n'ont pas beaucoup changé ici, dit-il.

Il posa le doigt sur le mur :

– ... Voilà une tache de bière que je reconnais. Vous rappelez-vous ce type qui vous avait jeté une bouteille à la tête ?

Bill prit soin de sourire à cette vieille plaisanterie du journaliste, puis il lui demanda tout bas :

– Dites donc, monsieur Collie, est-ce qu'il se passe quelque chose que l'on vous voit par ici ?

Et comme Collie faisait signe que non, il ajouta :

– Je sais bien que vous autres, messieurs de la presse, vous avez l'oreille de la police...

Mais Collie ne l'écoutait pas : toute son attention était dirigée sur le décor qui l'amusait :

– Tiens, tiens, ça n'était pas comme ça il y a trois ans. Vous avez fait battre le tapis ? Est-ce que vous avez du monde ce soir ?

– Personne de votre connaissance, monsieur Collie. Attendez-vous quelqu'un ?

Collie regarda le plafond en se grattant le menton :

– Pas précisément, et pourtant… Si on téléphone pour moi du journal, voulez-vous dire que… vous comprenez ?

Bill comprenait très bien et il répondit :

– Je dirai que vous n'êtes pas ici, soyez tranquille. Vous désirez un cabinet, monsieur Collie ?

Joshua eut l'air de réfléchir ; les longs silences du bonhomme intriguaient toujours Bill. En réalité, Collie était en train de se demander si la dépense somptuaire d'un cabinet particulier pourrait être mise sur sa note de frais au journal. Ayant décidé que oui, il répondit à Bill par l'affirmative.

Bill sonna, puis lui demanda plaisamment :

– Tout seul, monsieur Collie ?

– Dieu merci, se hâta de répondre celui-ci. Et si vous devez avoir un de vos petits raouts habituels avec la police comme invitée, trouvez-moi un coin bien à l'abri.

Le garçon apparut et Bill commanda la chambre neuf pour monsieur Collie.

– Désirez-vous prendre quelque chose ?

Joshua répondit que la bière et la solitude combleraient ses vœux, puis soudain comme frappé d'une inquiétude, il s'enquit :

– Est-ce que vous n'avez pas un certain Tillman parmi les membres de ce club ?

Bill fronça les sourcils, consulta ses registres, puis répondit :

– Non monsieur, je ne vois pas ce nom-là.

– Dieu soit loué, soupira Collie avec ferveur.

CHAPITRE XXVI

Le père et le fils regardèrent s'éloigner le journaliste de sa démarche traînante, et Jim réfléchit tout haut :

– Il ne vient pas souvent, celui-là.

– Non, fit Bill, et quand il vient, on est sûr qu'il présage des histoires.

Il jeta un regard sur sa montre et dit à Jim :

– Va donc jeter un coup d'œil dans la rue, je me demande ce que devient Sutton.

Il n'avait pas fini de parler que l'ascenseur fut appelé et ramena bientôt Sutton qui s'était changé.

– Cette dame est là ? demanda-t-il vivement.

– Non, monsieur.

Sutton parut étonné et il répéta :

– Elle n'est pas là ?

Bill s'approcha de lui et dit tout bas :

– Pour ce que vous m'avez dit, monsieur Sutton, dites... Vous ferez bien attention, hein ?...

– Parce qu'elle va dormir ? Soyez donc tranquille.

Bill haussa les épaules :

– Après tout, ça ne me regarde pas, ce sont vos oignons. Mais, je ne sais rien, vous ne m'avez rien dit. N'est-ce pas ?

– Oui, oui, grommela Sutton. Dites-moi, Anerley, connaissez-vous le capitaine Leslie ?

– Non, monsieur.

– Ce n'est pas un membre d'ici ?

– Non. Nous avons des capitaines, mais pas de ce nom.

Sutton réfléchit, puis opina :

– Après tout, il est probable qu'il a pu s'inscrire sous un autre nom, on ne sait pas si Leslie est son vrai nom. C'est même certain qu'il a dû vous en donner un autre.

– Qui est ce monsieur ? demanda Bill qui fut obligé de répéter sa question, avant que Sutton ne réponde :

– Oh ! un ancien bagnard, et Bill se mit à rire en déclarant :

– Alors, il est bien digne de faire partie de notre petit groupe. Vous l'attendez peut-être ce soir ?

– Oh ! répondit Sutton lentement, je ne crois pas. En tout cas, s'il me demande, dites que je ne suis pas là. À vous parler franchement, c'est un de mes ennemis ; il m'a même menacé.

– Fiez-vous à moi, répondit Bill avec assurance, je peux me mesurer avec n'importe qui, à moins que je ne tombe sur Dempsey... J'ai ici un petit joujou qui assommerait un lion. Il entr'ouvrit les pans de sa redingote et montra l'objet en question : un casse-tête de proportions impressionnantes.

– Le capitaine Leslie ? Je me souviendrai. Vous avez besoin de quelque chose, monsieur ?

C'est à Collie qu'il adressait ces derniers mots. Le journaliste se tenait devant le rideau et Bill se demanda depuis combien de temps il était là...

Sutton, qui avait suivi son regard, ouvrit les yeux tous grands en apercevant Collie. Apparemment, la surprise fut mutuelle, car Joshua affecta un étonnement ingénu :

– Quelle étrange coïncidence M. Sutton ! dit-il, d'un air stupéfait.

– Je ne croyais pas vous trouver ici, répondit Frank, très troublé.

Collie prit son air le plus cordial pour dire :

– À vrai dire, je ne m'y attendais pas, non plus. C'est une des particularités de ma profession de nous trouver un peu partout.

Il dit à Bill qu'il était venu chercher un petit morceau de bois, pas plus grand que son doigt. Bill chercha dans son pupitre et lui fournit l'objet demandé et s'enquit à quoi il était destiné. Il faillit tomber à la renverse, lorsque Collie lui dit de sa voix douce, qu'il en avait besoin pour enlever les mouches tombées dans sa bière. Après son départ, Bill observa qu'une simple cuillère aurait aussi bien fait l'affaire.

Sutton, qui allait et venait, posa encore une question :

– Connaissez-vous un monsieur qui s'appelle Barrabal ?

– L'inspecteur de police ?

Sutton fit signe que oui et Bill répondit qu'il en avait entendu parler.

– Est-il jamais venu ici ?

– Je ne crois pas, répondit Bill.

Au bout d'un moment, Sutton se décida à se retirer dans sa chambre. Bill ne cessait pas d'être inquiet. Il avait un vague pressentiment très désagréable qu'il allait se passer des choses. Il se dit qu'il allait questionner Collie plus sérieusement, et son

désir fut exaucé, car le journaliste apparaissait, tenant le petit morceau de bois du bout du doigt.

– Que fait-on ici des cadavres de mouches ? demanda-t-il avec le plus grand sérieux, et Bill répondit non moins gravement :

– Mon fils en fait collection, vous pouvez les lui donner. Mais, dites-moi, monsieur Collie, M. Sutton fait-il partie de vos amis ?

Joshua avait pour habitude de ne jamais admettre une chose de ce genre, et répondit évasivement, puis il posa une question qui coupa le souffle à Bill.

– Le capitaine Leslie est-il inscrit sur votre registre comme membre ?

– Ça alors, monsieur Collie, on peut dire que c'est bizarre. Vous êtes la seconde personne qui me pose cette question ce soir.

– La première étant sans doute Sutton, n'est-ce pas ?

– Qu'est-ce que c'est que ce Leslie ? Rien de bon, hein ? Un bonhomme qui a des démêlés avec la police ?

– Le terme peut s'appliquer à lui... Dites-moi quelle est la chambre choisie ce soir par Sutton ?

– Ça, monsieur, je ne peux pas vous le dire ; les règlements s'y opposent.

Mais Collie, sans se frapper, murmura :

– Il est sûrement dans la salle des fêtes.

Bill haussa les épaules, irrité. Le journaliste repartit en disant :

– Je vais voir ce que les mouches ont fait de ma bière...

Bill s’occupait maintenant à rechercher dans son registre les noms commençant par L, lorsque l’ascenseur remonta et il en jaillit un Jim fortement agité :

– P’pa, p’pa, le voilà, c’est lui.

Il montrait du doigt le monsieur qui venait d’arriver.

– Lui qui ? dit Bill, puis levant les yeux, il reconnut le visiteur et alla vers lui les mains tendues :

– Oh ! monsieur, quelle joie !... Après tant d’années... Vous ne me reconnaissez pas ? Dieu soit loué... J’aurais donné mille livres pour vous revoir...

John Leslie fronçait les sourcils, cherchant dans ses souvenirs :

– Je ne me souviens pas, commença-t-il.

– Et la cote 60 ? Et le trou d’obus ? demanda Bill.

Un lent sourire se fit jour sur la figure de Leslie :

– Grands Dieux, s’exclama-t-il, vous êtes Percy...

Bill tremblait de plaisir.

– Tu l’entends Jim ? Tu l’entends ? Il a dit Percy.

Il riait avec des larmes de joie dans la voix.

– Viens ici Jim, et va serrer la main de ce monsieur qui a sauvé la vie de ton père.

Rougissant et embarrassé, Jim s’exécuta et Bill reprit :

– Vous ne pouvez pas savoir, monsieur, comme je suis heureux de vous revoir. Vous vous souvenez du sifflement de l’obus, et vous qui m’avez dit : « Dis donc, Percy, si tu montes avant moi au Paradis, dis-leur que je suis occupé encore ici-bas... »

Ah ! monsieur, depuis ce jour, ce nom de Percy est resté sacré pour moi.

Leslie riait tout doucement.

– C'est bon de vous revoir, dit-il. Comment vous appelle-t-on ?

– Je serai toujours Percy pour vous.

Leslie fit la remarque :

– Vous avez un peu vieilli. Êtes-vous le portier de ce club ?

Bill eut une petite toux et il éprouva le besoin de se disculper :

– À vrai dire, ce club, c'est... moi. Je l'ai acheté avec de l'argent emprunté à un brave cœur, et voici neuf ans que je le dirige. Bien sûr ce n'est pas l'Athenueum, mais faut bien vivre... et courir des risques...

Leslie hocha la tête avec un peu de tristesse :

– Si vous étiez resté dans le trou d'obus, Percy, vous auriez fini plus proprement.

– Oui, mais j'aurais fini dans les dettes, répondit Bill qui ne manquait pas d'esprit pratique. Dites, monsieur, c'est la première fois que je vous vois ici ; vous n'êtes pas membre ? Faut-il vous inscrire ? Quoique... ce ne soit pas tout à fait votre place ici. Mais quel est votre nom ? Il y a si longtemps que je vous le connaître ?

– Je m'appelle capitaine John Leslie.

Il ne put s'empêcher de remarquer le sentiment de consternation qui se répandit sur la physionomie de l'autre, mais il en interpréta mal la cause.

CHAPITRE XXVII

– Le capitaine Leslie, répéta Bill, dans un murmure désolé, sûrement vous n'êtes pas celui dont on m'a parlé. Connaissez-vous monsieur Collie ?

– Le journaliste ? Oui, je le connais.

Le regard navré de Bill alla de Leslie à Jim et il intima à ce dernier :

– Va-t'en, Jim !

Puis, quand l'ascenseur fut descendu :

– Je ne voulais pas parler devant lui pour vous poser une question. Dites, monsieur Leslie, vous me pardonnerez si je suis indiscret ?

– Allez, allez, dit John qui sentait ce qui allait venir.

– C'est qu'on m'a parlé de vous, ce soir...

– Qui ça ? Sutton ?

Le cœur du pauvre Bill battit la chamade : pas d'erreur... Leslie avait dû vraiment faire de la prison. Fini le bel idéal qu'il s'était forgé pendant des années. Leslie avait fait de la prison... Celui-ci lui demanda :

– Je suppose qu'il vous a raconté que je suis un vaurien ? Un repris de justice ?

– Eh bien... quelque chose comme ça... Vous avez sans doute eu des malheurs... Ça arrive à tout le monde... Je suis désolé.

– Ne gaspillez pas votre pitié pour moi, mon vieux, répondit gaîment Leslie. Je suis un homme très heureux.

Bill fut réconforté en le voyant prendre les choses ainsi du bon côté, et il renchérit :

– C’est comme ça qu’il faut voir les choses, monsieur Leslie, ne vous laissez pas accabler par les événements. Voulez-vous visiter mon vieux club ? Ce n’est pas très beau, mais nous avons une cave digne d’un milliardaire américain.

– Sutton est-il ici ce soir ?

Bill n’avait pas voulu enfreindre les règlements pour Collie, mais pour Leslie, ce n’était pas la même chose. Il répondit que Sutton s’était installé dans la salle des fêtes.

– La salle des fêtes ? Où ça perche-t-il ? Ah ! je vois, j’ai un plan de ce club, c’est la chambre du coin. Il est seul ?

– Avec une bouteille de champagne pour le moment, mais il attend une dame.

Leslie se taisait et Bill baissa la voix pour lui demander :

– Dites, monsieur Leslie, c’est-il un de vos ennemis ? Il m’a dit quelque chose qui m’a mis la puce à l’oreille. Si c’est un de vos ennemis, il devient aussi le mien. Il tira le casse-tête de sa poche et le tendant à John :

– Prenez ceci et allez l’assommer.

Leslie repoussa l’arme :

– Non, je n’ai pas le moindre désir de l’assommer.

– Mais si, mais si, insista Bill et vous pouvez lui dire que c’est de ma part…

– Et Collie ? Où est-il ?

– Au numéro neuf où il se régale de mouches, répliqua Bill avec mépris.

– Je vais aller lui dire un mot. Et comme Bill voulait lui montrer le chemin :

– Laissez, laissez, je me débrouillerai.

Comme il s'éloignait, Bill lui recommanda :

– Je ne veux pas être indiscret, mais si par hasard il vous arrivait quelque chose, sachez que vous pouvez sortir de cet établissement par un autre chemin. Vous trouverez sur le palier, en face de la salle des fêtes, un petit escalier qui vous mènera à une porte de sortie sur le derrière de la maison. Dites, monsieur Leslie, c'est un vieux compte que vous allez régler avec Sutton, ce soir ?

Le visage de John prit une expression dure et tendue :

– Oui, nom de D… ! dit-il comme le rideau retombait derrière lui.

Le dormeur de la chambre 4 l'entendit passer et entr'ouvrit la porte pour guetter son passage ; il vit Leslie s'arrêter devant la porte de Collie, entendit la bienvenue de celui-ci, puis la porte se referma sur eux et le bruit de leurs paroles s'éteignit.

Dans la salle des fêtes, Sutton rongeait son frein attendant avec une impatience grandissante la femme qui tardait à venir. Pourtant chaque minute qui s'écoulait était du temps précieux. Comme il n'avait pas abandonné l'idée de retourner à Wimbledon, il prit le téléphone dont chaque cabinet particulier des Léopards était muni, et appela Friedman. Le valet de chambre répondit que celui-ci était parti :

– Monsieur est en ville, et mademoiselle, je veux dire, madame Sutton également. Non monsieur, je ne sais pas où ils sont allés.

Cette réponse donna l'impression à Sutton que Lew et sa pupille étaient partis ensemble ; s'il avait insisté, il aurait appris que ces deux personnes, dont les mouvements l'intéressaient, étaient parties à deux heures de distance l'une de l'autre. Il ne sut même pas que les valises de Béryl étaient encore à Wimbledon.

Sutton déboucha le champagne et remplit un verre qu'il vida. Dans l'autre, il versa soigneusement trente gouttes d'un liquide incolore, contenu dans une petite fiole qu'il sortit de sa poche. Au cours de sa carrière agitée, il s'était déjà servi deux fois de ce liquide, mais il n'avait jamais mis plus de vingt gouttes dans le verre. Cette fois, il ne voulait courir aucun risque et il força la dose. Même il vida complètement la fiole en se disant avec un sourire sarcastique : « ça porte bonheur de vider le fond… »

Sutton réfléchissait : Lew ne se doutait pas que l'idée de presser le mariage ne venait pas de lui… Frank ayant appris que le paquebot l'*Impératrice* partait plus tôt qu'il ne l'avait cru s'était arrangé pour hâter la cérémonie. Ce n'était pas en Écosse qu'il comptait emmener Beryl, mais à Liverpool et de là au Canada. Le seul homme qui pouvait intervenir pour empêcher le mariage, il avait cru en disposer en le faisant mettre en prison, car l'arrestation de Leslie le matin même n'était pas un effet du hasard. Comment aurait-il pu s'imaginer qu'on l'aurait relâché sous caution ? Il avait été si sûr qu'il fallait à Leslie une bonne quinzaine pour prouver son innocence et pendant ce temps, lui, Sutton, serait loin…

On tapa à la porte et avant de dire « entrez » il rapprocha le verre aux gouttes du sien. Il ne se dit pas que Millie serait entrée sans frapper. C'était Bill, mais un Bill au visage défait, au front humide d'une sueur froide qui s'enquit d'une voix rauque :

– Ça va, monsieur Sutton ?

– Et pourquoi ça n'irait-il pas ? demanda ce dernier.

Bill ne répondit pas à la question, mais en posa une autre :

– Le capitaine Leslie, dont vous m'avez parlé, que lui avez-vous fait ?

Sutton faillit répondre que ça ne regardait que lui, mais il se dit qu'il pouvait avoir besoin de Bill pour une raison ou pour une autre, et que la nécessité de bluffer était finie.

– Je lui ai soufflé sa belle, dit-il avec un léger sourire, et naturellement il m'en veut.

– Vous lui avez soufflé, dit Bill lentement, ah ! oui, alors je vois...

En effet, il comprenait bien des choses et ses réflexions envers la « belle » en question n'étaient guère flatteuses.

– Tout s'explique.

– Qu'est-ce qui s'explique ? demanda brusquement Sutton.

– Pourquoi il vous en veut. À propos, avez-vous une arme ?

– Non, dit l'autre, mais Bill comprit qu'il mentait.

Avant de s'en aller, il jeta un regard sur la bouteille et les deux verres.

Une fois sorti de la pièce, il se mit à la recherche de Leslie qu'il ne put trouver, car il avait quitté Collie. Il fallait donc attendre pour l'avertir que Sutton était armé.

Resté seul, Sutton s'impatientait de plus en plus. Il prit un journal et essaya de lire, mais il ne pouvait pas concentrer sa pensée. Sans lever les yeux de dessus la page, il se versa un verre de vin qu'il but aussitôt. Le téléphone retentit et il prit l'écouteur : c'était enfin Millie.

– Veux-tu me dire, nom d'un chien, pourquoi tu me fais poireauter ainsi ? demanda-t-il furieux. Je suis assez en retard

déjà comme ça. Chut, ne parle pas au téléphone et viens tout de suite. Les policiers ? Je m'en fiche, ils ne sont pas après toi. Où es-tu ?

Elle était au café d'en face.

– Monte. Tu ne crois pas que nous allons parler au téléphone, n'est-ce pas ? J'ai absolument besoin de te voir et j'ai une nouvelle à t'annoncer.

Il raccrocha brutalement. Dans sa fureur il avait failli lui dire la vérité, lui dire que cette fois l'aventure n'allait pas se terminer à la porte de l'église. Ah ! non… Cette fois, le destin avait mis sur son chemin, pour la première fois, une jeune fille aussi désirable que Beryl Stedman, et il n'allait pas la lâcher. Leur cabine était retenue et dans une heure ils seraient en route pour Liverpool. Il se passerait des mois avant que Friedman l'apprenne et ce serait facile de le propitier. Il suffirait de lui dire que ses soupçons sur les relations de Sutton avec sa secrétaire, étaient justifiés et qu'il avait fallu mettre de la distance entre le jeune ménage et Millie Trent. Quant à cette dernière, il faudrait bien qu'elle soit raisonnable. En ce moment elle était dans une de ces rages dans lesquelles elle avait coutume de se mettre et elle était bien capable de faire du scandale à la gare. Il l'endormirait et le matin, en se réveillant, il faudra bien qu'elle se résigne à l'inévitable. Sutton sourit à la pensée de ce qu'elle dirait car il connaissait la qualité du venin qu'elle déchargeait…

Entendant un bruit de voix d'hommes devant la porte il leva la tête, mais les voix s'éloignèrent. Il reprit le journal, s'efforçant de s'intéresser à la rubrique sportive. Il redoutait l'entrevue qui allait avoir lieu et il tenta de se fortifier par un remontant : il remplit un verre de champagne et le vida d'un trait.

Soudain, la porte s'ouvrit lentement… Une main tenant un revolver passa par l'ouverture. Sutton n'avait rien vu, mais un instinct lui fit tourner la tête. Pendant une seconde, il fixa le ca-

non brillant de l'arme, puis son regard remonta au visage pâle de celui qui le tenait. Sutton se redressa et sa main chercha dans sa poche son propre revolver…

Il n'entendit pas l'explosion et vit à peine la flamme qui sortit de l'arme munie d'un silencieux. Frank Sutton s'écroula sur le sol comme une masse. Il y eut un silence, puis la porte s'ouvrit toute grande et John Leslie pénétra, l'arme encore fumante à la main. Il jeta un regard sur la forme étendue par terre, se pencha pour la retourner, et se redressa après avoir contemplé le visage convulsé :

– La Mouche, dit-il tout haut, tu ne moucharderas plus…

CHAPITRE XXVIII

Le capitaine Leslie choisit pour partir un autre chemin que celui qu'il avait suivi pour entrer au club des Léopards. Il sortit par la petite porte de service et descendit les quelques marches du perron. Il manqua l'entrée de Millie Trent qui monta par l'ascenseur.

Dans le corridor, Bill, lui, avait entendu un drôle de « plop », comme une détonation sourde. Il leva les yeux et essuya son front moite ; ses doigts tremblaient en tournant les feuillets de son registre et il essayait de se persuader que ce qu'il avait entendu n'était que le bruit d'un corps à corps, une leçon que le capitaine donnait à celui qui la méritait... Rien de grave sûrement... Après tout, Sutton lui avait pris sa femme, tant pis pour lui il méritait une frottée.

Millie entra :

– Bonsoir, mademoiselle, dit Bill, très pâle et la voix étranglée.

– Où est Sutton ? s'enquit Millie.

– Sutton ? dit Bill cherchant à gagner du temps, sa main tremblante devant la bouche. Vous disiez ? Monsieur Sutton ?

– Vous savez bien de qui je parle, dit-elle soupçonneuse. Qu'est-ce qui vous prend ?

– Mais rien du tout, dit Bill reprenant du courage, je vais aller le prévenir.

– Ne prenez pas la peine, je sais où il est. Dans la salle des fêtes, n'est-ce pas ?

Elle allait passer, mais Bill lui barra le chemin.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, d'un ton inquiet.

– Il vaut peut-être mieux que je le prévienne, tenta Bill.

– Il n'est donc pas seul ? s'enquit-elle vivement.

– Non, cria presque Bill.

Les mains sur les hanches, elle le regarda de la tête aux pieds.

– Ah ! Ah !... Dites donc, Anerley, vous devez avoir reçu des ordres à mon sujet. Hein ?

Bill accueillit avec plaisir ce léger répit :

– Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire, mademoiselle Trent, objecta-t-il ; je n'ai d'autres ordres que de vous introduire auprès de lui.

– Vous avez sans doute préparé une bouteille de vin pour moi aussi ?

– Il y a une bouteille, bien sûr, dit Bill, c'est tout naturel.

Elle eut un petit rire amer :

– Je suppose qu'on vous a dit de ne pas vous en faire, si vous me trouviez endormie après le départ de Sutton ?

Bill avala sa salive, saisi par l'inattendu de cette question.

– Oui, reprit-elle, je vois que j'ai bien deviné... Eh bien, je ne vous donnerai pas la peine de me réveiller ni de vous faire mon ange gardien. Lorsque Sutton sortira d'ici, je partirai avec lui. Quel imbécile ! ajouta-t-elle avec mépris, il croit qu'il va me rouler. C'est bien ça, hein ?

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, répliqua Bill très digne, et je vous défends de porter des accusations de ce genre. Nous sommes ici dans un club respectable et...

– Ah ! Ah !... Ce club est donc respectable. C'est la première nouvelle, et vous ne vous en doutiez pas vous-même. Alors, Anerley ? Vous ne voulez pas moucharder Sutton ?

Par-dessus le comptoir, Bill se pencha et rapprochant son visage de celui de la jeune femme, il siffla :

– S'il s'agit de mouchardage, je crois que vous suffisez à la besogne vous et lui.

L'allusion était transparente, mais, sans se troubler, Millie se tourna vers Jim et lui dit :

– Savez-vous quel est l'homme que vous avez monté tout à l'heure ? C'était Leslie. Je vous ai bien vu ; j'étais en face, au café.

Bill répondit pour son fils :

– Je ne sais pas de qui vous parlez.

– Vous mentez, dit Millie vertement, Monsieur Bill Anerley, je vais vous donner un ordre à mon tour : si je n'ai pas quitté la salle des fêtes dans un quart d'heure, vous appellerez l'inspecteur Barrabal au téléphone, et si vous ne le faites pas, je ferai un de ces mouchardages dont vous parliez tout à l'heure qui foutera toute votre sale boutique par terre. Vous m'entendez ?

– Oh ! là là, quelle femme !... soupira Jim comme elle partait.

Bill se taisait écoutant de toutes ses forces. Le cri qu'il redoutait retentit : alors le propriétaire du club des Léopards appela son fils d'un signe et d'une voix rauque lui donna la recommandation qui, il le savait, allait ruiner l'œuvre de sa vie :

– Descends dans la rue et ramène le premier flic que tu verras. Si on m’arrête, tu diras à ta mère de ne pas s’en faire. Dis-lui que c’est pour Percy, elle saura ce que ça veut dire. Va.

CHAPITRE XIX

Quand Béryl reprit connaissance, elle était dans une voiture. Elle sut plus tard que son cocher, craignant de la voir prise dans la rafle, l'avait emmenée dans sa voiture. À la portière, une femme fardée et couverte de faux bijoux lui tendait un verre d'eau.

– Merci beaucoup, fit Beryl avec effort. Je vais mieux... La tête lui tournait. A-t-on... a-t-on arrêté ?...

– Ils ne l'attraperont jamais, dit une voix ; c'est ce type qu'on a pincé ce matin, et que Barrabal a fait relâcher le soir même. Il doit s'en mordre les doigts à présent...

Qui donc disait ces mots ? Beryl étonnée vit que c'était un agent de police. En s'exprimant ainsi, il manquait aux règles les plus élémentaires de sa profession. On ne devait jamais critiquer un supérieur, mais les événements le dépassaient évidemment...

– Où dois-je vous conduire, madame ? demanda le chauffeur.

Elle tâcha de se rappeler ; où avait-elle abandonné son auto ?

– Ah ! oui... Aux bureaux du *Courrier du Matin*, dit-elle.

Arrivée là, elle se fit annoncer de nouveau et Field vint à sa rencontre. Avant qu'elle eût parlé il demanda :

– Étiez-vous aux Léopards au moment du meurtre ?

– Non... j'étais dans la rue, devant la maison. Quelle horreur !...

Elle mit sa main devant ses yeux pour chasser l'image affreuse.

– Vous n'avez pas vu Collie ?

– Non. Y était-il ?

– Je crois bien qu'il y était, fit Field d'un air moitié figue, moitié raisin, et s'il n'est pas saoul et que la moitié de ce qu'il m'a raconté au téléphone soit vrai, nous allons publier l'article le plus formidable que j'aie lu dans ma vie. Et Barrabal ? Y était-il lui aussi ? Mais j'y pense, vous ne le connaissez peut-être pas ?

– Barrabal ? L'inspecteur de police ? Non, je ne le connais pas. Je n'ai vu que monsieur Tillman.

– Oh ! oh !... Field fit une drôle de grimace. Vous avez vu Tillman ?... Il était donc là lui aussi... Je me demande si Collie le sait. Il ne m'en a pas parlé tout à l'heure.

Tout d'un coup, il s'aperçut de l'état lamentable de Beryl.

– Ma pauvre enfant ! fit-il avec bonté, où allez-vous aller maintenant ? Vous avez conduit votre auto pour venir ?

Elle fit signe que oui.

– Mais vous n'êtes plus en état de conduire pour le retour. Vous avez l'air harassée.

– Je suis à bout, dit-elle en essayant de sourire, et je ne me sens certainement pas la force de tenir le volant pour rentrer à Wimbledon. M'a-t-on demandée ici ?

Elle se rendit compte de la futilité de sa question : qui pouvait la savoir au journal ? Elle demanda :

– Je voudrais savoir une seule chose : A-t-on arrêté le... celui qui a tué M. Sutton ?

Elle vit une expression de gêne, presque de consternation, s'étendre sur le visage du vieux journaliste. Elle comprit vaguement : Field se souvenait pour la première fois depuis son arrivée, qu'il parlait à la veuve de la victime.

– Je suis désolé pour vous, madame Sutton, commença-t-il... mais elle ne le laissa pas terminer :

– Ce n'est pas cela qui me préoccupe, et au risque de vous paraître sans cœur et cynique, je vous dirai que je n'éprouve pas le moindre chagrin, je voudrais savoir si on a arrêté celui qui a tué et comment M. Sutton a-t-il été tué ?

– Par un coup de revolver. Collie a entendu la détonation, à moins qu'il n'ait rêvé. On soupçonne quelqu'un, et j'imagine que la police est à ses trousses, mais il n'est pas encore arrêté.

– C'est le capitaine Leslie ?

– C'est cela. Collie m'a dit du moins que c'est le bruit qui court.

Le rédacteur en chef commençait à s'impatienter ; il y avait trop longtemps qu'il avait quitté son bureau ; de plus, l'histoire promise par Collie tardait à venir et l'heure du tirage approchait.

– Je crois, madame, que vous devriez rentrer chez vous. Nous avons ici deux ou trois jeunes reporters capables de conduire une auto. Permettriez-vous à l'un d'eux de vous raccompagner ?

Elle réfléchit un instant, puis finit par avouer :

– Je crois que ce serait plus sage de rentrer à Wimbledon. Il faut qu'on sache où me trouver si... si...

Field avait disparu vers les régions supérieures de la maison et revint en la compagnie d'un jeune homme roux.

– Ce garçon habite quelque part à Wimbledon et vous lui rendriez service en lui permettant de rentrer avec vous, madame.

Beryl, sans volonté, se leva, et Field l'accompagna jusqu'à la porte en disant :

– J'aurais dû être chez moi depuis des heures, mais je ne veux pas laisser une histoire aussi formidable que celle-ci entre les mains de n'importe qui…

Beryl se dit que pour un journaliste comme Field, le drame qui venait de s'écouler n'était qu'une « histoire », un « papier », dont son journal profiterait. Son mariage, la mort de son mari, la poursuite et l'arrestation de Leslie… tout cela n'était qu'un « papier », une nouvelle intéressante qui le deviendrait de plus en plus dans les colonnes du journal, jusqu'à ce que son intérêt s'effaçât avec le récit de l'exécution de Leslie… La jeune fille eut un frisson, et regarda presque avec répulsion le malheureux reporter qui conduisait l'auto à ses côtés. Heureusement ce dernier ne prenait aucun intérêt aux crimes qui n'étaient pas sa spécialité au *Courrier*. Il faisait la rubrique des sports, et entreprit une conversation animée sur les mérites respectifs des équipes anglaises de football, jusqu'à l'arrivée de la Peugeot devant les grilles de Hillford. La porte fut ouverte avant que Beryl ne sonna et le valet de chambre s'écria :

– Ah ! c'est enfin mademoiselle… Monsieur Friedman est là… Je lui ai dit, comment, mademoiselle s'était endormie et tout le reste… et puis on a téléphoné du *Mégaphone*… et…

Sans l'écouter, Beryl courut au studio. Elle y trouva Friedman debout devant la cheminée, la tête appuyée sur ses bras croisés sur le marbre. Il se retourna en l'entendant entrer, et Beryl fut frappée du changement survenu dans son apparence en si peu de temps. Elle l'avait quitté depuis quelques heures et elle le retrouvait vieilli de plusieurs années. Il vint à elle, trébuchant comme un aveugle et la prit dans ses bras :

– Ma pauvre petite, ma pauvre petite, dit-il d'une voix qui se brisait. Dieu soit loué, te voilà revenue...

Elle le regarda :

– Parrain, vous savez ce qui est arrivé ?

Il ne répondit pas.

– Parrain... Frank Sutton est mort, murmura la jeune fille.

Toujours pas de réponse. Le regard de Lew refusait de rencontrer le sien.

– Et... Oh ! parrain, il faut bien que je vous le dise... tous les journaux le proclameront demain matin. C'est John Leslie qui l'a tué.

Cette fois, tout en penchant toujours la tête. Lew la regarda par-dessous ses sourcils broussailleux :

– John Leslie ? Qui a pu te dire ça ?

Elle hocha tristement la tête :

– Mais tout le monde... Tous le savent... J'étais là.

– Qu'est-ce que tu dis ? Tu étais au club des Léopards ? Toi ? demanda le vieux juif suffoqué.

– J'étais allé chercher M. Collie, et quand je suis arrivée dans la rue, on venait de découvrir le meurtre. Oh ! parrain... c'était horrible... horrible...

– Mais qui t'as dit que c'est Leslie ? insista le vieux.

– Elle... Millie Trent... Je l'ai entendu crier comme une folle. Vous savez de qui je veux parler ? Millie Trent, la secrétaire de Frank. Elle poussait de véritables hurlements. Je les entendrai toute ma vie. Beryl fermait les yeux en disant ces mots.

– Où était-elle ?

– Les policiers l’emmenaient hors du club. Elle ne cessait pas d’accuser Leslie dans ses cris.

Friedman prit Beryl par les épaules et la tint à bout de bras. Il lui dit :

– Eh bien alors, ce qu’elle criait n’est qu’un mensonge. Ce n’est pas Leslie qui a tué Sutton. Si c’est nécessaire, j’irai déposer à la barre des témoins que ce n’est pas lui... J’en donnerai même la preuve.

CHAPITRE XXX

Les bureaux de Sutton étaient déserts. Tous les employés étaient partis et seul le veilleur de nuit sommeillait dans sa niche. Il n'y avait aucune lumière en dehors d'une petite lampe au dernier étage pour éclairer les rondes de nuit.

John Leslie arriva en courant, ouvrit la porte d'entrée et pénétra dans l'immeuble.

Il monta tout droit à son bureau, dont la porte n'était pas fermée. Il enleva son manteau ruisselant, avant de s'approcher de sa table. La vue d'une clef sur le sous-main lui fit froncer les sourcils. Quelqu'un avait passé par ici. Un regard sur le foyer et les papiers noircis éparpillés devant la cheminée lui fit comprendre qu'on avait cherché une piste dans ces papiers calcinés.

Il n'hésita pas à identifier celui qui s'était livré à cette recherche, car il estimait à leur juste valeur les facultés de fureteur de Joshua Collie. Mais certain petit dossier avait dû sûrement lui échapper, car il était sous clef et seul Leslie savait où il se trouvait. Il ouvrit un tiroir secret de son secrétaire et en sortit une petite boîte pleine de documents, si pleine qu'une fois le couvercle ôté, les papiers se répandirent sur le sous-main. Leslie s'installa et se mit à examiner chacun de ces documents qu'il avait collectionné durant son séjour dans la maison.

Quelques-uns de ces papiers étaient illisibles, mais deux d'entre eux étaient un drame en eux-mêmes. Deux certificats du mariage d'un certain « Henry Whigton » et d'un certain « Rudolph Stahl », deux pseudonymes favoris de Sutton. Mariages enregistrés à Capetown et à Bristol. Cette dernière ville est, on ne sait pas pourquoi, le rendez-vous préféré des bigames.

Leslie relut attentivement le second de ces certificats, celui certifiant que Rudolph Stahl avait contracté mariage avec Gwendoline Alice... Il connaissait bien le nom de famille de la jeune fille, car ce nom, tracé en belle ronde, était le sien. Au moment du mariage Leslie était en France et par conséquent n'avait jamais fait la connaissance de ce beau-frère. Il avait appris en même temps le mariage de sa sœur et son abandon, car Sutton avait filé emportant toute la dot.

Heureusement que ça n'avait pas tourné au tragique comme on aurait pu le craindre ; le mariage fut annulé sans peine, et sa sœur s'était remariée en Nouvelle-Zélande où elle était très heureuse. Mais c'était ce mariage qui avait mis Leslie sur la piste de Sutton dont il s'était promis de tirer vengeance.

Il prit ensuite un petit calepin dont les pages étaient couvertes de signes sténographiques, œuvre de Millie Trent, secrétaire émérite. C'était une sténographie particulière inusitée habituellement, et son déchiffrage avait coûté des mois de travail à Leslie. On trouvait dans ce calepin le récit de toutes leurs félonies.

Il y avait des reçus de banque prouvant que la Mouche possédait une fortune importante disséminée un peu partout. Enfin Leslie relut parmi les coupures de journaux soigneusement conservés, un entrefilet annonçant qu'un nommé Jan Stefanson, originaire de Suède, était recherché pour tentative de meurtre et pour crime de bigamie. On donnait son portrait et les renseignements le concernant. Pourquoi Sutton avait-il conservé cet entrefilet si compromettant ? Parce que la vanité des criminels est proverbiale, et que le journal, en donnant la description du criminel, ajoutait que c'était un homme de belle apparence, instruit, parlant plusieurs langues et possédant des facultés remarquables d'homme d'affaires.

Leslie remit les papiers dans la boîte et la refermant se prépara à partir. Il donnait un dernier regard autour de lui, lorsqu'il lui sembla entendre un pas dans le corridor. Ce pas fur-

tif allait et venait comme celui de quelqu'un mal au courant de la topographie des lieux. On sentait que ce visiteur nocturne s'arrêtait à chaque porte, s'efforçant de lire le nom inscrit sur chacune d'elles. Les pas s'arrêtèrent devant le bureau de Leslie et le bouton de la porte tourna lentement.

Bill Anerley entra. Il portait un manteau boutonné jusqu'au cou, et les jambes de son pantalon rouge avaient quelque chose de ridicule. Il avait dû venir en courant, car le souffle lui manquait.

– Qu'y a-t-il donc mon vieux ? demanda Leslie très amusé.

Bill ne voyait rien de drôle dans ce qui se passait, lui. Sa grande bouche faisait la grimace, et on apercevait des larmes dans ses yeux.

– J'ai tenté ma chance, et je vous ai trouvé. Un des flics m'a dit que vous êtes employé ici, dit Bill.

Les mots sortaient de ses lèvres à une allure folle. Il se mit soudain à gémir.

– Mais que faites-vous à traîner par ici capitaine ? Vous devriez être déjà loin. Ce n'est pas l'endroit où rester tranquillement assis devant une table, là où on viendra vous chercher en premier.

– C'est bien ce que je crois moi aussi répondit Leslie, dont le regard pétillait. Vous croyez que la police me recherche ? Comment mon nom est-il venu sur le tapis ?

Bill hocha la tête d'un air navré :

– C'est cette sale femelle, Millie Trent. Elle a tout hurlé à la police ; pendant ce temps, moi, je me suis défilé. J'ai eu de la veine. Mon fils est parti chercher un flic, et avant qu'on ait eu le temps de dire « ouf », la maison en était pleine. Je n'aurais jamais cru qu'il y avait tant de policiers dans le voisinage.

Il mit la main dans sa poche et en sortit une liasse de billets de banque.

– Voilà capitaine. C'est la rentrée de la journée : 28 livres. Vous aurez besoin d'argent.

Leslie ne tendit pas la main, mais il dit affectueusement :

– Eh bien ! eh bien ! Percy, que veut dire tout ceci ?

Bill pencha la tête et soupira :

– Comme j'aime vous entendre m'appeler de ce nom, capitaine... Il tendit à nouveau l'argent en disant :

– Prenez ! J'aurais voulu pouvoir vous offrir des centaines de livres, mais ceci sera suffisant pour vous sortir du pays.

Leslie ferma la main de Bill sur son argent, et mit la sienne sur l'épaule du brave homme :

– Non, mon bon ami, je vous remercie de tout cœur. Je n'en ai pas besoin. J'ai tout l'argent qu'il me faut.

Bill eut un grognement de satisfaction.

– Que le Tout-Puissant soit loué pour ça... Ça ne veut pas dire que je suis content de garder mon argent, je vous donnerais volontiers tout ce que je possède.

Il se remit à supplier :

– Capitaine, ne traînez pas ici, cette Trent est déchaînée, et vous allez vous trouver dans le pétrin d'un moment à l'autre...

– Où est-elle ? demanda Leslie. Mais Bill n'en savait rien :

– Elle a quitté le club, on l'a emmenée, puis le médecin de la police est venu et on a porté le corps à l'hôpital. Je me demande pourquoi d'ailleurs, car Sutton était bien mort, allez. Oh ! mon capitaine, ne croyez pas que je vous donne tort.

Une fois de plus, sa voix se fit suppliante :

– Filez vite, capitaine, filez. Soyez raisonnable et ne traînez pas. Vous devriez être déjà en route pour la côte en ce moment voyons. Qu'est-ce que vous attendez, bon sang ?

Leslie s'assit tranquillement, se carra dans le seul fauteuil confortable de la pièce, en détendant voluptueusement ses longues jambes et déclara gaîment :

– J'attends de voir ce qui va se passer, mon bon Percy.

– Ce qui va se passer ? dit Bill d'un ton mélodramatique, vous en aurez pour trois semaines entre votre procès et la corde. Voilà ce qui va se passer. Qui est-ce qui vient ?...

Debout, la tête penchée, Leslie tendait l'oreille. On entendait des pas.

– Hum... nous allons avoir de la besogne cette nuit, il me semble. Passez par là, mon vieux Percy (il montrait une petite porte), et dès qu'on entrera, pour Dieu filez.

Il lui tendait la main :

– Dieu vous garde, capitaine, dit la voix de Bill qui s'étranglait.

– Oui mon bon, et n'oubliez pas « Si vous allez au Paradis avant moi... »

Leslie reprenait la fameuse plaisanterie du trou d'obus.

– Je leur dirai que vous êtes occupé... acheva Bill qui essayait de sourire.

Dès qu'il fut sorti, Leslie alla à la porte : c'était Tillman, très droit dans son manteau ruisselant de pluie, un sourire sardonique sur les lèvres.

– Eh bien Tillman, qu'est-ce que vous voulez encore ? Vous venez chercher vos appointements ?

Tillman jeta tout autour de lui un regard intrigué :

– Où est Mlle Stedman ?

– À Wimbledon, je pense. En tous cas si vous voulez de ses nouvelles, je puis vous annoncer qu'elle n'a pas pris le train pour l'Écosse.

Mais Tillman réfuta :

– Elle n'est certainement pas à Wimbledon.

Il eut un regard soupçonneux sur les portes :

– Vous ne l'avez pas encore vue ?

– Elle a quitté Wimbledon ? Avec qui ? Comment le savez-vous ?

C'est Tillman cette fois qui prit ses aises en s'asseyant sur un coin du bureau, en homme décidé à s'incruster.

– Elle est partie avec vous répliqua-t-il froidement. Tout au moins c'est ce que m'ont suggéré les domestiques, et comme j'ai rencontré cette jeune fille un peu plus tard devant le club des Léopards, que faisait-elle donc là si elle n'y était pas avec vous ? Vous ne saviez pas qu'elle était là, pendant que se déroulait certain événement regrettable... que nous connaissons ?

Leslie avait perdu son impassibilité.

– Vous êtes sûr ? Aux Léopards ? Ce n'est pas possible.

Tillman fit signe qu'il en était parfaitement sûr. Leslie insista :

– Comment le savez-vous ?

– Je vous dis que je l'ai vue de mes yeux. J'allais au club, oh... dans l'exercice de mes fonctions, et malheureusement un peu tard ; les sifflets de la police partaient comme j'arrivais. Je me suis trouvé tête-à-tête avec elle, et c'est moi qui l'ai mise dans un taxi, sans qu'elle s'en soit, je crois, bien rendu compte, avant d'entrer au club faire mon métier.

Leslie haussa les épaules, et s'enquit sur le même ton :

– Puis-je alors, vous demander, avec tous les égards qui vous sont dus, si vous savez quelles sont les raisons qui ont fait quitter Wimbledon à Mlle Stedman ?

Tillman eut un geste impuissant :

– C'est ce que je voudrais bien savoir moi aussi. Tout ce que je sais, c'est que Mlle Stedman – alias Mme Sutton – avait disparu de la maison Friedman aussitôt après votre propre départ et que la dernière vision que j'eus de la maison fut le vieux Friedman qui la cherchait comme un fou de tous les côtés en criant vengeance contre quelqu'un... contre vous, sans doute ?...

– Sans aucun doute, répondit Leslie, et puis ?

– Et puis, c'est tout ce que sus jusqu'à ma rencontre avec cette jeune femme devant le club d'où j'arrive en droite ligne, car... j'en arrive.

Il avait appuyé sur ces derniers mots, et Leslie le regarda en face :

– En quoi vos allées et venues peuvent-elles m'intéresser ?

– Vraiment ? Si je vous dis que j'étais au Léopards au moment où se commettait le meurtre...

– Eh bien ? fit Leslie avec indifférence.

Tillman attendit un instant :

– Ça ne vous intéresse pas non plus ?

– Pas beaucoup, fut la réponse.

– Ça vous intéresse-t-il davantage d'apprendre que Sutton a été assassiné ?

– Ça ne m'étonne pas, ça devait arriver un jour ou l'autre.

– C'est vrai, je vous ai entendu dire quelque chose comme ça, ce matin.

John Leslie se dressa, et les mains dans les poches, s'approcha lentement de Tillman :

– Aurez-vous enfin l'obligeance de me dire qui diable êtes-vous ?

– Ça n'a pas grand intérêt, sourit Tillman, ce qui en a, c'est de savoir qui a tué Sutton ?

Leslie haussa de nouveau les épaules.

– Ça c'est l'affaire du jury du coroner demain. Nous payons assez d'impôts pour que la justice fasse son métier, sans que nous nous en mêlions. Vous ne voudriez pas enlever le pain de la bouche des honorables auxiliaires de cette justice, en me demandant le peu que je sais dans une affaire que ces malheureux mettront des semaines à élucider ?

Tillman se mit à rire :

– Vous avez un certain culot, dit-il.

– Et vous ? Avez-vous encore quelque chose à faire ici ? N'avez-vous rien à faire ailleurs ?

– Si, des choses très importantes.

– Je ne vous retiens pas...

À ce moment le regard de Tillman tomba sur la main de Leslie : le dos de cette main présentait une cicatrice fraîche et même une légère trace de sang.

– Qu'est-ce que vous avez là sur la main ?

Leslie sembla s'en apercevoir ; il sortit son mouchoir, s'essuya :

– Du sang. Ce n'est rien, je me suis cogné la main. Ça vous impressionne ?

Tillman dit sérieusement cette fois :

– Vous étiez au club cette nuit. On vous a vu entrer. Avez-vous rencontré quelqu'un de connaissance ?

Leslie eut un sourire excédé :

– Je me demande pourquoi je prends la peine de répondre à toutes vos sacrées questions ? Pourtant je vais vous dire que le seul personnage que j'ai rencontré fut M. Joshua Collie.

Tillman sursauta :

– Collie ? répéta-t-il incrédule, il était au club lui ?

– Parfaitement.

– Il était à l'intérieur au moment du meurtre ?

– Je le suppose. Pourquoi ça a-t-il l'air de vous embêter ?

Du coup Tillman perdit ses grands airs :

– Je me demande pourquoi serais-je embêté ? commença-t-il, puis il se tut.

– Ah, ah, je sais où le bât vous blesse, mon bon ami, c'est que Collie est un journaliste. Sutton ne s'est pas montré curieux en vous engageant, mais moi j'ai un complexe de curiosité et j'ai pris mes renseignements...

Tillman n'était pas homme à se démonter facilement :

– Frank Sutton est mort, il venait de se marier et...

– Il était même marié depuis nombre d'années, mais je ne vois pas ce que ça vient faire... Que voulez-vous de plus ? demanda Leslie. Je vous conseille de rentrer chez vous, mon cher monsieur, vous n'avez plus rien à faire ici. Il alla ouvrir la porte toute grande.

– Les domestiques m'ont dit que Mme Sutton vous avait suivi, fit Tillman tout à fait déconcerté cette fois.

– J'espère bien que non, fut la réplique finale de Leslie.

Le son des pas de Tillman qui s'éloignait s'était à peine éteint que la troisième interruption de la soirée se produisit. Leslie reconnut aussitôt le pas léger de celle qui arrivait : il fut d'un bond à la porte. Comme il l'ouvrait, Beryl tomba dans ses bras.

– John, John, chéri fit-elle toute essoufflée.

– D'où venez-vous ? demanda-t-il vivement.

– De Wimbledon. Non, non, je ne suis pas toute seule. Parrain est en bas dans l'auto. Il m'a chargée de vous dire qu'il monterait si vous aviez besoin de lui.

– Lew en bas ?... Vous étiez aux Léopards ce soir, vous savez tout ?

– Frank ? Oui. John, il est mort n'est-ce pas ?

– Oui chérie, Sutton est mort. Mon petit, c'est pour vous que tout ceci me désole.

Beryl n'avait pas la force de poser la question qui la tourmentait, et Leslie vint à son aide :

– Vous voulez me demander où je me trouvais quand on a tiré sur lui, n'est-ce pas ?

– Vous n'avez pas... vous n'avez pas... Oh John, répondez-moi... Qui l'a tué ?

John Leslie n'osa pas la regarder, de peur qu'elle ne lise la réponse dans son regard.

CHAPITRE XXXI

– Quel que soit celui qui l'a tué, dit gravement Leslie, Sutton a mérité son sort. Il méritait au moins le bagne pour avoir tué le pauvre Larry Graeme.

« Beryl chérie, je suis très gêné par cette mort pour vous révéler certaines choses concernant Sutton. Pourtant la vérité vous est due. Asseyez-vous mon petit, vous avez l'air vannée. Pourquoi êtes-vous partie de Wimbledon ? Tout le monde croit que vous m'avez suivi, que vous avez couru après moi.

– Mais non, répondit vivement la jeune fille, après votre départ dans le jardin, je suis allée dans mon boudoir et je m'y suis endormie. Parrain est monté me chercher et ne m'a pas trouvée, mais il n'a pas du tout pensé, lui, que j'étais partie vous retrouver. Il a cru que j'avais appris tout sur Frank Sutton, et que je m'étais enfuie. Quand je me suis réveillée, j'ai trouvé une maison vide, et c'est seulement alors que je suis partie à votre recherche... Maintenant dites-moi ce que je dois savoir.

– D'abord, dit John en souriant, il faudra que vous me disiez pourquoi vous êtes partie me retrouver ? Il s'assit sur le bras du fauteuil et caressa les cheveux de la jeune fille.

– C'est bien simple ; je me sentais devenir folle à la pensée de ne plus vous revoir. Je suis allée à votre hôtel, puis à ce journal, vous savez bien, celui de Collie. Là, on m'a dit que vous étiez peut-être au club des Léopards et j'y suis allée.

Elle frissonna à ce souvenir.

– Ma pauvre chérie. Leslie la pressait tendrement dans ses bras, moi qui souhaitais tant... à quoi bon maintenant...

– Mais ce n'est pas vous qui avez fait ça ? demanda Beryl sanglotant à demi, parrain jure que vous êtes innocent. Ce n'est pas vous qui avez tiré sur Frank ? Vous n'êtes pas capable de tuer un homme sans défense ? John, répondez-moi ?

– Calmez-vous, chérie, ne dites plus rien. Vous ne devriez pas être ici… Je vais vous conduire à Lew. Comment a-t-il consenti à vous amener ?

Leslie ajouta avec une tendresse infinie dans la voix :

– Ma petite fille, je voulais tant vous garantir d'un pareil destin, vous sauver des mains de Sutton.

Elle insistait pour avoir une réponse à sa question :

– Non, non, vous n'avez pas pu faire un geste aussi affreux, j'en suis sûre. Même si vous avez tiré, c'est qu'un motif terrible a dû vous pousser.

– Il y avait en effet, des motifs graves pour que Sutton trouve cette mort… mais nous n'en parlerons plus ce soir, chérie. J'ai lutté pendant des mois, et je constate que tous mes efforts ont été vains. Je voulais vous épargner une humiliation, garder votre nom en dehors de ce scandale, et je n'ai pas réussi. Si seulement il ne vous avait pas épousée aujourd'hui…

Elle se leva et se tint toute droite, dans un effort héroïque pour se dominer et donner à John l'impression qu'elle avait reconquis, tout son sang-froid, mais la pauvre enfant paraissait plus fragile que jamais.

– Je serai raisonnable maintenant, John, je vous le promets. Dites-moi ce que vous allez faire ? Vous ne devriez pas rester ici une minute de plus. Avez-vous assez d'argent sur vous ?

– Il semble que tout le monde veut m'offrir de l'argent ce soir, sourit Leslie.

– Pensez donc à votre sécurité et pas aux autres, fit Beryl agacée.

– J'y pense, soyez tranquille.

On entendait des pas dans le corridor et Beryl se dit qu'on l'avait traqué, et le son de ces pas la fit pâlir encore :

– C'est la police, murmura-t-elle.

Leslie se précipita vers la porte et poussa doucement le verrou. Juste à temps car le bouton tournait déjà sous l'impulsion d'une main furieuse, tandis qu'une voix animée d'une rage folle, criait des mots incohérents et appelait Leslie, clamant vengeance.

– C'est Millie Trent, dit-il tout bas, entrez là. Il montrait le réduit d'où Bill était parti. Descendez par là retrouver Lew, ou si vous voulez rester, ne faites pas de bruit.

Il se pencha et l'embrassa, puis il montra la cachette du doigt. Dès que Beryl fut hors de vue, il alla tirer le verrou : Millie qui s'appuyait contre la porte, faillit tomber en entrant. Elle était échevelée, les vêtements en désordre, et ses grands yeux paraissaient énormes dans son visage livide : elle resta là montrant Leslie du doigt, l'air d'une folle :

– Lâche… Bourreau… Assassin… criait-elle, d'une voix étranglée.

Elle n'avait pas de manteau, sa robe ruisselait de pluie, ses bas étaient couverts de boue.

– Et alors ? fit Leslie ; le calme de sa voix fit baisser le ton de celle de Millie, qui se remit à gémir :

– Misérable assassin… Vous l'avez tué… Vous aviez menacé de le faire et vous avez tiré sur lui. Vous n'étiez pas de force à lutter contre lui et vous l'avez abattu comme un chien…

– Comme un chien enragé, vous devriez ajouter, fit John, d'une voix implacable. Il n'était pas autre chose.

Par deux fois, Millie ouvrit la bouche pour crier, sans y parvenir ; poussant alors un rugissement, elle plongea la main dans son sac, mais avant qu'elle ait pu viser, John lui tordit le poignet, et lui arracha le revolver qu'il jeta au loin :

– Sale lâche, gémit-elle, mais je vous verrai sur l'échafaud. Je vous ferai pendre pour ça. Barrabal vous aura. Je n'ai pas peur de vous, bourreau !... J'ai emmené quelqu'un avec moi qui saura traîner votre nom dans la boue.

– Taisez-vous.

Il la jeta dans un fauteuil, où elle resta tranquille pendant un moment, trop exténuée pour faire un mouvement.

– Quelle femme êtes-vous donc ? La voix de Leslie se fit plus dure encore : Voici des années que vous êtes sa complice dans tous les vols qu'il a commis. Vous avez été son associée dans toutes ses canailleries. Vous avez supporté sans broncher de lui voir briser la vie de tant de jeunes filles... Vous, oui vous, madame Sutton.

– C'est faux. Il les a toutes abandonnées. Croyez-vous que j'aurais supporté autre chose ? Ah, ah, madame Sutton... Vous saviez ça, hein ?

– Je le savais et j'ai tenté de vous le faire avouer, ce matin dans cette même chambre. Je vous ai défiée au point de presque vous le faire admettre.

Elle se leva soudain et courant à la porte qu'elle ouvrit toute grande :

– Je vais aller dire à la police que vous êtes là, cria-t-elle, ils vous cherchent partout, le saviez-vous ?

– Ils vont bientôt vous chercher également, fit froidement Leslie.

Elle revint et lui dit, le visage contre le sien :

– Je me fiche de tout ce qui peut m'arriver, et puis je sais comment me débrouiller. C'est vous qu'ils auront, vous... voleur... bagnard... assassin... Oh Seigneur, que je vous hais... Mais je vous aurai, je vous aurai.

Leslie ramassa le revolver qu'il déposa sur sa table.

– Est-ce avec cette arme que votre mari a tué Larry Graeme ?

– Il était en état de légitime défense, dit Millie rageuse, Graeme était armé. On l'a trouvé le revolver à la main. Oui Frank l'a tué, et il vous aurait tué vous aussi, s'il avait pu se douter. Leslie, je vous aurai, dussé-je mourir pour ça. Vous avez tué Frank...

– C'est faux.

C'était la voix de Beryl. Elle était là depuis un instant et affrontait la créature à moitié folle :

– Ah ! ah ! vous étiez ici ? J'aurais dû m'en douter.

– J'étais avec M. Leslie pendant toute la soirée, répondit Beryl.

– Alors vous étiez sans doute avec lui aux Léopards, se moqua Millie, mais Leslie intervint :

– Non, mademoiselle n'était pas avec moi aux Léopards, assura sa voix tranquille.

Millie lança un regard de haine à la jeune fille.

– Ah ! ah ! il ne veut pas qu'on mêle le nom de sa bonne amie à tout ceci, n'est-ce pas ? Mais ça arrivera qu'il le veuille ou non. Il y aura assez de boue pour tout le monde, allez.

– Je trouve que je suis assez salie comme ça en portant son nom, répliqua Beryl.

– Il était bien assez bon pour moi, ce nom, dit Millie, sans se rendre compte de l'inconséquence de ce propos.

– Pourquoi alors ne le portiez-vous pas ouvertement ? demanda la voix implacable de Leslie. Je vais vous le dire : parce que vous étiez à l'affût de toutes les sales combines qui pouvaient vous rapporter de l'argent. Taisez-vous... Il y a dans les prisons de ce pays des gens qui y pourrissent, envoyés là par votre mari et vous. Celui que j'ai remplacé ici est condamné à perpétuité, uniquement parce qu'il a eu l'idée malheureuse de regarder de plus près les affaires de Sutton. Il ne sait pas que c'est à lui qu'il doit sa condamnation. À Sutton et à vous. Sutton était la Mouche, et vous... vous tapiez ses mouchardages sur votre machine. Ce n'est pas une fois mais dix que votre mari méritait la mort qu'il a eue. Et encore il n'a pas assez payé pour toute la misère et le malheur que lui doivent tant d'êtres humains.

– Vous l'avez tué, répétait Millie en gémissant, c'est tout ce que je sais... Je vous ferai arrêter.

– Faites-moi arrêter, fit soudain Leslie. Allez chercher un agent et ramenez-le ici.

Il la mit dehors et ferma violemment la porte derrière elle.

– Vous êtes donc fou ? haleta Beryl, il faut fuir, vous ne voyez donc pas ?...

Mais Leslie dit qu'il voulait savoir avec qui Millie était venue :

– Je crois que je le sais, dit-il, mais je veux m'en assurer.

Il ouvrit la porte et jeta un regard dans le corridor. À quelques pas, appuyé au mur avec une expression de fatigue extrême, Joshua Collie essayait de tirer sur une cigarette humide, collée à sa lèvre.

CHAPITRE XXXII

– Entrez donc Collie. C’est vous qui avez accompagné ici cette délicieuse jeune femme ?...

– Dites qu’elle m’a accompagné, traîné plutôt, répondit Collie, lamentablement. Quelle maîtresse femme... Mais toutes les femmes ne le sont-elles pas ?

Il s’aperçut soudain de la présence de Beryl qu’il salua :

– Je crois que ma présence est inattendue et que je suis de trop ?

– Vous êtes toujours de trop, Collie, et votre présence est toujours inattendue, remarqua Leslie, ce qui fit sourire Joshua qui parut prendre cette réflexion comme un grand compliment.

– Pauvre petite... dit-il en hochant la tête. Devant l’air étonné des deux autres, il ajouta : je pense à la malheureuse qui vient de nous quitter... il y a quelques secondes.

Il jeta un regard sur son manteau transpercé de pluie et sur son ineffable chapeau de paille qui n’avait plus de forme, et soupira :

– C’est drôle comme toutes les affaires à sensation se passent par mauvais temps, quand la pluie tombe à flots, et que les taxis fuient sous votre nez. Je me souviens que c’est par une nuit pareille que le docteur Crippen tua sa femme et l’enfouit dans sa cave à charbon. Je vous signale en passant qu’on a fermé le club.

– Les Léopards ?

– Oui, le geste est un peu arbitraire de la part de la police. Heureusement que le bar a été fermé en dernier lieu. J’y étais

pour quelque chose car je suis du dernier mieux avec l'agent qui en était chargé. C'est un charmant garçon qui ne boit que de l'eau minérale...

Leslie croyait jusqu'ici que Collie était parti des Léopards avant le meurtre...

– Comment ? Vous étiez encore là lorsque... hum.

– Lorsque... hum... répéta Collie, lorsque le dirons-nous, le drame s'est déroulé ? Oui, j'en suis un témoin oculaire.

John fit un pas en avant et la jeune fille crut le voir pâlir. Joshua, les yeux sur le visage de Leslie, continua lentement :

– J'en fus un témoin oculaire... si on veut... J'ai vu quelqu'un tirer mais je ne pourrais pas jurer que je le reconnaîtrais... Ensuite, ajouta le reporter, de cette façon exaspérante qui était la sienne, supposons qu'il soit reconnu et qu'il passe aux Assises ? Quelles en seraient les conséquences ? Je ne suis pas avocat, mais je sais que lorsqu'on tire sur un criminel et en état de légitime défense on est acquitté. C'est la même hypothèse que Millie Trent vient de faire tout à l'heure en parlant du meurtre de Graeme. Mais ce sont là des questions auxquelles ne peut répondre un simple reporter, si brillant et consciencieux qu'il soit...

– Il y en a une à laquelle vous pouvez répondre Collie. Le nom de Mlle Stedman sera-t-il mêlé à tout ceci ?

– On ne peut plus l'éviter... maintenant.

– Le récit des événements ne peut-il s'arrêter en ce qui la concerne, à son mariage ?

– C'est bien ce qui se passera dans mon article, répondit Collie, mais la police s'en tiendra-t-elle là ?

Il y eut un silence puis Leslie réfléchit tout haut :

– Tillman l’a vue.

– Tillman ? cria presque Joshua, d’une petite voix aiguë. Il était donc là ?

– Il se trouvait devant l’immeuble des Léopards, et il a rencontré Mlle Stedman.

– Dans la rue alors. Et il l’a vue ?... Hum c’est bien fâcheux. Mais êtes-vous sûr qu’il n’est pas entré au club ? Vous ne lui avez pas parlé ? Vous a-t-il vu ? s’enquit le reporter avec vivacité.

Leslie le rassura sur ce point et Collie gémit :

– C’est très malheureux. C’est la dernière chose que j’eusse souhaitée.

À l’entendre on eut cru que le drame entier avait été préparé par lui dans ses moindres détails...

Soudain comme si une pensée lui était venue, Leslie s’adressa à Beryl avec une certaine brusquerie :

– Vite, vite regagnez votre auto et filez à Wimbledon.

– Mais chéri, protesta la jeune fille.

– Non, j’insiste. J’ai besoin d’être seul et je ne le serai qu’après vous avoir accompagnée chez vous. Il faut que je cause avec M. Collie encore cette nuit, et je tiens particulièrement à revoir le sieur Tillman. Il ajouta avec une grimace : Je crains qu’il ne soit un personnage difficile à manier...

– C’est un garçon fort bien, dit Collie. Du moins en dehors de ses fonctions. Je n’affirmerais pas que son caractère soit d’une noblesse au-dessus de certaines contingences... mais... on peut dire que c’est un brave homme, malgré tout...

– C’est ce qui nous reste à découvrir, conclut Leslie.

Pendant tout le trajet de Londres à Wimbledon, Friedman resta silencieux, rencogné dans un coin de l'auto et tenant la main de Beryl entre les siennes. Il avait accueilli Leslie d'une simple poignée de main, sans dire mot. Ce dernier avait fait quelques essais de conversation, qui étaient tombés à plat et il fut content d'arriver enfin à Hillford. Revenu dans l'atmosphère de son home, Friedman sembla reconquérir un peu de son équilibre. Les événements de cette soirée l'avaient terriblement secoué et Beryl constata, avec un serrement de cœur, que son parrain devenait bien vieux. Il demanda à la jeune fille :

– Restes-tu avec nous ou bien préfères-tu monter chez toi ?

– J'ai déjà dormi parrain, répondit-elle doucement, et je me demande maintenant, si j'ai bien fait.

– Moi, j'en remercie le Ciel, fut la réponse brève du vieillard.

Ils allèrent dans le studio et restèrent silencieux, jusqu'à l'arrivée du café et des liqueurs. Lew se versa un grand verre de cognac qu'il avala d'un trait.

– Ah, ça va mieux, dit-il comme il s'installait dans son fauteuil et tendait ses mains tremblantes à la chaleur du feu : quelle nuit, mon Dieu...

– Parrain... vous saviez tout, n'est-ce pas ?

– Au sujet de Sutton ? Oui, j'ai tout appris. Se tournant vers Leslie il s'enquit : c'est vous qui lui avez dit ? Elle sait maintenant qui était Sutton ?

– Pas encore, fit John.

Beryl les regarda sans comprendre.

– Qui était ?... Je ne comprends pas.

– Sutton était la mouche, dit rudement Lew, et il était quelqu'un d'autre encore. Béryl, ma petite fille, te souviens-tu de ce que je t'ai raconté, un de ces soirs, dans cette même pièce, à propos de celui qui pratiquait l'escroquerie au mariage ?

– Oui, vous avez même ajouté que c'était plus propre de voler. Je me suis demandée ce que vous vouliez dire, et vous nous avez raconté des tas de choses au sujet de ce vilain monsieur. Oh… est-ce que ce serait ?…

– Parfaitement, dit Lew, et quand je l'ai appris, j'ai failli devenir fou.

– Comment avez-vous su Friedman ? demanda John, qui s'était posé la question toute la soirée.

– Je dois dire que mes soupçons s'étaient un peu éveillés au sujet de Sutton et de cette femme, la Trent. Ils étaient seuls ici, et j'ai cru les entendre se disputer. Ce n'est guère dans mes habitudes d'écouter aux portes mais, ajouta le vieux juif, en serrant la main de Béryl à la faire crier, j'avais ton bonheur à considérer, et je n'allais pas m'arrêter à des considérations de convenances. Il fallait absolument que je sache qu'est-ce qu'il y avait entre Sutton et cette femme. Alors, je tournai doucement le bouton de la porte et j'écoutai. J'ai tout appris : je sus que je venais de marier mon enfant à la Mouche, recéleur, voleur, canaille. Je sus que c'était lui l'escroc au mariage, et que sa femme légale était Millie Trent. Je sus enfin que, cette fois, il n'allait pas abandonner sa femme à la porte de l'église ; il ne voulait pas te lâcher, ma Béryl.

J'ai senti alors que je devenais fou… Comment ne suis-je pas entré pour l'étrangler sur-le-champ, je me le demande… Il aurait mieux valu peut-être. Mais à cet instant je ne pensais qu'à toi, encore ignorante de toute cette horreur et cette pensée me donna des forces. Je montai alors te raconter tout ; j'allai auprès de toi pour autre chose aussi : Te souviens-tu lorsque tu étais petite, ces terribles accès de colère qui me prenaient parfois ? Te

souviens-tu comme j'allais te chercher pour que ta douceur me rende le calme ? C'est ça que je voulais que tu m'aides à retrouver, mon équilibre et mon sang-froid. Tu n'étais pas dans ta chambre ; si j'avais eu toute ma raison j'aurais regardé dans le boudoir, mais dans mon trouble je crus que toi aussi tu savais et qu'affolée tu avais pris la fuite... Quand un homme est dans l'état où je me trouvais, il cesse de raisonner. Je me précipitai dans ma chambre pour enlever tout le tralala que je portais pour ton mariage, sans bien savoir ce que je faisais, et je descendis à la recherche de Sutton, mais il était parti. Je savais où le trouver ; prenant l'auto je partis sur ses traces.

Elle comprenait maintenant, et se levant elle regarda Lew avec terreur :

– Vous étiez aux Léopards ?...

– Oui, j'y étais. Je t'ai raconté que je connaissais celui qui dirigeait le club et que je lui avais prêté de l'argent. Je savais que je pouvais compter sur lui.

– En réalité, vous étiez le monsieur qui dormait au numéro quatre ? sourit Leslie.

– Oui. Je n'avais qu'une idée en tête : en finir avec Sutton. Seul Anerley me vit arriver au club ; je lui dis que j'avais besoin d'une chambre pour me reposer et je lui demandai que personne ne vienne ma déranger. J'eus la chance que cette chambre touchât à celle de Sutton ; à travers la mince cloison je surpris toute sa conversation téléphonique avec la Trent. J'ouvris la porte de sa chambre, et il me vit.

Comprenant, il sauta sur ses pieds et attrapa son revolver. Alors... je tirai...

– Vous l'avez tué ? C'était vous ?... vous ?... Beryl le regardait avec de grands yeux. C'est vous qui l'avez tué, parrain ?

Lew pencha tristement la tête :

– Je l'ai tué et je n'en ai pas le moindre remords. Je passerai en jugement. Si jamais un individu a mérité la mort, c'est bien celui-là.

Beryl affolée se tourna vers Leslie :

– Vous le saviez alors ?

– Il le savait, intervint Lew, comme je tirais j'ai senti quelqu'un qui tapait sur mon bras, et me retournant, j'aperçus Leslie. Il m'arracha mon arme et me poussa vers un petit escalier de service, connu du seul Anerley et je m'échappai sans que personne me voie.

– Oh mon parrain chéri…

Elle était à ses pieds, embrassant les mains du vieillard, entourant ses genoux de ses bras ; elle pleurait et riait à la fois, presque folle. Ils eurent de la peine à la calmer et quand elle revint à elle, Leslie était parti.

– Il est allé à la recherche de Tillman, lui expliqua Lew.

– Pourquoi Tillman ? Qu'est-ce qu'il vient faire ? Quel est donc cet homme ?

Friedman ne sut pas lui dire. Il avait autre chose à faire de plus sérieux. Aussitôt parti le médecin venu pour Beryl, il appela son chauffeur :

– Vous allez me conduire au commissariat de police de Bow Street. Vous me laisserez là-bas, vous ramènerez la voiture ici et à partir de ce moment vous prendrez les ordres de Mlle Beryl.

Il passa une demi-heure à mettre de l'ordre dans ses papiers, puis prit l'auto qui roula vers la ville. Elle avait à peine franchi le portail, que dans la maison, la sonnerie du téléphone retentissait frénétiquement… Trop tard…

Il était minuit et demi quand la voiture, couverte de boue, s'arrêta devant la façade maussade du commissariat. Lew Friedman resta un instant sous la pluie à répéter ses dernières instructions au chauffeur.

– Non, Jones, pas besoin de vous occuper de me reprendre, dit-il avec une certaine ironie souriante, il se passera sans doute quelque temps avant que vous ne me conduisiez de nouveau, mon ami. Voyez le capitaine Leslie demain matin c'est avec lui que vous déciderez si vous restez encore ou non à mon service.

Il attendit que l'auto eut démarré avant de gravir les marches du perron et de se présenter à l'agent de service à l'entrée :

– Je voudrais parler à l'inspecteur de garde, dit-il, et l'agent le conduisit dans le bureau brillamment éclairé.

À ce moment s'y trouvaient un sergent en uniforme et l'inspecteur en civil, en train de donner des instructions à un de ses subordonnés.

Lew se présenta.

– Je vous connais très bien, monsieur Friedman, dit aimablement l'inspecteur. Qu'est-ce que nous pouvons faire pour vous ? Avez-vous perdu quelque chose ?

– Messieurs, dit Friedman, d'une voix qui ne tremblait pas, je viens me constituer prisonnier pour un meurtre. Vers neuf heures trente, ce soir, j'ai tué, d'un coup de revolver, un homme connu sous le nom de Frank Sutton, mais que vous connaissez peut-être mieux sous le surnom de la Mouche. Cela s'est passé au club des Léopards.

L'inspecteur le regardait abasourdi, puis soudain il eut un gros rire :

– Bon, bon, vous êtes acquitté. J'ai peur, monsieur Friedman, que le vin vous ait porté à la tête ce soir…

Friedman insista avec impatience :

– Je parle sérieusement. Je vous dis que j'ai tué cet homme.

L'inspecteur secoua la tête.

– Et moi, je puis vous assurer que vous ne l'avez certainement pas tué, dit-il, car j'arrive du Middlesex Hôpital où je viens précisément de voir votre Sutton, dont le vrai nom est Stahl, non seulement en vie, mais ne portant aucune espèce de blessure.

Lew ne pouvait en croire ses oreilles ; il se passa la main devant les yeux, se demandant s'il ne rêvait pas. Sutton en vie ?...

– Je ne comprends plus, dit-il d'une voix altérée, mais pourquoi est-il à l'hôpital s'il n'est pas blessé ?

– Je vais vous le dire : d'après ses propres déclarations, il a bu par inadvertance, la boisson narcotique qu'il avait préparée pour endormir une de ses amies. En réalité, il est simplement intoxiqué, et d'autre part, si les dénonciations de cette petite amie son exactes, Sutton sera suffisamment guéri pour être pendu dans six semaines.

CHAPITRE XXXIII

En général, Field quittait son bureau du journal à six heures du soir. Sans doute, les journalistes, de par les nécessités de leur profession, ne sont pas tenus à des heures régulières, et il leur arrive de regagner le sein de leur famille à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Mais les secrétaires de rédaction, au contraire, sont gens d'habitudes, qui prennent tous les soirs le même train de banlieue, et dont un tremblement de terre ne changerait pas l'horaire.

Aussi fallait-il un événement extraordinaire, pour qu'à une heure du matin, nous trouvions Field à sa table de travail, le cigare entre les dents, des yeux cernés de fatigue, mais brillants de satisfaction, derrière ses lunettes. Il étalait devant lui, un numéro du *Mégaphone,* une morasse de leur première édition encore toute humide. Comment Field avait pu se procurer ce spécimen, c'était affaire entre lui et sa conscience...

En face de lui, Joshua Collie se pavanait dans le fauteuil directorial ; une assiette de sandwichs et un demi de bière étaient posés sur une petite table devant lui.

– Ah ! Collie, il y a des moments merveilleux dans la vie... Field devenait parfois lyrique vers la fin d'une nuit de travail. Des moments comme celui où vous recevez votre premier billet d'amour, écrit par la main d'une jolie femme...

– Pour ma part je n'ai jamais reçu rien de tel, protesta Collie, la bouche pleine.

– Ce n'est pas à vous que je pense, mon pauvre ami, mais à des hommes plus séduisants. Il y a aussi la joie du guerrier après la victoire, et Field but une gorgée de bière à son tour,

mais rien ne vaut le plaisir de fourrer le nez dans la feuille de la maison d'en face.

– Du coin de la rue, corrigea Collie, qui adorait mettre les points sur les i.

– Si vous voulez. Cette fois, nous les avons eus.

– Pardon, pardon, murmura Collie, c'est moi qui les ai eus.

– Si vous voulez encore. Vous êtes le principal artisan de la victoire. Mais si je ne vous avais pas mis l'épée dans les reins, si je n'avais pas secoué votre inénarrable paresse, vous n'auriez jamais saisi cette occasion unique d'avoir l'article le plus sensationnel que le journal ait imprimé. Je serai juste : je reconnais, Collie, que vous avez flairé la piste de la Mouche, avant que personne à Fleet Street[3] en ait seulement soupçonné l'importance. Cette feuille de chou – il montrait l'épreuve du *Mégaphone* – a eu beau lancer dessus le plus fin de ses limiers, vous avez enlevé le morceau sous son nez, et vous lui avez brisé les reins. Et ce résultat…

– Ce triomphe, corrigea de nouveau Collie, sans la moindre modestie.

– Disons ce couronnement, a été votre découverte que la Mouche est toujours en vie. Je trouve que c'est un tour de force[4].

– Mon chef-d'œuvre[5], suggéra Collie.

---

[3] Fleet Street à Londres est la rue des journaux, comme la rue du Croissant à Paris. (N.d.T.)

[4] En français dans le texte.

[5] *Idem* (N.d.T.)

Le timbre du téléphone grésilla. Nonchalamment, Field prit l'écouteur en disant :

– Rien ne nous intéresse plus maintenant que d'aller nous coucher...

C'était une communication du portier ; à mesure que Field écoutait, son sourire s'épanouissait.

– Ça, c'est plus fort que tout, murmura-t-il. Il ordonna de faire monter, puis se tournant vers Collie :

– C'est un de vos amis qui veut vous féliciter.

Il faut dire qu'à cette heure, Collie ne se sentait aucune envie de recevoir les félicitations de ses amis ; il commençait lui aussi, à sentir la fatigue de cette nuit mouvementée. Mais lorsque la porte s'ouvrit, et que Tillman entra, avec un bon sourire sur sa figure placide, Joshua sentit fondre toutes ses rancunes, devant la générosité de son rival. Car Arthur Tillman Jones, du *Mégaphone*, était regardé depuis des années par tout Fleet Street, comme le plus brillant des chroniqueurs judiciaires.

– Je vous tire mon chapeau, vieux Sioux, chasseur de pistes, dit-il en serrant la main de Collie tendue vers lui. Je viens de chiper votre première édition, et comme Field tentait de dissimuler le numéro du *Mégaphone*, il lui dit, non sans malice :

– Vous n'êtes pas le seul à corrompre les consciences, Field. Mais votre article est magnifique, Collie, et il va nous falloir sortir une deuxième édition, en chipant tout ce que nous pourrons de la vôtre. Vous nous avez damé le pion, c'est incontestable. À propos, avez-vous revu l'ami Leslie ?

Collie jeta un regard sur la pendule :

– Il m'a promis de faire un saut jusqu'ici avant d'aller se coucher, et c'est pour ça que je suis encore là. Quel homme... Savez-vous comment il avait obtenu sa situation auprès de

Sutton ? En se faisant passer pour un récidiviste. C'était la marotte de la « Mouche ». Leslie s'était fait fabriquer par Scotland Yard tous les dossiers nécessaires.

– Je me demande comment cet imbécile de détective ne l'a pas reconnu lorsqu'il l'a...

– Mais personne ne le connaît, interrompit Joshua, vous le savez bien. Aussitôt qu'il a été au poste, il s'est nommé et dès qu'Elford est arrivé, on l'a relâché.

– Il s'est nommé et...

À cet instant, Leslie entra sans se faire annoncer : il avait le don pour franchir les barrages et les concierges, sans jamais seulement dire « pardon ». Il alla à Collie, les deux mains tendues :

– Toutes mes félicitations. Vous arrivez à tout rendre vraisemblable, le vrai comme le faux.

Joshua eut alors un large sourire et se tournant vers Field :

– Monsieur Field, je suis heureux de vous faire faire connaissance avec l'inspecteur principal Barrabal de Scotland Yard.

Deux mains se tendirent par dessus le bureau directorial :

– Enchanté, dit Field.

– Charmé, répondit John Leslie Barrabal.

FIN